I-ère année, N-os 10-12. Octobre-décembre 1924.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION MENSUELLE

dirigée par

N. IORGA,

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.



— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
5, Rue Danton.

DIRECTEUR :

N. IORGA

BUCAREST, 8, ŞOSEAUA BONAPARTE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

C. MARINESCU

Maître de conférences à l'Université de Bucarest.

15, STRADA RINOCERULUI.

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

1-ÈRE ANNÉE. N-OS 10-12. OCTOBRE-DÉCEMBRE 1924.

Le Romantisme dans le Sud-Est de l'Europe
(conférences faites en Sorbonne)

CHAPITRE I.

Préface classique.

Préromantisme à la façon de Rousseau.

Première phase romantique.

Mon intention est de présenter une analyse, non-seulement de la pénétration du romantisme français dans les pays roumains, grecs et slaves, de la région des Carpathes et de la Péninsule des Balcans, mais, en même temps, celle du fond propre, du fond indigène qui s'est ajouté à ces influences étrangères pour en arriver à une synthèse qui me paraît mériter quelque attention.

Dans la belle préface que Juliette Lamber a donnée à la traduction des poèmes grecs du XIX-e siècle, il y a, comme critique du mouvement littéraire en Grèce, cette observation que les poètes, surtout les poètes d'Athènes (car il y a eu plusieurs écoles romantiques, disons plutôt: plusieurs écoles littéraires dans la Grèce du XIX-e siècle) ont le grave défaut de reproduire uniquement ce qu'ils avaient lu pendant leurs années d'études à Paris, ce qu'ils avaient eu entre les mains plus tard.

La critique porte sur une partie de leur oeuvre, mais pas sur toute la littérature de la Grèce à cette époque et d'autant moins pourrait-elle être portée sur la littérature roumaine à l'époque correspondante.

Il y a des choses d'emprunt, il y a des choses d'un emprunt délicat (il n'y a pas de littérature qui n'en ait), il y a des choses d'un emprunt plus rude, plus gauche, plus grossier, mais il y a aussi des choses qui ne viennent pas du fond occidental, qui viennent de la patrie même de ces poètes, de leur passé, de leur vie populaire, et il sera aussi question de cette partie ajoutée à côté de la partie empruntée.

Maintenant, une question se pose dès le début: De quel romantisme parlons-nous? Du romantisme dont on fixait le point de départ, il y a quelques trentaines d'années, entre 1820 et 1830, ou de cet autre romantisme (on pourrait l'appeler plutôt: préromantisme) de préparation, qui commence le mouvement?

Un jugement très juste a fini par s'imposer: celui, que le romantisme existe dès Rousseau et par lui.

Un des plus brillants représentants de la critique littéraire française dans l'enseignement supérieur a donné même cette définition que Rousseau représente tout le romantisme. Le Genevois, resté très Genevois même lorsqu'il était devenu universel, ne représenterait donc pas seulement le romantisme, mais tout le romantisme serait dans la formule du XVIII-e siècle, donnée par lui.

C'est de cette époque aussi que commenceront ces études.

Mais il y a, je crois, une explication préliminaire qu'il faut fixer et cela, sans aucune prétention, car je n'ai pas l'intention de l'étendre sur d'autres territoires et sur d'autres moments, mais pour la fin du XVIII-e siècle et pour le Sud-Est européen je crois que cette précision peut être admise.

Le classicisme dans ces régions est dû alors à une certaine manière de vivre, à certaines conditions se trouvant dans le milieu général du temps. Ce ne sera donc pas une innovation idéologique que le romantisme, mais une forme littéraire qui correspondra à un changement général dans les conditions de la vie. Qu'on permette à l'historien, même s'il traite des questions d'histoire littéraire, de s'en tenir, en première ligne, à ces explications historiques qui sont plus à sa portée et qu'il est plus en mesure de vérifier.

Pour ce Sud-Est européen de la fin du XVIII-e siècle, le classicisme correspond à la vie autour du prince, à la Cour. Il y eu, en Orient, en dehors de la Cour du Sultan (qui ne nous intéresse guère, car il n'y a pas de romantisme turc, dans le monde ottoman), pour tout le monde chrétien une seule Cour, qui concentrait la vie culturale et littéraire de l'époque. Cette Cour, une double résidence princière, était celle des princes roumains de Bucarest et de Jassy.

Il ne faut pas parler encore avant 1820 ou 1830 de plusieurs littératures bien délimitées, correspondant à des consciences na-

tionales, dont chacune aurait été complète. On vit d'une vie chrétienne commune pour toutes ces régions grecques et slaves, en grande partie roumaines, plongeant dans le même milieu, s'appuyant sur la même organisation politique, profitant des faveurs de la même domination, vivant sous l'égide des mêmes princes. De sorte que, autant qu'il y a eu une Cour à Bucarest, en Valachie, une Cour à Jassy, en Moldavie, toute la civilisation spirituelle du Sud-Est européen s'y est concentrée.

Avec une Cour, il y avait une école, il y avait toute une noblesse très riche et assez brillante qui, depuis quelque temps, était initiée aux choses de l'Occident. Avec tout cela et par tout cela, il y a eu le classicisme.

Aussitôt que la Cour a disparu, aussitôt qu'elle a été remplacée par cette hiérarchie de fonctionnaires qui s'est établie dans les Principautés après 1830, aussitôt qu'il y a eu, à la place des Grecs concentrés à Bucarest et à Jassy, un royaume de Grèce, avec un roi vivant un peu à la lisière des Bavarois, ses surveillllants, ses tuteurs, les choses ont changé, pour le classicisme aussi, qui est avant tout **une formule littéraire de cité.**

Car ce fut un classicisme de langue grecque. Le grec ne s'était pas imposé parce que c'était la langue du prince. Les princes parlaient en grande partie aussi le roumain, les grandes familles grecques du XVIII-e siècle étaient apparentées aux anciennes familles de boïars; elles cherchaient même ces liens de parenté, parce qu'ils servaient à leur procurer des revenus qu'ils n'auraient pas eus autrement. Ces familles phanariotes, très ambitieuses, très fières des fonctions qu'elles avaient occupées, étaient foncièrement pauvres et elles s'appauvrissaient à chaque changement de règne, parce que le Sultan prenait entre les mains l'éponge princière et en tirait toute la richesse qui s'y était concentrée.

Le grec s'était donc imposé, non pas parce que c'était l'idiome des princes, mais parce que c'était une langue classique, se présentant d'elle-même pour une certaine conception de la vie, de la pensée, de la littérature, qui était classique. C'était la langue indiquée pour le rationalisme, pour cette raison qui pouvait créer un sentiment, mais le sentiment n'était pas capable de créer lui-même une forme rationelle du mouvement littéraire.

La littérature classique de ces régions est très variée, et certains de ses représentants n'ont pas disparu complètement du

souvenir de notre époque. On s'en occupe de temps en temps, et pour leur forme soignée, et pour une certaine délicatesse, une certaine grâce de l'inspiration, à côté d'une habileté toute spéciale à faire se succéder dans une forme harmonieuse les claires syllabes helléniques. Je crois même qu'ils mériteraient un peu plus que ce vague souvenir.

Il y a des Grecs, et il y a des Roumains parmi ces poètes, les Slaves n'existant, dans ce mouvement du classicisme qui fera bientôt place au romantisme de la première époque, que dans certaines limites que j'indiquerai à la fin de ces brèves considérations sur le classicisme mourant dans les régions du Danube et de la péninsule des Balcans.

Celui qui se distingue le plus par un talent de forme tout-à-fait exceptionnel c'est Athanase Christopoulos, très apprécié de son temps, non-seulement dans son Orient de langue grecque, mais aussi en Occident, car il a, à côté des éditions qui ont été publiées en Orient, comme celle de Smyrne, une autre, très belle, en petit format, qui a été donnée à Paris.

Bien que combattu par un Tantalidis, un Sakellario et ayant pour rivaux des satyriques voltairiens comme Calphoglou, Tzanettis, Momars, Perticari, avec son „Démocrite-Héraclite" et sa „Querelle des corbeaux" philologiques, comme ce Vizantios, auteur d'une „Babylonie" de même tendance, et un J. Villaras, c'est la figure représentative de l'époque.

Lire Christopoulos c'est reprendre la lecture d'Anacréon et des „anacréontisants" occidentaux du XVIII-e siècle. C'est aussi la note qui dominé chez ses émules roumains, comme les membres de la famille, si bien douée, des Văcărescu, des Valaques. Voici un morceau d'un des membres de la deuxième génération de cette dynastie poétique, Alexandre Văcărescu:

„Si le miroir t'avait montré
Toute ta beauté,
Alors, de même que moi,
Tu t'adorerais, toi."

En quelques lignes, il a présenté ainsi l'hommage à sa dame.

Puis, voici pour la troisième génération un autre morceau, de Jean Văcărescu, du second Jean Văcărescu, inspiré par Le-

brun, Parny, Gentil Bernard[1], qui était en vogue vers 1830—1840:

„Ton regard veut la guerre,
„Ton sourire cherche la paix.
„Je veux bien transiger,
„Mais il me plaît combattre."

C'est le genre habituel de cette littérature qui était destinée à un public tout-à-fait spécial, à un public de boïars. On a ainsi que je l'ai déjà dit, une littérature de pastiches d'après l'antiquité, d'après Anacréon qui est imité en première ligne. Puis, à côté de ces pastiches, une littérature de pur divertissement, en relation avec la vie sentimentale de l'époque dans ces cercles de noblesse.

Ce classicisme, commun aux Roumains et aux Grecs, n'était pas commun aux Slaves, et, lorsqu'on parle de Slaves, à cette époque, il faut entendre toujours les Serbes, pas les Bulgares, qui n'avaient pas encore de littérature proprement dite. La littérature des Serbes est plutôt en rapport avec l'érudition des pays autrichiens. La plupart des écrivains de la fin du XVIII-e siècle et du commencement du siècle suivant sont nés en pays de domination autrichienne, dans le Banat. Ils ont toutes leurs relations de ce côté-là, de sorte qu'il n'y a aucun contact avec l'antiquité grecque: les littérateurs serbes ne connaissaient pas même le grec, étant restés étrangers à la tradition classique. Il n'y a pas non plus aucun rapport entre la littérature de moines comme Dosithée Obradovitsch, pèlerin à travers l'Europe, ayant des relations avec l'Allemagne érudite de cette époque, et la littérature française du XVII-e siècle, qui était elle-même en relation avec les traditions de l'antiquité.

Les princes phanariotes, je le dis en passant, n'avaient aucun caractère national ; c'étaient des fonctionnaires turcs, appartenant à de grandes familles chrétiennes du Bosphore, qui venaient s'établir pour quelque temps dans les capitales du pays roumain, étant apparentées aux boïars, ainsi que je le notais, mais ils représentaient en eux-mêmes, dans leur sang, la vie internationale qui recouvrait toutes ces régions.

---

[1] G. Bogdan-Duică, *Poeţii munteni*, Cluj 1923, pp. 20, 23.

A partir d'un certain moment, il y a eu cependant une séparation nationale entre Roumains et Grecs, la séparation entre Serbes et entre Roumains existant de soi-même.

Il s'est produit chez les Grecs un courant qui tendait à un double but: restaurer l'antiquité d'un côté, restaurer l'empire byzantin de l'autre. L'insuccès de la révolution grecque de 1821 est dû à ce fait: ce mouvement avait deux buts déclarés et s'appuyait sur une nation qui en avait un troisième. Les lettrés voulaient avoir l'Hellade; ils croyaient que l'Hellade pouvait être refaite en 1821; les Phanariotes, venant de Constantinople, vivant sur les rives du Bosphore, ayant des ambitions byzantines, rêvaient du phénix des Césars, de ce phénix qui figurait sur leur drapeau et qui devait être le drapeau des basileis de la Byzance restaurée par Alexandre Ypsilanti, chef du mouvement. Il se rêvait déjà empereur byzantin, et, en même temps, ne s'appuyait que sur les Principautés, où il n'y avait que des lettrés ou quelques boïars participant à la tradition des lettrés. Mais, en Grèce, on s'étayait sur une population qui avait toute une vie morale absolument différente de la vie artificielle des lettrés et de la vie surfaite, sous le rapport politique, des Phanariotes, de cette vie qui ne pouvait pas être transposée dans une réalité contemporaine.

Les Roumains, qu'on voulait attirer dans le mouvement de 1821, n'ont pas donné. Il y a eu un instinct qui a fait qu'ils n'ont pas donné, un instinct qui leur a fait refuser le concours que ce fils d'un prince phanariote, ayant régné dans les deux Principautés, et d'une femme appartenant à la famille de Văcărescu, croyait devoir leur demander.

Pour restaurer l'empire byzantin à Constantinople et pour faire revivre l'Hellade à Athènes et ailleurs, il n'y aura donc pas de concours sur les bords du Danube.

Il y a eu ainsi une séparation et on peut dire en deux mots ce que cette séparation entre les nations qui se trouvaient, jusqu'à ce moment, en tête de la civilisation du Sud-Est européen, a représenté pour la branche nationale qui s'est dévouée à soutenir le nouveau royaume de l'Hellade.

Dans ce nouveau royaume, la littérature a été servie en grande partie, disons même presque généralement, par les Phanariotes. Les combattants appartenaient au monde des armatoles, des clephtes, aux classes populaires habituées à s'entre-

battre. Mais, quant aux lettrés, ils venaient du monde qui avait vécu dans ces trois capitales: la capitale turque qui était Constantinople, les capitales roumaines qui étaient Bucarest et Jassy.

Alors, lorsqu'une nouvelle littérature se forme dans le royaume de l'Hellade, cette littérature ne peut être, d'après la conception des érudits, d'après toute la tradition des phrontistères grecs, des écoles qui avaient une assez longue et assez belle tradition, qu'une littérature purement classique, inaccessible aux influences venant, soit du préromantisme occidental, qui est celui de Rousseau, soit du romantisme de la seconde époque, qui a signifié l'influence de Lamartine et de Hugo.

Voici celui qui me paraît être le plus caractéristique de ces représentants de l'esprit phanariote, de tendance classique, en Grèce, après l'établissement de l'Hellade et après la victoire sur les Turcs.

Jacques Rhizo Néroulos, le traducteur de l'idylle d'un Voss, était un des principaux boïars de Moldavie. Aussitôt après la création du royaume grec, il s'est empressé de s'y établir pour être un des précurseurs de la nouvelle littérature nettement classique et incapable d'accepter n'importe quelle influence venant d'un côté du fonds populaire. („Le rapt du dindon" n'est qu'une imitation de la „Secchia rapita" de Tassoni) et, de l'autre côté, du nouveau développement littéraire de l'Occident [1].

En voici un autre: Jacques Rhizo Rangabé, le père de cet Alexandre Rhizo Rangabé qui a donné une assez richement informée histoire de la littérature grecque à l'époque moderne [2]. Le père, traducteur de Wieland aussi, publiait à Athènes, déjà en 1836 et 1837, un recueil de poésies, dans lequel il y a, d'un côté, des pastiches de la littérature classique française, même des traductions de „Cinna", de „Zaïre", de „Phèdre", et, en face, le texte français, pour faire voir la manière tout-à-fait exacte, juxtalinéaire avec laquelle l'original français est rendu dans ce langage grec d'école, qui était tout-à-fait différent de la langue

[1] Une partie de son oeuvre est présentée par Queux de Saint-Hilaire dans l'„Annuaire de la société pour l'encouragement des lettres grecques en France" années 1875-1876. Son cours d'histoire de la littérature grecque fait à Genève a été publié.

[2] Le père de Jacques avait traduit l'„Aminta" du Tasse (Venise 1749).

parlée par le peuple,—car aucun Athénien des basses classes, aucun représentant de la nation grecque sur l'ancien territoire de l'Hellade n'aurait compris ce langage savant[1]—, et, de l'autre des thèmes classiques, byzantins, dramatisés, jusqu'à ce „Mariage de l'archonte" dans lequel il arrive à passer sous sa critique la réalité contemporaine elle-même.

Mais, pour voir la façon dont ces restaurateurs de l'antiquité politique et littéraire entendaient créer la nouvelle civilisation grecque, voici quelques fragments d'un morceau poétique, du reste assez bien rédigé, d'une éloquence remarquable, d'une pureté de langue qu'on ne peut pas contester, dû à Jacques Rhizo Rangabé, qui chante le Retour des Muses" (Ἡ ἐπάνοδος τῶν Μουσῶν)[2].

Toutes les Muses défilent d'abord pour chercher à retrouver l'ancienne Grèce et pour demander ensuite pourquoi elle est irretrouvable.

Thalie s'exprime de cette façon:

„En effet, nous revenons de l'exil
„Et, de nouveau, l'Hellade voit la danse des Muses.
„N'est-ce pas un rêve?"
Euterpe répond:
„— O joie, l'Hippocrène,
„Lavera de nouveau mes mains".
Melpomène:
„— O Oliméios, trois fois désiré, aurons-nous encore la grâce
„De nous baigner de nouveau dans tes eaux consolantes?"
Terpsychore:
„— Et nous fréquenterons de nouveau l'Hellade?"
Érato:
„Quelle haute satisfaction!"
Polhymnie:
„— Combien de bonnes choses ensemble!"

En traduction française, cela est très naïf, très pastiché, mais les vers grecs sont de très bonne allure.

Et plus loin:

Uranie:
„— O patrie très douce, te verrai-je enfin?

[1] Son „Kokinakis" vient du „Tartufie".
[2] Ποιήματα Ἰακώβου Ῥίζου Ῥάγκαβῆ, Athènes, 1836-1837.

„Sur ton seuil, j'oublierai mes anciens chagrins.
„Amer fut l'exil, meilleur est le retour,
„Enfin, vers la demeure, et doux par dessus tout".

Et Calliope, qui se mêle, à son tour, de la discussion:

„— O sol très doux, Hellade charmante,
„Te vois-je.
„Est-ce bien sûr, n'est-ce pas une illusion?"

La réponse vient d'Apollon, qui conduit le choeur:

„— Croyez-le, divines Piérides,
„N'en doutez plus, non!
„Les anciens espoirs
„S'accomplissent aujourd'hui selon notre devoir.
„Suivez-moi."

Mais, aussitôt, il y a la désillusion: on s'aperçoit que l'Hellade n'existe pas, qu'il n'y a pas moyen de la restaurer, et alors les Muses se demandent:

„— Cette montagne déserte, serait-ce bien l'Hélicon?...
„Au lieu des temples, villes, théâtres, stades, je vois
„Une accumulation de chaotiques ruines...
„Où les Homères, Pindares, l'Hellade florissante?..."

Et Apollon finit en disant:

„— Pendant des siècles, comme morte elle resta."

Voici donc l'esprit qui présidait à la nouvelle vie culturale du côté d'Athènes. On ne voyait que l'ancienne Hellade, on employait un langage qui se rapprochait du langage classique. On croyait pouvoir habituer toute une nation, une nation qui n'était pas composée en grande partie de bourgeois, qui était une nation de paysans, une nation de navigateurs, une nation de clercs, on croyait pouvoir l'habituer à échanger son langage traditionnel, plein de couleur et de saveur, pour une langue totalement étrangère.

Cela a été, et tout le monde l'a vu, un empêchement pour le développement de n'importe quelle littérature. On peut imiter d'une façon admirable sans que ces transcriptions représentent le commencement d'une littérature; dans un cercle très restreint de personnes ayant fait leurs études, de personnes qui, de génération en génération, vivaient dans cette habitude du langage classique, on pouvait se contenter de cette littérature, et je crois que dans aucun pays de l'Europe on n'est arrivé, à n'importe

quelle époque, pas même dans l'Allemagne érudite du XVI-e siècle d'abord, du XIX-e siècle ensuite, à copier le grec ancien d'une façon aussi parfaite que l'ont fait ces représentants des familles phanariotes à Athènes.

Mais, à Athènes, on ne peut pas parler de préromantisme. Il pouvait y avoir une certaine influence de Rousseau, que nous retrouverons aussitôt pour les Grecs habitant dans les pays roumains ou y venant et, pour la même raison, cette influence de Rousseau se rencontre chez les Roumains des deux Principautés, à la fin du XVIII-e siècle. Mais, aussitôt que ce monde se transporte sur le territoire de l'Hellade, qu'il habite Athènes, elle-même un pastiche, une ville créée, inventée, avec son architecture de marbre, avec ses belles colonnes, avec ses imitations de temples,—et je crois que le Parthénon se détacherait beaucoup mieux sur une ville moderne quelconque que sur ces imitations, — cette influence se perd.

Dans les pays roumains, au contraire, il y avait cette possibilité, qui n'existait pas pour la Grèce au commencement de sa civilisation moderne, d'accepter la nouvelle façon de sentir d'abord, de penser ensuite d'après l'impulsion et l'exemple donnés à la France, et de cette façon à l'Occident entier, par Rousseau.

Les deux pays roumains ont été toujours des régions de paysans, de vie à la campagne. Les plus anciennes organisations ont été basées sur cette vie rurale. Les boïars, les nobles, même à l'époque où il y avait une Cour à Jassy et une Cour à Bucarest, étaient habitués à séjourner là-bas, à la campagne, de fait, une partie de leur temps. La Cour ne les a jamais séquestrés absolument. Il y a eu des imitations, de très médiocres et de très pauvres imitations de Versailles, comme il y en a eu en Allemagne, en Italie, comme il y en a eu en Russie; le prince Brâncoveanu, à la fin du XVII-e siècle, a fait bâtir des palais pour représenter, dans ces régions de l'Orient, un grand prince pour les chrétiens orthodoxes, de même que le roi de France était le grand roi pour la chrétienté catholique occidentale.

Mais ces boïars restaient liés à la terre. Le château, en Oc-

[1] Ni Rousseau ni Voltaire n'ont été traduits par crainte des persécutions officielles.

cident, était très souvent abandonné et négligé, tandis que la maison de campagne, très simple et sympathique par le fait de sa simplicité, en Roumanie, a toujours été habitée et habitable.

Ce n'était pas grande chose au point de vue du luxe. Par exemple, le séjour de campagne de Conachi (qui est un des principaux représentants de la littérature lyrique roumaine, influencée par Rousseau à la fin du XVIII-e siècle et au commencement du XIX-e siècle), qui existe encore à Ţigăneşti, près de l'ancien front du Séreth, est composée de deux petites pièces et elle avait, sans doute, un toit de chaume.

Il faut dire que Conachi était un personnage d'une avarice extraordinaire; plusieurs générations se sont rappelé la voiture dont il se servait pour aller de chez lui à Jassy. Mais la plupart des maisons de campagne se composaient de ces deux pièces séparées par une entrée, ayant, à la façon paysanne, un balcon rural tout autour, plus un jardin à la façon orientale. Enfin le verger, les terrains de chasse, au-delà desquels les immenses domaines, de centaines d'hectares, exploités pour le boïar et travaillés par les paysans.

Mais, lorsqu'on était un peu poète et qu'on devait passer quelque temps à la campagne, ce qui arrivait chaque fois que le prince n'était pas content de son conseiller, la maison de campagne pouvait devenir une place d'expiation et même une prison.

On vivait dans la nature, et pas dans les rues et entre les maisons; on vivait sous la large voûte étoilée, dans la communauté ininterrompue de cette nature en même temps splendide et variée, tout-à-fait différente pendant les rudes hivers blancs et pendant les mois florissants du printemps, pendant l'été et l'automne, qui se prolonge souvent jusqu'au mois de décembre.

Il y avait même un drame dans cette nature, qui n'était pas absolument lyrique, l'élément épique seul manquant, celui qui a inspiré les Serbes et les Grecs de l'Épire par un milieu de rocs, de rivières sauvages, alors que la rivière roumaine est, pour la plupart, lente, coulant entre les coteaux verdoyants des Carpathes, souriante d'un bout à l'autre. Mais il y a bien un drame dans ce changement brusque d'aspect. En quelques semaines, tout est changé. La nature blanche remplace la nature verte et fleurie.

Mais, autant que, à côté d'une Cour, il y a cette vie à la campagne, qu'une partie des boïars s'y accommodent ou doivent s'y accomoder, en arrive à l'aimer. Et j'ajoute encore une chose: il n'y avait pas, d'un côté, le châtelain, de l'autre côté le manant. Il faut bien tenir compte de ce fait que jamais le servage, dans la forme occidentale, n'a existé dans les pays roumains, et jamais une féodalité correspondant à la féodalité de l'Occident, très fière, mais écrasante, n'a pu être établie dans ces régions. Les deux États roumains sont de création paysanne; les nobles représentent plutôt une usurpation du pouvoir et, ensuite, une usurpation de la terre, mais l'élément fondamental reste toujours le paysan.

Alors, puisque c'est un pays de paysannerie, il y a, entre le descendant, dans je ne sais quelle génération, d'un paysan qui a existé jadis et qui a combattu au milieu des membres de son lignage, et entre ceux qui sont restés paysans, une communauté d'âme, une camaraderie de travailleurs de la terre et, en même temps, quelquefois, de chantres de ses beautés.

Dans la petite église du village, on fraternisait, non-seulement pendant les grandes fêtes, mais chaque dimanche et à chaque fête de second et de troisième ordre: on s'y trouvait ensemble, le boïar à sa place, les paysans aux leurs. Le boïar sera enterré dans l'église; tout autour de l'église s'accumuleront pour lui tenir compagnie les tombes des paysans, surmontées des petites croix de bois. Sans compter que plusieurs de ces paysans sont liés aussi au maître par le fait que c'est lui qui les a baptisés, que c'est lui qui les a mariés, que c'est lui qui prendra souvent le soin des derniers devoirs dûs à leur dépouille.

Et, alors, dans ce milieu rural, Rousseau pénétra directement par des lecteures, puisqu'il y avait des bibliothèques françaises— j'ai déjà dit que je possède moi-même une collection de plusieurs centaines de volumes, portant des inscriptions roumaines et appartenant à la littérature française classique ou à la littérature qui prépare le romantisme, des volumes achetés au hasard, qui viennent de différentes bibliothèques et montrent la façon dont ces bibliothèques étaient formées. Je sais qu'en Pologne et dans certaines régions de la Russie il y a des bibliothèques y ressemblant. Je ne sais pas dans lequel de ces pays on lisait

d'une façon plus assidue les volumes qu'on s'empressait de se procurer. Mais, chez nous, ces volumes étaient vraiment lus. Des observations en marge montrent le contact permanent, intime entre celui qui possède le livre et l'esprit du livre qu'il est arrivé à avoir.

Cette influence du préromantisme dans les pays roumains se montre, par exemple, dans tel journal d'un Gréco-Roumain, membre de la famille des Caragea (Karadja), qui a vécu la plus grande partie de sa vie dans les pays roumains, étant apparenté à des familles du terroir[1]. Eh bien, il y a des pages entières, dans ce journal, qui décrivent la nature roumaine, cette nature qui n'avait pas trouvé de chantres jusqu'à cette époque, et la façon dont il présente la région du Séreth est intéressante; c'est la même région qui inspirera plus tard, avec ses bocages recouverts du feuillage des vieux arbres et ses prairies fleuries, Alecsandri, le grand poète roumain du commencement du XIX-e siècle. Ce Grec de Constantinople décrit lui aussi, avec un amour réel, cette région qu'il devait traverser pour aller chercher son abri de campagne.

En même temps, on trouve dans les poésies de Conachi une toute autre conception de l'amour que la conception de Christopoulos. Pour le Grec, c'est une distraction, et pour les Roumains qui font partie de cette école de Christopoulos, mais écrivent en roumain, absolument la même chose. Les quatre poètes dans la famille des Văcărescu, Jean, Nicolas, Alexandre et le troisième Jean, confondent souvent la parenté sur des vers qui, n'ayant pas été publiés, pouvaient être envoyés à une nouvelle destination.

Chez Conachi, ce n'est plus la même chose; ce ne sont plus les quatre bouts rimés où la bien-aimée est comparée à un serin qui aime le sucre; rien de ces mièvreries, de ces niaiseries de la littérature grecque décadente du XVIII-e siècle. En échange, de longs morceaux de plaintes, qui sont un peu ennuyeux. Mais il y a des critiques qui s'arrêtent de temps en temps, lorsqu'ils lisent la „Nouvelle Héloise". Il y a des personnes qui, en parcourant les lettres amoureuses de Ugo Foscolo, l'auteur de „Ia-

[1] Ses notes dans Hurmuzaki, XIII et dans le *Buletinul Comisiei istorice a României*, III (article de M. P. Panaitescu).

copo Ortis", ressentent de temps en temps le besoin de se reposer. Les Lamentations d'Young demandent un moment de répit[1].

Au lieu d'avoir toute une série de morceaux poétiques dédiés à différentes dames de son époque Conachi se réserve pour une seule, cette Zulnie Negri qu'il a épousée à la fin de ses jours; et, dans sa correspondance privée, même, on peut s'apercevoir qu'il y a, à côté de la façon littéraire empruntée, visiblement empruntée à l'Occident, une sincérité dans l'état d'âme qui correspond à cette forme.

Je trouve même que, si on essaie de traduire en prose française les lamentations de Conachi, qui forment le fond de sa poésie,— il ne faut pas oublier que Conachi est, en même temps, un traducteur de Pope, de sorte qu'il oscile entre le vrai classicisme et entre ce que Jean-Jacques a apporté de sa Genève, avec ses montagnes, avec son Rhône, avec son calvinisme, et sa vie d'égalitarisme populaire—, il se présente d'une façon plus convenable que dans son roumain, un peu prosaïque. C'était encore une langue que l'on employait dans les rapports, non seulement avec le peuple de la campagne, de temps en temps, mais couramment avec la valetaille, et, lorsqu'on parle une langue avec la valetaille, elle prend un caractère qui n'est pas trop distingué. L'autre langue, la langue du peuple, viendra seulement peu à peu, pour remplacer le roumain d'antichambre et de cuisine, ou bien ce qui est pire: le roumain des bureaux. Il y aurait eu encore pire si à cette génération il aurait manqué le roumain d'église, car le grand, l'énorme avantage de la littérature roumaine est celui-là: tandis que pour les Grecs, jusqu'à ce moment, on n'a pas la langue populaire dans l'église et on s'expose à provoquer des troubles dans certains milieux athéniens chaque fois qu'on essaie de présenter la parole de Dieu d'une façon intelligible, aux grandes masses de la nation, l'Écriture a été traduite en roumain dès le commencement du XV-e siècle, et cette langue a évolué par les livres saints. Dans ces livres saints, il y avait une cadence, une harmonie, une variété de nuances qui avait permis à tel traducteur, au commencement du XVII-e siècle déjà, de donner un Hérodote roumain. Toute une

---

[1] Voy. sur l'influence de ce poète sur les Roumains Grimm, dans la *Dacoromania* de Cluj, 1924.

littérature d'exégèse, continuée le long du XVII-e siècle, a contribué à donner à la langue les termes abstraits. De sorte que, lorsque, plus tard, un Eliad, le Malherbe du style cultivé roumain, est venu, il a trouvé aussi une certaine accoutumance au parler abstrait qui lui a servi à préciser la réforme qu'il a entreprise.

Conachi sent, aime et pleure:

„L'aurore paraît et je n'ai pas fermé les yeux.

„Comment les fermer lorsqu'ils versent des torrents de feu „enflammé?"

Les „torrents de feu enflamé", les torrents de larmes qui coulent sans interruption c'est du pur Rousseau. Alors que Christopoulos rit comme Anacréon, Conachi pleure comme l'amant de la „Nouvelle Héloïse". —

Mais ce n'est pas la seule inspiration préromantique qui se rencontre dans la littérature encore commune entre Roumains et Grecs.

Un prince roumain, d'origine grecque, Alexandre Mavrocordato, avait été réduit à se retirer en Russie, et, à Kiev, il publia un volume qui mériterait d'être, je ne dirais pas traduit, car ce serait lui faire trop d'honneur, mais de servir à la rédaction d'une anthologie de cette littérature qui ne manque pas d'une certaine originalité. Ce volume s'appelle: „Le Bosphore sur le Borysthène".

On n'a pas tenu compte de ce livre dans les différentes histoires de la littérature grecque moderne; il n'a jamais été mentionné dans les anciens ouvrages, ni, non plus, dans l'histoire allemande de Nicolai, ni dans le „Précis de littérature grecque moderne" d'Alexandre Rizo Rangabé et, cependant, il y a, dans ces poèmes fugitifs, un genre spécial de sentimentalité, une certaine imagination des choses qui ne viennent pas de la tradition lettrée de l'Orient, mais bien des infiltrations du „rousseauisme" occidental.

Et, en même temps que l'influence exercée par le sentimentalisme individualiste de Rousseau, par la sensiblerie qui en dérivait, il y a encore deux éléments du préromantisme même: les éléments représentés par la manière de rendre l'idylle biblique de l'Orient et par la façon d'accommoder, j'allais dire: d'assaisonner l'antiquité, qui est spéciale à ce poète ayant des

attaches avec l'Espagne, mais représentant plutôt un certain état d'âme mièvre, Florian.

Il a été beaucoup aimé dans les pays roumains. Lorsqu'on s'est mis à traduire „Don Quichote", on n'a pas donné la traduction de l'original de Cervantes, mais bien la forme dûe à Florian.

Lorsque Grégoire Alexandrescu, un poète très grand, qui commence le romantisme de la seconde époque en Roumanie, a pensé à choisir dans la littérature française, qu'il connaissait surtout par le côté classique, il s'est dirigé vers le même Florian pour prendre „Eliézer", qu'il a donné dans une bonne traduction, „Guillaume Tell", „Estelle", „Gonzalve de Cordoue".

Lorsque, un peu auparavant, le vieux boïar moldave Alexandre Beldiman, qui a décrit dans des alexandrins très médiocres et absolument prosaïques le mouvement grec de Moldavie en 1821, a entrepris de rendre un ouvrage français d'imagination, il s'est adressé au „Numa Pompilius" de Florian. Et, si Salomon Gessner a été goûté par le même Beldiman, qui a donné la traduction de la „Mort d'Abel", c'était seulement parce que Gessner, comme imitateur de Florian, avait été adopté par la littérature française contemporaine.

Je me rappelle que l'influence de Florian était si forte chez nous il y a presqu'un demi-siècle que, lorsqu'on a pensé à me mettre un livre français entre les mains, on m'a donné les „Fables" de Florian, que je conserve encore avec les enluminures très bizarres que j'ai cru devoir ajouter aux illustrations naïves du texte.

De sorte que jusque vers 1877, alors que j'étais en possession de ce précieux livre, qui me fait conserver aussi le souvenir de „Thobie" et de „Ruth", Florian passait par-dessus La Fontaine. On le goûtait beaucoup plus, parce qu'il correspondait à une certaine sensiblerie qui a duré chez nous bien au-delà de l'époque, plus compliquée, de George Sand.

Et enfin, puisque cette Moldavie et cette Valachie sont un pays de passé non interrompu,— je me rappelle encore un de mes amis serbes qui, me visitant avant la guerre dans une petite bourgade, me disait devant une ancienne maison, que nous détenons, envers nos voisins, la supériorité que dans notre pays à chaque pas on voit le passé,—Volney y a fait lui aussi une

grande fortune. Les „Ruines" de Palmyre ont trouvé des traducteurs fidèles et des imitateurs. Il y a toute une littérature romantique, après 1830, qui s'inspire de ces „Ruines" de Volney; il n'y a pas de ruines roumaines qui n'aient été chantées dans le même ton. Celle de Târgovişte, l'ancienne capitale du pays, celles de la cité turque de Brăila, les vieux murs du monastère de Cozia et ainsi de suite [1].

J'ai possédé moi-même une traduction roumaine de Volney: elle n'avait pas de nom de traducteur, mais, à ce qu'il paraît, le traducteur est une personnalité très intéressante, influencée elle-même par l'esprit de Rousseau, Balica, éditeur de la „Triste tragédie" de Beldiman.

Un Roumain vivait au commencement du XIX-e siècle, Jean Tăutu, qui fut le représentant d'une des Principautés, la Moldavie, à Constantinople, et qui a recueilli un fragment de la belle bibliothèque française du prince Constantin Mavrocordato, du XVIII-e siècle, contenant les écrits en prose de Boileau.

Il y a toute une oeuvre de supercherie littéraire due à Tăutu, qui représente un mouvement de révolte sociale; il y a tout un plaidoyer de sa part pour les classes rurales opprimées. Dans ses pamflets il y a un mouvement égalitaire, une forte tendance vers la liberté, conçue, non à la façon rationaliste, mais à la façon sentimentale de Rousseau, qui montre bien que ce préromantisme pénétrait profondément même dans cette classe des petits boïars, qui devait préparer le régime révolutionnaire et le régime libéral en Roumanie après 1821.

CHAPITRE II.

Influence du romantisme français.

Mais bientôt on a, dans la littérature roumaine, autre chose que l'influence de Rousseau. Au commencement du XIX-e siècle, c'est-à-dire vers 1812, se forme, un nouvel état d'esprit sous l'influence d'un Roumain de Transylvanie, qui devait être évêque là-bas et qui, ne pouvant pas l'être à cause des intrigues, était

[1] Un Valaque, Stanciu Căpăţineanu, s'attaquera lui aussi à Volney (G. Bogdan-Duică, ouvr. cité. p. 218.)

descendu dans la principauté voisine et avait été employé d'abord dans une maison de boïars comme précepteur, pour être ensuite engagé par l'État dans le but de donner des leçons de mathématiques, mais, à côté des mathématiques, il faisait de la philosophie, et, à côté de la philosophie, aussi toute une propagande dans le sens national romantique, mais à la façon autrichienne, dans cette note transylvaine qui est tout-à-fait différente de celle que j'ai cherché à analyser jusqu'ici.

Ce Transylvain s'appelait Georges Lazăr, et l'élève de ce Transylvain fut Jean Eliad ou Héliade, à la grecque, fils d'une famille médiocre de Târgovişte, le père ayant rempli des fonctions inférieures. Il avait fait des études de grec, comme tous ses contemporains. Mais, en même temps, il connaissait la vie populaire pour être né lui-même en marge de cette vie, et il la connaissait aussi pour avoir fréquenté dans son enfance certains milieux ruraux qu'il décrit dans ses oeuvres. Il subit aussi influence occidentale que je crois pouvoir fixer: celle d'un Français, Vaillant, établi dans le pays, qui a donné, avant 1830, le premier dictionnaire français-roumain, avec une préface dans laquelle il parle de la langue de son pays d'adoption comme d'une „douce langue harmonieuse, riche par elle-même, caressée maintenant dans les maisons des nobles, honorée par le gouvernement, parlée dans les boutiques des marchands, chantée dans les ateliers des artisans, partout répandue, sur les bords du Danube, sur les cîmes des Carpathes, dans les villes, à travers les champs".

Sous l'influence de ce Vaillant, qui a publié aussi, en trois volumes, un curieux ouvrage sur la Roumanie, qu'il appelle, de ce nom qui n'existait pas encore officiellement, mélange d'histoire mal faite, de supercheries, d'aperçus littéraires, de coups-d'oeils pittoresques, qu'il intitule gravement „orographie"—c'était, on le voit bien, un romantique—, sous l'influence de certains boïars ayant voyagé (mais il ne faut pas trop appuyer sur cette autre influence, puisque le nombre des boïars qui connaissaient la France à cette époque, et surtout qui la connaissaient sous le rapport littéraire, était extrêmement réduit), Eliad arrive à introduire en Roumanie le romantisme, le vrai romantisme lamartinien. Dès 1830, il commence, déjà influencé par Condillac et par Voltaire,

par Marmontel et d'Alembert[1], après avoir fixé les règles de sa grammaire[1], après avoir pris des leçons d'histoire littéraire en lisant le précepteur du Tzar, Alexandre Laharpe, il commence la traduction des „Médiations".

La date est 1830, et, trois ans auparavant, en 1827, —mais Eliad, lisait ses traductions dès 1828[2]: un jeune poète, Basile Cârlova, le Millevoye roumain, s'inspirait, en même temps, de Lamartine et de Volney, pour donner une vision de crépuscule dans le „Pâtre attristé", du spectacle de Târgovişte dans la „Nuit sur les Ruines". L'élégie de Cârlova, qui n'est pas classique, en 1827, et la traduction par Eliad de Lamartine, en 1830, représentent le commencement du vrai romantisme, d'infiltration française.

Il y a eu beaucoup de traductions de Lamartine par Eliad: „Le Lac", „Le Souvenir", „la Solitude"; „le Soir"; „la Providence", „la Prière du Soir", „l'Automne", „la Guerre"; „l'Enfant et le Vieillard", „la Prière de l'Enfant", „l'Hymne à la douleur", „le Poète mourant". Je n'aime pas trop ces traductions. Eliad n'avait pas l'harmonie poétique instinctivement, dans l'oreille, de sorte que la forme qu'il a choisie pour sa traduction n'est pas, sans doute, la meilleure. Mais voir un élève des classiques devenir tout-à-coup romantique et emmener toute la société de boïars de cette époque (il venait de fonder une „Société littéraire", en 1827—8, dans ce but), c'est sans doute un évènement dans tout le mouvement littéraire du Sud-Est européen[4].

Maintenant, si la poésie originale d'Eliad n'est pas tout ce qu'il peut y avoir de plus harmonieux, cette poésie ne manque pas d'idées appartenant à la même influence, que complique celle, décisive, de Byron traduit en français. En voici une preuve où,

[1] Voy. G. Bogdan-Duică, *Poeţii munteni*, pp. 113, 115-117.

[2] Il avait pris ses idées en partie dans *Règles de grammaire de la poésie*, 1831. Sur ses rapports avec la France, voy. Oprescu, dans la *Dacoromania*, de Cluj, 1924.

[3] G. Bogdan-Duică, ouvr. cité, p. 113.

[4] Eliad trouve que dans les „Harmonies" Lamartine „prend son vol comme l'aigle hardi jusqu'à la hauteur du soleil de la toute-puissance divine", qu'„il y trempe ces ailes dans la braise de la gloire des martyrs et, continuant son chemin par la brillante voie lactée du christianisme, descend par l'échelle de Jacob et vient arroser et chauffer la terre amortie par la glace des passions" (*Curierul românesc*, journal d'Eliad, 19 mars 1831 ; cité par G. Bogdan-Duică.)

à travers la gaucherie d'un nouveau style poétique, il y a une certaine grandeur de la conception:

„Une nouvelle aurore apparaît dans mon âme,
„Rayon inconnu, d'autres aurores du monde.
„Mes yeux se sont ouverts et, dans mes yeux, surgit
„Le jour de nos jours, le temps qui ne passe pas.
„Les siècles et ma vie passèrent comme une nuit,
„Et, courbé sur ma fosse, je la vois entrouverte.
„L'éternité m'ouvre sa porte. Je me réveille.
„Elle me laisse passer par-delà la frontière.
„Mon front blanchi se penche entier contre la terre.
„Mon bâton presse mes bras, qui s'appuient là-dessus.
„Et mon âme se retourne et regarde en arrière.
„O jour,— ou bien quel nom vous convient-il plutôt?
„Mais déjà vous passâtes. Ce qui passe ne revient.
„Il fallait au début demander votre sens."

Maintenant, voici la façon, beaucoup plus fluide, dont Cârlova savait manier le vers:

„O murs attristés, o monuments glorieux,
„Dans quelle haute grandeur vous brillâtes jadis,
„Alors qu'un soleil plus doux et plus heureux
„Descendait ses rayons sur cette terre prisonière!
„Quand le bruit du jour cesse partout à l'entour,
„Quand la nuit rend noire l'atmosphère du monde,
„Je me vois sur la tombe de la gloire ancestrale,
„Et je sens un murmure triste des choses humaines.
„Il me paraît ouir une voix grave qui me dit:
„— Hélas! vois ce qui reste sous nos yeux, alors que
„La plus grande des gloires, comme une ombre, passa.
„Avec elle, tout l'esprit libre en fut détruit."

Mais Eliad lui-même, gêné dans les plis de son manteau fatal, trouve, lorsqu'il sent vraiment, d'autres accents, comme lorsqu'il parle de sa mère:

„Ta douce main m'allège,
„O ma jeune mère,
„Tes cheveux blonds, flottant,
„Me touchent: leur onde rafraichissante
„Tombe sur mes joues enflammées,

Ou, dans „Les chères ombres":

„Oh, mon sang vous accompagne,
„Virgile, mon doux fils, mon trésor, jette-toi
„Dans mes bras: étroitement serre-moi.
„Mon sein flétri."

Et on découvre comme un pressentiment du célèbre sonnet d'Arvers dans cet appel douloureux à l'inconnue, à celle qui n'a jamais paru:

„L'espoir m'avait haï et ne me trompait plus.
„Je voulais détacher tous mes liens en ce monde
„Être libre en tout, m'appartenir à moi seul.
„Un être seul encore me retenait ici:
„Il me donnait au monde l'image même de Dieu.
„Ce mystère ne sera jamais connu à l'homme:
„Dans mon coeur cependant il est écrit en flammes,
„Qui pourraient réchauffer jusqu'à ses cendres mêmes.
„Il est écrit dans un langage que nul ne sait,
„Dans mon coeur qui gémit et ne trouve pas de mots,
„Et moi seul en connais le sens, caché à d'autres.

Mais un élève d'Eliad, ce traducteur de Florian, et en même temps un nouveau byronien, le dépassera dès son premier volume de 1832, Grégoire Alexandrescu:

„Quand la mer furieuse brise ton faible vaisseau,
„Quand il n'y a plus de port ni de place de salut,
„Quand avec ses fureurs se déverse effrayant
„Des ses ondes écumates le vieillard Océan,
„Dis-moi si tu recherches de tes yeux sur les flots
„Le mât aux voiles rompues qui ne sert plus à rien?

Ou bien:

„Dans le livre du sort pourrions-nous regarder,
„Qui voudrait, o mon Dieu, vivre encore, ici-bas?"

Il y a du romantisme même dans ses envolées:

„Je m'en vais où vole l'hirondelle voyageuse.

„Quand la tourmente de neige sévit sous le ciel lourd,
„Je passerai d'un climat à l'autre, étranger,
„Où il y a d'autres astres et un ciel plus serein."

Il y a, dans ces premiers morceaux d'Alexandrescu, quelque chose qui promet une littérature romantique originale, mais, avant d'arriver aux éléments de cette littérature originale, il faudra suivre les autres courants de romantisme, qui, tout en ayant leur source dans le préromantisme et dans le romantisme français, viennent, par la littérature italienne ou par la littérature anglaise et allemande, dans la littérature romantique roumaine naissante.

Eliad avait cherché tout ce que le roumain de 1830 pou-

vait donner de plus alambiqué, de plus artificiel et de plus faux pour chanter la gloire de Lamartine. Un peu plus tard, en forçant un peu une langue qui, cependant, grâce à son emploi dans les livres d'église, disposait d'une certaine élasticité, un jeune Moldave, Constantin Negruzzi, arriva à transporter en roumain la partie la plus difficile, la plus colorée, la plus intéressante, mais la plus difficile de l'oeuvre de Victor Hugo, qui sont les „Odes et Ballades". Le même devait donner en 1837 une version du „Tyran de Padoue", et „Les derniers jours d'un condamné" inspirèrent de l'intérêt à un des jeunes officiers de l'époque, Stoica. „Lucrèce Borgia" fut traduite par le poète valaque César Boliac. Sans compter des vers de Hugo bien rendus par encore un des poètes roumains rapidement disparus, l'officier Hrisoverghi, qui traduisit aussi quelque peu de Lamartine.

Eliad ne peut plus être lu. Il a forcé la langue, et, quand on force le style populaire de n'importe quelle langue, elle s'en venge: l'écrivain qui a écrit de cette façon n'existera plus quelques années plus tard, parce qu'on ne pourra pas le traduire dans la langue de tout le monde.

J'avoue que j'ai pensé (puisque Eliad, tout de même, est un poète assez important) à essayer une oeuvre qui serait presque celle d'un faussaire: c'est-à-dire de redresser son style, de remplacer les termes italiens et latins qu'il emploie, termes qui n'ont point passé dans la langue, par des formes populaires. Il pourrait y avoir ainsi un Eliad ramené à la langue de son père et de sa mère, au lieu de la langue qu'il avait improvisée lui-même.

Plus tard, la littérature roumaine a toute une immense série de traductions françaises[1].

---

[1] Celles de la littérature classique n'en sont pas moins poursuivies. En voici une liste, incomplète: *Corneille*: „Héraclius" (1831). *Racine*: „Britannicus" (1818). *Molière* (voy. notre *Revista istorică*, année 1921, le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, année 1923 et Oprescu, dans la *Dacoromania*, II): „le Bourgeois gentilhomme", „M. de Pourceaugnac", „Le médecin malgré lui", „Amphictyon", „Critique de l'école des femmes", „L'avare" (entre 1830 et 1840). *Voltaire*: „La Hanriade" (par B. Pogor), „Zadic" (par Căpățineanu, „Mahomet" par Eliad, 1832), „Zaïre" (par A. M. M., puis par G. Sion), „Alzire", „Mérope" (par Grégoire Alexandrescu). *Régnard*: „Démocrite" (par Daniel Scavinschi). *Jean-Baptiste Rousseau*, *Lesage*: „Le Diable boiteux" (M-me Sâmboteanu).

Elle est éparpillée un peu partout chez les bouquinistes qui ont hérité de bibliothèques d'anciens boïars. J'ai trouvé ainsi, une fois, en bloc, toute cette littérature qui a duré jusque vers 1860. Trente ans de versions du français, excellentes même à l'époque où la langue était faussée par la poésie, parce que les traducteurs n'étaient pas toujours des personnalités littéraires de premier ordre, et alors ils n'avaient pas la même ambition que ceux qui se croyaient les coryphées de la littérature à cette époque. Ce sont des bonnes gens aimant la littérature française, trouvant devant eux un public qui ne lisait pas couramment le français (maintenant, on ne fait plus de traduction, parce qu'on lit les originaux) et l'oeuvre se faisait donc comme d'elle-même. Je citerai des noms pour faire voir combien est étendue cette oeuvre de transplantation en roumain de la littérature romantique de France.

Il y a du Chénier [1]. Châteaubriand paraît un peu en retard, par „René" et „Atala", que traduit, en 1839, un boïar, un vieux boïar qui était un juriste, n'ayant rien à faire avec les sujets exotiques du grand innovateur: on peut supposer que ce jurisconsulte Nestor, dont le nom même impose, n'avait pas l'état d'âme de René et qu'il n'aurait pas pleuré sur les yeux fermés d'Atala. Une autre traduction, celle du „Génie du Christianisme", apparaît aussitôt et elle est faite par un ecclésiastique, Gabriel Munteanu. Il y a même un peu des „Martyrs" dans la version d'Eliad.

Et puis il y a les traductions de Dumas, beaucoup, mais de celui de la première époque, celle où il écrivait lui-même: pour l'autre, où il ne faisait que présider un bureau de rédaction romantique, il n'a pas trouvé d'appréciateurs. Mais pour la première époque, pour le „Corricolo", pour le „Speronare", pour ces choses d'Italie, ainsi que pour „Antony", il a trouvé des traducteurs, et parfois parmi les meilleurs écrivains roumains de cette époque, (1846, 1847). Georges Sand, qui a enchanté aussi Eliad, apparaît avec „Indiana".

Et je ne cite que ce qu'il y a de mieux dans la littérature française de l'époque romantique et celle qui a suivi aussitôt le romantisme, parce qu'il y a des écrivains de second et de troisième ordre, surtout pour les oeuvres de théâtre.

---

[1] Notre *Istoria literaturii româneşti în veacul al XIX-lea*, I. p. 253.

Chez les Grecs, Skylitzi traduit, de Lamartine, „la Mort de Socrate”, de Châteaubriand, „Atala”, de Hugo, „Angelo”, „Lucrezia Borgia“, jusqu'aux „Misérables“. C'est aussi le traducteur de „Tartufe”. Et c'est tout.

CHAPITRE III.

Influence „romantique" italienne

Et alors une question se pose:

Pourquoi les Grecs ont-ils participé si peu à cette introduction du romantisme dans le Sud-Est de l'Europe? Parce qu'il n'y avait pas le milieu du romantisme, parce qu'il n'y avait qu'une surface, qu'une très fine surface de lettrés et de Phanariotes auxquels on pouvait s'adresser comme public littéraire. Il n'y avait pas, il est vrai, comme dans certaines régions de l'Occident, une ancienne vie de cité. Lorsqu'il y a la vie de cité, une littérature classique s'y développe aussitôt. La raison fait le sentiment, il y a une conception générale qui s'impose à tout le monde. L'individualisme doit resserrer ses ailes, la fantaisie est aussitôt soumise à un régime, à une discipline, et il n'y a plus de possibilité d'éclosion du romantisme.

Mais, s'il n'y a pas d'ancienne cité disciplinant et régentant la pensée, étouffant parfois le sentiment pour en faire un simple instrument de la raison, il y a, en Grèce, au commencement du XIX-e siècle, lorsque la Grèce renaît par la révolution et malgré l'anarchie qui lui a succédé, sous la présidence du gouvernement de Capodistria, et pendant les premières années de la royauté d'Othon de Bavière, ce pastiche de l'ancienne cité, de la cité archéologique, surgi à un signe de baguette, dont j'ai déjà parlé. On veut être l'ancienne Hellade; donc, il faut avoir aussi une vie de cité. On oublie le berger, on oublie le laboureur, on oublie un peu celui qui avait créé, en grande partie, cette nouvelle Grèce, c'est-à-dire l'armatole, le clephte des vallées, l'insurgé. celui qui correspond au „haïdouc” des Serbes et des Roumains; on oublie le marinier un peu pirate, qui avait fourni un des principaux éléments pour la résistance contre les Turcs et pour la victoire finale. On pense aux personnes qui ont fait leurs écoles, qui sont habitués à vivre dans des maisons européennes, et pour lesquels on bâtira les petits palais de marbre d'Athènes.

Dans ces circonstances, avec une aristocratie dominante, avec une nation qui ne s’est pas encore formée, une nation enfant, avec une langue que le représentant principal de l’hellénisme à Paris, au commencement du XIX-e siècle, une personnalité vivant au milieu des savants français et entourée d’un respect tout-à-fait exceptionnel, Coray, le grand éditeur et traducteur en grec des oeuvres de l’antiquité, a définie comme correspondant à la langue de Montaigne, on ne peut pas avoir le romantisme, parce que le romantisme suppose une action culturale se manifestant dans toutes ces classes populaires qui apportent la naïveté, l’énergie, la spontanéité. On ne peut pas avoir le romantisme quand il n’y a pas de langue mettant toutes ses nuances à la disposition des écrivains, quand celle qu’on a donne ce qui est vulgaire, mais pas ce qui est varié et fin. On verra bientôt les grosses difficultés auxquelles se heurteront les représentants d’une littérature qu’il faut considérer avant toute autre, celle des Iles Ioniennes.

Et, enfin, avec une ville comme Nauplie, qui était un amas de décombres,—Capo-d’Istria le dit lui-même,—avec une fabrication spontanée comme Athènes, alors que Jassy et Bucarest étaient tout de même des capitales, avec une campagne en grande partie ravagée, avec des contrées entières où on ne rencontrait que des maisons détruites, on ne peut pas avoir ce qui est absolument nécessaire, non pas seulement pour un simulacre de rénovation littéraire, mais pour une création littéraire, pour une création à nouveau.

Il n’y aura donc que la littérature romantique d’inspiration étrangère, ou bien celle qui est due à des jeunes gens à peine revenus de l’étranger à leurs foyers, comme celle qu’ont donnée les Soutzo, Alexandre et Panaïoti, plus tard aussi un Orphanidès. Mais on ne peut pas les mettre en comparaison, et ceci ne signifie pas déprécier les puissances de réalisation littéraire de la nation grecque, avec ce qu’ont donné les Principautés.

Il y aura bien, plus tard, au lieu de la littérature romantique, une autre, une littérature qui vit encore, parce que le public artificiel, préparé par une certaine éducation, existe encore. Mais, si on imagine un moment où l’Université d’Athènes ne garderait plus les sacrées traditions, ne ferait plus la garde autour de l’arche sainte de la langue purifiée, de la „catarévousa”, où, non-

seulement la poésie, qui depuis des dizaines d'annnées a réussi à pouvoir adopter un autre langage, mais la prose aussi, la prose scientifique, la prose des journaux, la prose des discours à l'Assemblée, abandonneraient les anciennes traditions, alors, bien entendu, toute cette littérature aura perdu de sa valeur actuelle et passera à côté de la littérature classique qu'elle a imitée ou elle sera reléguée dans un chapitre qui peut être étendu et intéressant, que les érudits liront et reliront, parce qu'il correspond au chapitre qu'on a, pour le Moyen-Age, dans cette admirable littérature latine médiévale, qu'on a, pour Byzance, dans cette littérature grecque de Constantinople, qui est parfois très belle.

Pour bien comprendre quelle est la nature de cette littérature, il faut souligner un fait qui concerne, non seulement les Grecs, mais aussi les Slaves de la Péninsule des Balcans, mais qui, heureusement ou malheureusement, ne concerne pas les Roumains:

Au commencement du XIX-e siècle, il n'y avait pas, dans les Carpathes et dans les Balcans, d'État représentant une race en entier; il y avait des fragments de la race qui avaient échappé à la domination étrangère ou qui, se trouvant sous une domination quelconque, représentaient la partie la plus privilégiée de la nation, parce que cette domination avait un sens cultural, un sens de civilisation, un sens d'autonomie et de quasi-liberté qui manquait à l'autre partie de la nation se trouvant sous une domination, peut-être tout aussi puissante ou même plus puissante, mais inférieure sous le rapport de la civilisation.

Les Roumains étaient partagés, d'abord, au commencement du siècle, entre les deux Principautés, où on vivait en autonomie. Le prince était maître du pays: il n'était qu'un sujet et presque un esclave à Constantinople, mais aussitôt qu'il touchait la terre roumaine, il était le successeur des anciens princes indépendants et ses fonctions et les dehors mêmes de son pouvoir étaient absolument ceux de l'ancien Empire. Puis il y avait aussi des Roumains entrés sous la domination de l'Autriche, un très petit groupe de Romains, quelques dizaines de mille, qui sont devenus ensuite trois cent mille: les Roumains de la Bucovine, pays absolument „fonctionnarisé" et, sous le rapport intellectuel, presque annullé par cette pression du monde officiel autrichien. Car il n'y a jamais eu un État capable de rendre ses sujets matériel-

lement contents comme l’Autriche; dans certaines régions, toute autre préocupation disparaissait. On savait bien qu’on était sous la sainte garde de l’État et tout le reste était question d’impôt, question de carrière.

Donc, ce n’était pas de la Bucovine autrichienne, de la Czernowitz des Autrichiens, redevenue la Cernăuţi des Roumains, que pouvait venir une influence de l’esprit occidental. En Transylvanie, on était de même sous la domination autrichienne et, en même temps, sous la pression du magyarisme dominant, les Magyars ayant la ville, ayant le château et participant aussi, dans une certaine mesure, à l’administration.

Il y avait des influences occidentales, mais seulement certaines de ces influences, par exemple l’esprit de liberté des philosophes français du XVIII-e siècle, qui avait passé en Autriche. Vienne était un des centres du „philosophisme” et, si Marie-Thérèse transigeait encore avec la tradition, son fils Joseph II se faisait gloire de représenter la „philosophie” dans son essence la plus pure et dans sa réalisation la plus complète, et c’est pourquoi on appelle l’ensemble de ces réformes le „joséphinisme”.

Il y a eu dans la littérature roumaine de la Transylvanie un seul cas d’influence venant de ce joséphinisme libéral et égalitaire: un écrivain, un fonctionnaire, Budai Deleanu, qui s’est avisé de rédiger un espèce de poème burlesque, comme la „Secchia rapita” de Tassoni, ou comme le „Lutrin”, prenant comme héros les Tziganes du XV-e siècle. Il a écrit ainsi sa „Tziganiade” qui n’a pas été imprimée, et n’a pas donc pu exercer d’influence sur le public[1]. Mais, sauf ce produit tout-à-fait isolé d’un homme exceptionnellement bien doué, il n’y a aucune influence de l’Occident exercée par le moyen de cette Vienne réduite à la „philosophie” par l’autorité de Joseph II.

Il en est autrement des Slaves et des Grecs de la Péninsule des Balcans.

Les Serbes étaient partagés entre trois dominations. Lorsqu’il y a trois dominations, trois milieux différents, il doit y avoir aussi trois courants dans la littérature et les oeuvres qui sortiront de chacun de ces courants auront un caractère différent des oeuvres qui appartiendront aux deux autres.

[1] M. G. Bogdan-Duică a montré les influences du joséphinisme sur ce poème dans la revue „Convorbiri literare“.

Il y a d'abord les Serbes de la Péninsule, et même de l'intérieur de la Péninsule des Balcans. Ces Serbes de la Dschoumaïa, de l'ancienne Rascie, donnent une littérature qui se fondera sur les créations épiques des ancêtres ou même des contempörains et des quasi-contemporains. Il y a en même temps chez les Serbes du Banat des écrivains qui continuent la tradition du moine Dosithée Obradovitsch, des personnages lettrés ayant fait des études et occupant des fonctions dans cette Serbie de l'Empereur. Eh bien, de là ne peut pas surgir, bien entendu, une littérature d'une trop grande nouveauté, mais une littérature emmaillottée, une littérature de cabinet, de bureau, d'école. On cherche avant tout deux choses: l'érudition et la morale, et, si on le veut, encore la connaissance des choses ayant un usage pratique immédiat. On veut redresser les mauvaises moeurs, ou faire voir au lecteur que l'auteur a beaucoup lu.

Et en troisième ligne, il y a une autre Serbie, la Serbie dalmatienne. Cette Serbie de Dalmatie a eu, pendant tout le cours du moyen-âge, une littérature latine qui appartient, en ce qui concerne la race, aux Serbes. Mais, à l'époque moderne, il y a toute une série de produits de cette même littérature qui, cette fois, n'est plus latine: elle est serbe. La littérature de Dalmatie est, en particulier, la littérature de Raguse. Malheureusement, il n'y a pas de bonne histoire de cette admirable petite République qu'a été Raguse. Admirable par l'endroit où s'élèvent ses murs,— une région qui dépasse l'Italie comme couleurs orientales, qui ressemble à certaines parties des côtés de l'Afrique. Admirable par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, les vieux murs qui existent encore intacts, et qui s'étendent de la Porta Pile à la Porta Plotsche. Puis admirable par les moeurs des habitants qui n'ont pas été encore bureaucratisés et qui conservent quelque chose de la vie populaire italienne du moyen-âge, puisque Raguse, latine de chancellerie,— plus tard slave aussi,— italienne pour le langage des classes dominantes jusqu'à une certaine époque, était très nettement serbe, même à une époque antérieure au réveil de la nationalité slave dans ces régions.

A Raguse, il y a eu toute une série d'écrivains, et l'un d'entre eux, un poète épique, a une certaine importance dans le mouvement général de la littérature du XVII-e siècle: c'est ce Gondola

pour les Italiens, Goundoulitsch pour les siens, qui à écrit l'„Osmanide'', poème où il est question de la campagne sur le Dniester du Sultan Osman, et qui trouve son explication surtout dans l'offensive chrétienne que préparait, à ce moment, contre l'Empire ottoman, le roi de Pologne, un Slave, Vladislas de Pologne étant le héros qui devait rétablir la chrétienté de forme slave dans cette Péninsule des Balcans [1].

A côté d'érudits qu'on emploie et qu'on cite encore, Banduri, Orbini, il y a même des écrivains pour les masses populaires, tel ce légat pontifical, Kaltchitsch, qui écrivait vers la moitié du XVIII-e siècle et qui employait la langue courante, la langue du marché,— ce marché de Raguse où on vendait des raisins de la Grèce, des figues fraîchement cueillies dans la campagne, des amandes tout aussi fraîches.

Mais Raguse a beaucoup souffert de par l'invasion, de par la guerre qui a été provoquée par l'époque napoléonienne dans la Péninsule des Balcans. Et alors toute son ancienne importance a disparu dès la fin du XVIII-e siècle. Il y avait encore la monnaie ragusaine, qu'on trouvait un peu partout en Orient, les chefs de la République donnaient des papiers aux vaisseaux de plus en plus réduits en nombre, mais l'importance culturale de la ville avait tout-à-fait disparu.

M. Denis, qui a écrit sur la Serbie moderne le plus beau des ouvrages qui lui ont été consacrés pendant la guerre, présente cette hypothèse: Certaines parties de la littérature ragusane auraient passé dans les masses populaires de la Choumadia, sans qu'on puisse poursuivre ce courant. Il y a des transmissions littéraires d'un caractère si compliqué et si mystérieux, qu'on pourrait admettre aussi quelque chose pour le courant ragusain dans le mouvement populaire qui a amené la création de la Serbie moderne.

J'y croirais difficilement. Sachant la façon dont la littérature pénètre et la nature de la littérature qui peut pénétrer dans les masses populaires, je ne pourrais pas admettre cette transmission d'ouvrages, tout de même profondément, intimement littéraires, dans des masses populaires, qui, de plus, avaient leur littérature à elles, celle qui partait de Cossovo, du grand combat du XIV-e

[1] Voy. les remarquables articles sur cette littérature qu'a publiés la revue *Europa Orientale* de Rome.

siècle pour la liberté. L'ayant, il ne fallait pas emprunter quelque chose aux poètes de Raguse, même s'ils consentaient à employer la langue populaire.

Il en est autrement de la partie de la Grèce, conçue dans toute son extension, qui avait des relations continuelles et de plus en plus importantes avec une des plus grandes civilisations de l'Europe Occidentale, catholique et latine, de cette époque: la littérature italienne.

On a voulu créer la Grèce nouvelle dans les Principautés, tendant à Byzance. On croyait que le premier pas devait être fait sur le Pruth et sur le Danube. On n'est arrivé à rien avec les Phanariotes et avec une armée ramassée un peu partout dans les villes et dans les ports des deux pays roumains.

Il y a eu, à Constantinople, tout un projet qui s'est effondré au moment où les Turcs se sont livrés aux dernières sévices contre une population en grande partie innocente, qui n'avait pas même la moindre connaissance de ce qui se préparait pour faire revivre l'Empire byzantin. Puis il y a eu l'essor de l'Épire, le mouvement de la Thessalie, de la région du Mont Olympe, du Péloponèse, le mouvement purement populaire.

Il y avait donc plusieurs Grèces d'Orient. Mais il y avait aussi une Grèce qui se trouvait dans la situation la plus propice pour recevoir des influences venant de l'Occident, de l'Occident italien: c'étaient les Iles Ioniennes, ces Iles Ioniennes qui avaient été disputées longtemps entre le royaume de l'Italie méridionale, des Deux-Siciles, et entre Venise, qui est arrivée à conserver tout ce domaine et à établir un régime dont les Grecs ne se contentaient pas toujours, car il y a eu des révoltes. Le régime vénitien n'était pas très doux sous le rapport politique, mais, en même temps, il offrait à ceux auxquels il demandait des contributions très lourdes et une sujétion politique complète, des avantages en ce qui concerne la civilisation.

A côté de toute une littérature latine et italienne faite par les Iles Ioniennes, elles ont commencé, dès le XVII-e siècle, à avoir une littérature en grec. Il y a deux écrivains grecs, deux poètes au XVII-e siècle et, pour la première fois, on a essayé de donner

une grammaire du vulgaire: celle de Sophianos, à Corfou, en 1540[1].

En même temps, Corfou donne les deux représentants les plus importants de la prédication ecclésiastique: Hélie Miniate, Eugène Boulgaris et Nicéphore Théotokis étaient au XVIII-e siècle les grandes personnalités de la chaire pour le monde orthodoxe.

Dans ce milieu des Iles Ioniennes, l'époque napoléonienne devait provoquer d'autres phènomènes que dans cette malheureuse Raguse, totalement ruinée, vivant seulement de ses souvenirs et pouvant à peine esquisser des prétentions.

Il faut penser que de cet autre côté il y a eu, en 1800, une Constitution démocratique; que, dans la rivalité entre Russes, Anglais, Français de Napoléon, les Ioniens ont eu autre chose que des occupations militaires; quelque chose des idées de l'Occident, quelque chose des tendances vers la liberté politique constitutionnelle a passé tout de même, par suite de la présence de ces armées, de ces commissaires étrangers.

Le père de Capo-d'Istria, du „gouverneur de la Grèce", fut même le rédacteur d'une de ces Constitutions, et, lorsque l'aîné de ses fils eut gagné de l'influence auprès du Tzar Alexandre dont il était devenu le conseiller diplomatique, lorsque, grâce, à son influence, les Iles Ioniennes ont passé (ne pouvant pas devenir russes, car la politique russe ne pouvait pas le demander à ce moment) sous la domination anglaise, il y a eu une révolte à Saint-Maure. La révolte a été réprimée, mais, cependant, dans ces îles vivait tout un esprit nourri de souvenirs anciens, nourri d'aspirations philosophiques françaises, des tendances, bien naturelles, que peut avoir une population nombreuse, riche, depuis longtemps initiée à la civilisation, lorsqu'elle se trouve sous une domination étrangère, fût-ce même une domination hypocritement douce, comme l'était celle des gouverneurs anglais.

Il y a eu des journaux, comme celui qui parut à Corfou en 1802, „Astyka", ou une autre en 1812, l'„Ephimeris philologiké ké ékonomiké", qui étaient surtout des publications philosophiques, se passionnant pour les querelles entre Coray, prôneur d'une langue presque populaire, et ses adversaires, les classiques. A Vienne, on ne pouvait guère s'occuper d'autres sujets, à l'épo-

[1] Rhizo Rangabé, ouvr. cité. Des poètes ioniens au XVII-e siècle: Acace Diarkoussi de Céphalonie, Antoine Eparchos de Corfou; *ibid.*, pp. 23-24.

que de la Révolution et de Napoléon I-er, dans une grande ville qui était une des capitales de cette Compagnie grecque, généralement balcanique, s'enrichissant aux échanges entre l'Orient et l'Occident.

Donc dans les Iles Ioniennes on voit paraître les premiers journaux[1], et alors ce sera dans cette région bien caractérisée que paraîtront aussi les premières idées de liberté hellénique totale, pas pour le petit royaume de Grèce qui s'est formé plus tard, mais pour la grande Grèce dont on rêvait dès cette époque. Et, comme Corfou était, tout de même, en fait de civilisation, plus qu'à moitié italienne, comme les rapports qui existaient entre l'île et entre l'Italie étaient des plus importants, des rapports journaliers dans tous domaines, comme Napoléon paraissait en Italie en représentant de la nation italienne, ses monnaies portant, pour ce royaume, le titre de roi d'Italie en italien, les tendances grecques se sont réunies au napoléonisme et à sa base italienne, pour provoquer tout un mouvement qui n'est pas assez connu et que j'ai retrouvé aussi dans les notes sur la Grèce moderne de quelqu'un dont l'apparition dans la littérature française, longtemps après sa mort, a été due à des circonstances tout-à-fait fortuites: Gobineau.

Parmi les très belles choses qu'a écrites, en différents domaines, Gobineau, il y a une analyse de la carrière de Capo-d'Istria, et dans cet ouvrage le texte suivant:

„On voulait opérer la délivrance de la Grèce, non de cette „Grèce séquestrée du continent par la double chaîne de mon„tagnes qui forme sa frontière, mais de la Grèce véritable, au„gmentée de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, de la „Thrace, de Constantinople et des côtes de l'Asie Mineure", la Grèce de M. Vénizélos.

C'est la première Hétairie, pas celle de Rhigas, qui était viennoise (l'inspiration viennoise est purement philosophique), pas la troisième, qui sera d'inspiration russe et orthodoxe. La société révolutionnaire qu'il faut placer au milieu, à l'époque napoléonienne, était avant tout philosophique, française, italienne et ionienne, en ce qui concerne le canal de transmission.

---

[1] Un Michel Soumakis de Zante traduit le *Pastor fido*, traduit aussi par de Phanariote Georges Soutzo, fils du prince Alexandre (Venise 1804); Rizo Rangabé, ouvr. cité, p. 74.

„Je cite encore Gobineau:

„En un mot l’Hétairie voulait reconstituer l’Empire grec, pro-„jet gigantesque, mais praticable, alors que le seconde Hé-„tairie, sous l’influence napoléonienne, voulait reconstruire l’Em-„pire d’Orient, allié naturel de l’Empire français”.

Eh bien, à ce moment où il y avait dans le milieu de Zante, de Corfou, de Sainte-Maure, cette idée, cette tendance, une littérature grecque surgit.

Ce n’est pas la littérature des Phanariotes: c’est une littérature qui ne se moque pas. Les Phanariotes sont ou bien totalement desséchés, totalement flétris, ou bien, s’il y a quelque chose de vivant, alors ils s’adressent aux vulgarités plaisantes de l’existence humaine. Il y en a un qui représentera la nouvelle langue comme la langue des corbeaux; un autre s’occupera de tel Grec, venu du Danube, qui se présente chez lui d’une façon ridicule par ses prétentions, ou bien, comme Néroulos, on donnera „Le Rapt du Dindon”.

Cette littérature des Iles Ioniennes n’est pas non plus comme la littérature, encore lisible et qui peut charmer par sa naïveté, de tel poète épirote qui connaît la vie populaire (et nous reviendrons sur cette littérature populaire de l’Epire), comme la poésie, déjà mentionnée, de ce Villara, mort jeune en 1823 qui, dans des morceaux qui sont souvent cités: „L’Oiseau égaré”, „La Nuit”, „le Printemps“, „l’Honneur“, „le Feu et l’Eau“, témoigne d’une inspiration plus pure, venant d’une âme plus sereine que dans les poèmes anacréontiques du boïar bucarestois qu’était Atanase Christopoulos,—tellement boïar qu’il oublie d’être Grec, et qui ayant visité l’Hellade une seule fois, s’en revient à Bucarest y mourir en international.

La littérature des Iles Ioniennes a un tout autre caractère. C’est une littérature sereine, sévère, qui emploie, il est vrai, non pas la langue classique, et pour cause. On a accusé ces Ioniens, avec raison, d’ignorer le bon langage; ils n’avaient pas passé par des écoles comme celles de Bucarest, de Jassy, de Chios, de Cydonie, de Chalkis, près de Constantinople, pour s’initier à la langue pure de l’antiquité. Ils devaient donc employer leur langue de là-bas. Et ils étaient poussés dans cette direction aussi par un autre fait: par la littérature italienne qu’ils copiaient, puisqu’ils sont des amis

de Monti, du grand poète lyrique italien[1]; certains d'entre eux passent une partie de leur vie en Italie; ils écrivent aussi en italien. Tel d'entre eux, d'une époque plus tardive, mourra à Florence après s'être évertué, pendant ses dernières années, à traduire la littérature classique italienne.

Donc, étant sujets à l'influence de l'Italie, qui employait tout de même la langue en usage, ils font la même chose avec leur grec de Corfou, de Zante ou de Sainte-Maure, et, comme ce grec n'avait pas été employé pour la forme si serrée du sonnet et surtout de l'ode, de cette ode de Pindare, ils doivent faire violence à ce langage. De sorte qu'ils emploient une langage populaire, mais un langage violenté, réduisant les syllabes, coupant court le mot pour le faire entrer dans cette forme savamment flottante et intimement variée.

Le premier qui commence ce mouvement est Salomos. Salomos était de naissance même en partie Italien, appartenant à la famille Barbolano. Il a habité Venise, Crémone, Padoue. Son hymne à la Liberté est encore aujourd'hui l'hymne national de la Grèce, grande pièce poétique pleine de beauté pour celui qui l'observe attentivement, mais qui, dans son ensemble, écrase par la quantité énorme d'images qui y entrent et d'allusions qu'il force à en faire partie.

Ayant écrit cet hymne à la liberté, le poète ionien se trouve cependant dans une situation difficile, devant trouver de nouveaux sujets dans un milieu qui ne les lui donne pas. Il devra attendre, et ce n'est que plus tard qu'il empruntera ces sujets à la lutte de la Grèce, au siège de telle cité grecque, aux exploits de Lambros, le chef de révolte à la moitié du XVIII-e siècle.

Rarement il s'adresse à la littérature populaire, à cette littérature populaire grecque qui récélait toute une inspiration nouvelle.

De sa vie intime il donnera très peu, comme par surprise:

„Mes chants, tu les a chantés tous: celui-ci tu ne le chanteras „pas, celui-ci tu ne l'entendras pas, car tu reposes sous la „dalle du tombeau."

C'est un sentimentalisme, mais de très bon aloi, qu'on rencontre aussi dans la littérature italienne, où, malgré l'anathème de Carducci contre la „scelerata astemia romantica familia", contre

[1] Néroulos même l'a traduit.

„cette famille romantique scélérate”, il n'a existé que pour une époque très brève.

Car il y a autre chose que le romantisme dans la littérature italienne à partir d'Alfieri. Il y a un préromantisme qui n'est pas celui de Rousseau, un préromantisme qui s'adresse d'abord directement à l'antiquité. De même qu'Alfieri, avec cette tension de l'âme humaine devant accomplir son devoir, représente un autre classicisme que celui de l'école jésuite et même de Voltaire dans ses tragédies, en même temps que, devant, lui, le subalpin de langue française, apprendre l'Italien, il cherche à son style des modèles au moyen-âge et découvre presque le Dante et Pétrarque, comme le romantisme français de 1830 cherchera la Pléiade. Et, si on dit que Foscolo appartient au romantisme, comme n'importe quel poète de Paris, il faut observer que sa poésie se rattache à tels poètes anglais du XVIII-e siècle, aux „Nuits” de Young, qu'on ne rangera jamais parmi les romantiques, à l'„Élégie dans un cimetière de campagne” de Grey.

Ces considérations m'ont paru nécessaires pour expliquer les poètes ioniens.

Car, après Salomos, toute une école surgit, celle d'un Typaldos (1814—1883), Céphalonien, chantre mélancolique et phantastique des clephtes, mais, en même temps, initié, comme dans „Aubade”, „Deux heures”, „Éveille-toi“, dans „l'Enfant et la mort“, aux intimités mystérieuses de l'âme; d'un André Kalvos (Calvo, si on veut, en italien) († 1869), qui a suscité aussitôt un grand intérêt en Occident et, dès 1822, le philologue français Stanislas Julien en donnait une traduction et une autre suivait cinq ans plus tard.

Dans tel morceau vraiement classique il s'adresse à l'Italie, et on peut voir par ce fragment, combien intimes étaient les liens avec l'Italie de cette école ionienne[1]:

„Ausonie, terre fortunée, qu'un ciel pur anime de l'éternel „sourire. Là, le peuple nage dans la joie; les nymphes du Par„nasse forment des choeurs légers et couronnent de pampres „leurs lyres harmonieuses”.

Il y a aussi quelque chose pour Paris, car ces Ioniens ne l'ont

---

[1] Le traducteur Skylitzi rendra aussi, avec la *Medea* de Maffei, le Dante et la *Francesca da Rimini*.

pas oublié ni négligé, mais sans y prendre leur doctrine poétique:

„Et toi aussi, ville sacrée des Français, j'ai admiré la splen„deur de tes édifices. Quelle cité l'emporte sur toi par les char„mes de l'élocution et les grâces de l'esprit?"

Mais il pense avant tout à son île de Zante et ses charmes: surtout ce qu'un ancien aurait vu. Il n'y a pas eu de maîtres vénitiens; il n'a pas existé de domination anglaise; aucune mode française et italienne n'y a pénétré: Zante est encore une contrée de l'antiquité:

„Les bocages épais de Zante et ses collines ombreuses enten„dirent siffler jadis les traits argentés de la chaste Diane. Au„jourd'hui encore, ses arbres et ses humides fontaines sont pré„férés des bergers. Là encore, on voit errer en silence les „choeurs des Néréides, les fruits dorés du citronnier enrichissent „les flots de leur délicieux parfum. Tes vignes fécondes, tes „nuages purs, légers et diaphanes sont un bienfait du maître „des dieux. Le flambeau éternel te verse tous les jours des mois„sons de fruits et, pour toi, les larmes de la nuit se changent en lis éclatants.

„Si tu vois quelques flocons de neige, ils ne restent pas long„temps sur ton front. Et jamais les ardeurs de la canicule n'ont „flétri tes belles campagnes."

C'étaient des Grecs revenant vers l'antiquité, pas cette antiquité fardée et chaussée de rouge, portant des dentelles, à la façon du XVIII-e siècle, mais la vraie antiquité qu'on découvrait sur les sources helléniques, un peu aussi par cette littérature italienne ramenée elle-même à la pureté initiale de la littérature ancienne.

Le mouvement continuera par Tertzétis, qui est de Zante, par Georges Marcoras (né 1826), de Corfou, et, pour le drame, par Zambélios, né à Leucade dès 1787.

Les sujets peuvent être pris dans la guerre de liberté, les figures de Rhigas, d'Athanase Diakos, de Botzaris, de Karaïskaki, de Kolokotronis, de Capodistria étant choisies à côté de celles, anciennement vénérables. de l'Athènes triomphante; la façon de les traiter est cependant toujours influencée par la vraie tradition classique.

Et le poète rêve du moment où „nous aurons rendu à la Grèce sa pourpre et son sceptre antique”.

Au fond, l’école ionienne, ce sont ces deux: Salomos et Calvo, mais surtout Calvo, malgré les sujets qu’il s’est choisis plus tard, puisqu’il n’avait pas de latitude en fait de sujets: il fallait s’adresser, ou bien à l’antiquité, ou bien à l’époque révolutionnaire de 1812.

Les autres, ce sont des Ioniens transplantés, des Ioniens qui viennent en Grèce, comme des Transylvains sont venus à Bucarest et à Jassy pendant le XIX-e siècle, restant cependant toujours Transylvains, un peu bureaucrates d’esprit, un peu Autrichiens d’âme, jusqu’à la fin de leurs jours.

Ceux-ci sont un peu guindés à l’antique, mais un moment vient où, lorsqu’il s’agit d’exprimer un sentiment plus élevé, ils n’en trouvent l’expression qu’en relation avec l’idée de la grande Grèce. Et voici de quelle façon Tybaldos pense à la possibilité de la conquête de Constantinople par les siens:

„Mes frères, ensevelissez-moi sur la colline pour que j’entende
„de là-haut les rossignols lorsqu’ils annoncent avril”.

— Ceci, c’est la poésie populaire, celle dont il sera question plus loin, celle que les lettrés devront bien copier pour arriver à une certaine réalité et pour exercer une certaine influence sur les âmes et sur les coeurs—:

„...et, lorsque de Sainte-Sophie, de la grande église sortiront
„enfin les hymnes sacrés avec les fumées de l’encens, je devien-
„drai un oiseau tout blanc pour m’envoler vers la grande cité”.

On ne pouvait pas avoir, à Jassy et à Bucarest, une influence semblable. Cependant, l’italien était connu. Le grand poète lyrique de la Valachie, à la fin du XVIII-e siècle, Jean Văcărescu, le premier des deux Jean, qui s’appelait, à la grecque, Ienăchiță (tandis que l’autre s’appelait, à la slave, Iancu), avait une profonde connaissance de l’italien et la métrique qu’il a introduite pour la poésie lyrique roumaine est celle de Metastasio.

Son petit-fils, cet Iancu, s’est arrêté pour ses études à Pise, et toute son oeuvre est imprégnée d’italianisme, mais de celui du XVIII-e siècle. Donc, alors que les Ioniens s’adressent à Alfieri, à Monti, les poètes roumains de cette même époque, suivant la mode italienne, affectionnent le poète international de la langue italienne

à cette époque, ce Metastasio, qui a passé même sous la forme de „Métastase" dans le mouvement général de la littérature du XVIII-e siècle. Ce n'est un Italien que par l'origine et la langue, puisqu'il habite Vienne et qu'il écrit à une époque où tant de musiciens italiens collaborent aux spectacles de la Cour impériale, pour un public italianisant de domination impériale et royale.

D'autres Roumains de cette époque traduisent Goldoni[1], qui a beaucoup plu et qui peut plaire encore, à un public de n'importe quel pays, par cet esprit, d'arome presque attique, que Venise, seule, pendant le XVIII-e siècle, a su retenir et rendre.

Il y a aussi toute une série de traductions d'Alfieri, **Philippe, Oreste, Virginie,** puisque, dans les pays roumains, on entendait se délivrer, non pas par le fusil du clephte, comme en Grèce, mais par l'esprit, le combat étant livré dans le domaine de l'âme, et Alfieri était le meilleur précepteur en fait de vertus combattives pour la réalisation de l'idéal national, pour l'implantation du drapeau de la liberté. L'admirable tragédie de **Saül** a eu un énorme succès à Bucarest en 1836, à une époque où on traduisait aussi la **Virginia** du même. On n'oubliait pas même Bucchi. Eliad s'inspirera des épiques italiens pour son poème de Michel-le-Brave, la **Michaïde,** dans laquelle, en dépit du style, fabriqué, il y a des passages encore impressionants.

Mais un seul poète a su employer la littérature italienne de cette époque pour donner des oeuvres qui lui appartiennent en propre et qui auraient pu représenter le commencement d'un nouveau courant dans la littérature roumaine.

Après trois quarts de siècle, Georges Asachi n'est pas encore compris. A une époque où Eliad trouvait des fidèles, presque des fanatiques, on passait à côté d'Asachi.

Il s'était adressé à la littérature italienne: c'est la seule qu'il a bien connue, qu'il a honnêtement et armonieusement imitée, qui lui a donné une inspiration originale. Il a pris toutes les formes de la littérature italienne contemporaine, ainsi que l'a fait cette école grecque ionienne.

On s'explique ce fait. Ceux qui écrivaient sous l'influence française appartenaient au monde boïar, au monde qui recevait les

[1] *Triomphe de la vertu, La veuve fourbe, Le serviteur à deux maitres, Crispino e la comare.*

journaux, qui faisait venir les livres de l'étranger, qui entreprenait des voyages du côté de Paris, voyages encore trop peu fréquents, ayant reçu l'éducation dans des pensionnats français ou sous l'influence d'un maître français, comme Vaillant. Mais la situation d'Asachi est tout-à-fait différente. Son père est un personnage ecclésiastique, venant de la Galicie autrichienne; il y a des personnes qui prétendent qu'il était d'origine arménienne. Du reste ce père, chargé d'une fonction très importante auprès de l'archevêque de Jassy, a traduit des nouvelles de second ordre en roumain.

Le fils a été envoyé à Vienne. Le père, ancien sujet autrichien, croyait ne pas pouvoir envoyer son fils mieux que là-bas. Mais, de Vienne, il passe en Italie et reçoit toute une éducation littéraire et artistique à Rome. En même temps dessinateur d'un grand talent, lithographe, il connaissait parfaitement au moins trois langues de la grande littérature: le français, l'allemand et l'italien. Il était en état de traduire sa propre littérature en italien, d'écrire, en même temps, un sonnet dans sa propre langue et dans celle de l'Italie, les mettant en face l'un de l'autre. Un peu plus tard, il a traduit une partie de sa littérature poétique en français et a dirigé, avec un Français, Gallice, dont la personnalité devrait être recherchée parce qu'elle peut réserver des surprises, „le Glaneur Moldo-Valaque" qu'on publiait vers 1840, dans un très bon français, à Jassy.

Il a attaqué l'ode et le sonnet: on ne peut pas avoir dans des traductions la cadence admirable de son vers, qui brise parfois, comme chez les Ioniens, le mot pour le faire entrer dans l'harmonie des syllabes.

Son but, il le dit dans ces vers:

"Un vif désir me donne des ailes et m'incite, dès mes premières années,
„A chanter sur le luth l'harmonie roumaine.
„O Roumains de la Dacie, portant un fier nom,
„Que l'archaïque histoire soit pour vous un modèle!"

Il veut venir à Rome pour „fouler la cendre des ancêtres et s'inspirer de leurs vertus."

Le lien qu'il y avait entre Ioniens et Italiens était purement littéraire. Le lien entre Asachi qui, du reste, était fils d'une Roumaine, et entre les Italiens, est un lien de race. Le rapport est tout-à-fait différent.

Comme à cette époque il y avait des courtisans de la Russie protectrice, et comme il a su toujours faire sa carrière (il est mort au milieu des dernières subventions, maigres, de l'État), il pense aux Césars de Rome, lorsqu'il s'adresse au Tzar Alexandre dans cette forme de l'ode:

„Des rives de la Néva au sommet du Caucase,
„Des villes, des monuments élèvent leur front superbe.
„Le jeune aigle fier étend ses larges ailes
„De la zone enflammée jusqu'au pôle glacé.
„Le bruit des sanglantes armes, le cri de Bellone
„Se taisent. Sous le laurier, Mars goûte un saint triomphe".

Il y aura donc une émotion toute particulière dans son salut à l'Italie.

„Salut, rives florissantes de l'ancienne Ausonie,
„Entre les mers jumelles coupées par l'Apennin,
„Où près du fier laurier croît, sacré, l'olivier,
„Où la fleur ne se fane sous un ciel toujours bleu".

Sa Moldavie elle-même est présentée comme dans un rêve classique:

„Sur les verts coteaux, la nuit étend ses ombres.
„De son profond silence est plein tout l'horizon.
„Le triste frémissement des bois, le chant du fleuve,
„Endormaient la nature par leurs sauvages accords."

Et, puisque dans la littérature d'un Alfieri et généralement dans toute la littérature italienne, il y a pour conclusion l'incitation à la vertu nationale et patriotique, le pacifique Asachi chantera:

„Non, celui qui conserve une lueur de vertu
„Pour le bien du pays, jamais ne périra.
„Sur les côtes du Parnasse, plus serein est le ciel.
„L'harmonie douce résonne, le zéphyr souffle lent.
„Tu goûteras sur sa cîme la meilleure récompense.
„Choisis, ma Moldavie, entre nuit et aurore".

Et, puisqu'on a un hymne à Dieu d'Eliad, cet italianisant s'adressera aussi au Créateur.

Eliad avait essayé ainsi son „hymne à Dieu":

„Être sans nom,
Qui donnes vol aux oiseaux,
Écume aux mers profondes,
Qui donnes lumière à l'homme,

Aux eaux des fleuves la source,
Qui creuses les rides au front,
Comme les fureurs cruelles,
O mon Dieu glorieux.”

A son tour Asachi attaque ce sujet. Inférieur au poète valaque, le Moldave italianisant dépassera ses modèles pour aller cette fois jusqu'à la Bible:

„Dieu plein de grâce,
„Maître du monde,
„Dont tout dépend,
„En terre, sur les mers,
„Écoute ma misérable
„Plainte, ne m'abandonne pas.”

Il y a aussi d'autres influences qui se sont exercées, venant de l'Occident, sur ces deux littératures: la littérature hellénique de l'époque moderne et la littérature roumaine des deux Principautés.

Il y a bien une influence anglaise, mais qui, pour le moment, est très faible. Il y en a eu une autre venant de l'époque classique, mais, pour les Anglais, on ne peut pas faire la distinction qu'on fait habituellement pour la littérature française et, en quelque sorte, pour la littérature italienne et péninsulaire, espagnole et portugaise, entre classicisme et romantisme. Il n'y a pas de romantisme anglais tellement caractérisé qu'on puisse fixer une distinction entre une époque appartenant au classicisme et une époque de rénovation, qu'on pourrait nommer romantique.

Beaucoup de choses classiques d'emprunt sont restées dans la littérature anglaise, même à l'époque romantique. Les poèmes de Byron, très romantiques sous certains rapports, le sont très peu sous d'autres, et il n'a pas fait, bien entendu, trop de violence à la forme traditionnelle, qu'il a conservée pour des sujets historiques et exotiques, et pour des sentiments qui n'étaient pas, sans doute, les sentiments que manifestaient les poètes anglais du XVIII-e siècle.

Et, si la littérature anglaise a été rénovée à la fin du XVIII-e siècle et au commencement du XIX-e siècle (la brève préface de Coleridge montre bien le sens dans lequel a été pratiquée cette rénovation), on ne s'est pas adressé autant à des sujets étrangers et étranges: on s'est adressé surtout à ces réalités que le classicisme recouvrait jusqu'à les asphyxier et les distillait jusqu'à en faire perdre l'essence humaine.

Mais il y a eu une nouvelle influence anglaise qui s'est exercée sur la littérature grecque et sur la littérature roumaine. On pourrait dire que pour la littérature grecque c'est bien naturel, à cause de la présence même du grand poète anglais qui, comme on le sait, a participé au combat pour la liberté des Grecs. Il a nourri ce combat de ses subsides et il a entendu conduire personnellement la guerre d'indépendance. Et il est mort au milieu des Grecs à Missolonghi.

Mais la part que Byron a prise à la libération des Grecs ne doit pas nous tromper. Il se trouvait au milieu des clephtes, des armatoles et des combattants pour la liberté grecque, mais il ne se trouvait pas au milieu d'un public, de ce qu'on peut appeler le public d'une classe intellectuelle, sur laquelle il eût eu l'intention d'exercer une influence littéraire.

Les rapports entre Byron et les Grecs sont très importants, mais ces rapports se maintiennent dans un certain cadre, entre certaines limites et la littérature grecque d'emprunt, qui est très importante, la littérature qu'on connaît déjà, ionienne, d'inspiration italienne, et l'autre littérature, d'inspiration française, les deux n'ont rien à faire avec le romantisme de Byron, avec ses sujets, avec sa manière de les exposer, avec le sentiment tout particulier qui les anime.

Il en est autrement en pays roumain.

En pays roumain, l'influence de Byron s'est exercée, et elle s'est exercée sans un contact direct, par ce même Eliad dont on a vu déjà le rôle de médiateur, de transmetteur d'influences entre l'Occident et l'Orient.

Il a donné, il avait surtout l'intention de donner toute une série de traductions de Byron, dès 1834. Il pensait au „Siège de Corinthe", au „Giaour", aux „Deux Foscari", à „Lara", à „Beppo", à „Marino Faliero", au „Prisonier de Chillon", aux „Lamentations du Tasse". Une partie de ces traductions a été, de fait, réalisée et il y a eu même, un peu plus tard, avant 1840, un poète roumain, des jeunes, appartenant à l'époque romantique bien caractérisée, qui s'est inspiré, en première ligne, de Byron, et qui a continué cette attitude révoltée contre la société, contre la tradition, jusqu'à son exil à Paris. Il a été un des révolutionnaires de 1848 et a cherché un abri de „proscrit" à Paris.

La traduction de „Manfred” par C. A. Rosetti se distingue avantageusement des ouvrages un peu bâclés de cette époque. Il est bien difficile de faire passer n'importe quel produit de la poésie anglaise dans une autre langue, mais, étant donné le fait que l'anglais n'a jamais été soumis à la discipline étroite des langues romanes et que le roumain, ayant une littérature, et surtout une littérature profane, assez récente, a échappé à cette contrainte, il est plus facile de rendre un morceau de poésie anglaise en roumain que dans une langue que a subi, pendant des siècles, une discipline à laquelle l'anglais n'entend pas se soumettre, et c'est tout à son avantage[1].

L'influence allemande sur le renouveau des littératures dans les Carpathes et les Balcans est, au contraire, très réduite.

Il y a chez le quatrième de la dynastie poétique des Văcărescu, chez cet Iancu qui a fait des études à Pise et qui est resté le représentant de cette poésie toute spéciale italo-autrichienne, viennoise plutôt qu'italienne dans le vrai sens du mot, un essai de traduction du „Faust” de Goethe.

Mais, pour traduire l'oeuvre principale de Goethe, il faut avoir un tout autre développement d'une littérature et d'une intellectualité qu'on ne pouvait les chercher dans la Valachie de Iancu Văcărescu. La traduction n'a donc pas été poursuivie, et elle est vraiment misérable.

Il y a aussi, pour la partie sentimentale de Schiller, des traductions, pas en Grèce, mais dans les pays roumains. „Kabale und Liebe” et d'autres produits de la littérature allemande, au commencement du XIX-e siècle, intéressaient non parce qu'ils étaient allemands, parce qu'ils contenaient une manifestation de l'esprit spécifique allemand, mais parce que, ainsi qu'on le sait, non seulement chez Schiller, mais chez Goethe, il y a une si forte infiltration de l'esprit, philosophique, d'un côté, sentimental, de l'autre, de la littérature de France du XVIII-e siècle,—pour le Rousseau qu'il y avait dedans.

Les poètes allemands du commencement du XIX-e siècle étaient cependant assez prisés dans ces régions, et, lorsqu'il s'agit de choisir à côté des plus grands, on s'est adressé, surtout pour le théâtre, à un écrivain très médiocre qui a eu une fortune

[1] Cf. G. Bogdan-Duică, ouvr, cité, p. 285 et suiv. et Grimm, étude citée.

extraordinaire dans les pays danubiens : c'est Kotzebue, cet auteur de farces, de comédies légères, chez lequel l'esprit français pèse, étant transporté dans une autre intellectualité. Il a été très connu, souvent traduit et presque toujours applaudi.

Parmi les traducteurs, il y a eu, à un certain moment, Asachi lui-même, qui se sentait aussi une mission d'instructeur, d'amuseur même.

Il y a aussi une influence russe, très faible et très tardive. On sait que le romantisme a passé en Russie par Pouchkine et par Lermontov, alors qu'un fabuliste, qui n'est qu'un fabuliste, Krylov, copiait, à l'usage des Roumains aussi, qui allaient le connaître par l'entremise de son traducteur, le Bessarabien Donici, La Fontaine. De fait, les influences romantiques viennent de l'Occident directement sur les Roumains, de sorte qu'il faut considérer comme une exception les emprunts faits par la traduction du célèbre morceau „le Châle Noir", de Pouchkine, par Constantin Negruzzi.

On a traduit aussi le morceau, encore plus célèbre, du même poète russe sur les Tziganes. Mais ici, il y a une autre explication, car, dans les „Tziganes", il est question d'une idylle qui se passe en Bessarabie, dans un milieu roumain, et il y a, à titre de protagoniste, un Moldave qui s'appelle Aléco. C'est à cause de cet Aléco, et pas à cause de la valeur, très réelle, du reste, de ce morceau poétique que le petit poème de Pouchkine a passé dans le roumain de Donici, l'adapteur de Krylov.

CHAPITRE IV.

Élément historique dans le romantisme du Sud-Est européen.

Voici donc les influences qui se sont exercées, venant de l'Occident, sur les pays des Carpathes et des Balcans.

Mais, à un certain moment, il y a eu, à côté de l'influence exercée par la lecture des livres et des revues qui pénétraient dans ces pays, ou bien, pour les pays roumains, par des précepteurs, par des professeurs, par des écrivains transplantés—comme ce Vaillant qui mériterait toute une étude, malgré sa naïveté, malgré ses contradictions et malgré surtout la fin piteuse qu'il a eue, ayant abandonné la Valachie; pour s'établir de nouveau

à Paris et pour vivre un peu en flagorneur, à la lisière des personnes de Jassy et d'ailleurs qui lui fournissaient des subsides— une autre influence, qui s'exerce directement par les jeunes gens qui passaient en Occident et y faisaient leurs études.

Il ne peut pas être question de Serbes allant à Paris ou dans les autres capitales de l'Europe occidentale. Les Serbes se maintiennent chez eux, où ils vivent d'une vie locale, parfois d'une vie rurale. En effet, le chef du mouvement serbe, en 1804, est resté jusqu'au bout un paysan, et l'autre, l'adversaire, le rival de Carageorges, Miloch, qui a réussi à l'évincer et l'a fait assassiner, n'était lui aussi qu'un rural devenu Pacha chrétien, pour ainsi dire, dans le pays de sa nation et de ses traditions.

Mais il y a eu des Grecs et il y a eu des Roumains, appartenant à une nouvelle génération, qui se sont dirigés vers Paris, qui y sont restés et qui, à un certain moment, ont été profondément imprégnés de la littérature romantique courante.

Et alors, pour combattre cette tendance vers le pastiche, vers l'imitation veule et stérile, il a fallu une réaction, et c'est de la première partie de cette réaction, suivant la période d'imitation pure, qu'il faut traiter maintenant.

Il y a eu surtout, d'abord, la réaction par la connaissance et le culte du passé, par la découverte des sources d'inspiration historique, des sujets historiques et de l'âme contenue dans ce passé séculaire.

L'inspiration historique ne s'est exercée qu'à une certaine époque, et elle s'est maintenue dans certaines limites. Elle n'a pas profondément transformé la littérature de ces régions, tandis que l'inspiration populaire, beaucoup plus vaste, beaucoup plus variée et surtout plus profonde, plus intime, a créé une autre âme, et c'est cette autre âme qui est, pour ainsi dire, à la base de la synthèse dernière du romantisme dans ces régions.

Le phénomène moins important, le phénomène passager qui a été cependant celui qui, dès le commencement, a indiqué le mouvement contre l'imitation, se présente donc en première ligne, mais sans se maintenir au premier rang.

Commençons d'abord par les Grecs pour montrer le motif par lequel ils n'ont pas trouvé ni chez eux, ni, par leur jeunesse, à l'étranger, d'un seul coup la même inspiration qui a sauvé de l'imitation servile les Roumains.

Ainsi qu'il a été dit déjà, et plusieurs fois, lorsqu'on parle de Grecs au commencement du XIX-e siècle, il faut entendre plusieurs espèces de Grecs, et je me demande même si ces espèces se sont complètement confondues jusqu'à notre époque. Ceux qui connaissent bien la Grèce prétendent, et avec juste raison, qu'on peut distinguer, jusqu'à ce moment, les trois courants, et ils ajoutent même, et avec raison, que le courant qui dominait entre 1802 et 1830 ou 1840, est encore celui qui conserve la domination, celui qui parle et qui agit, celui qui impose la langue et la pensée et qui détermine l'action.

Il y a eu des Grecs populaires, pour ainsi dire, des Grecs appartenant aux masses, ceux qui avaient combattu et qu'on a plus ou moins écartés, qu'on est arrivé très facilement à écarter, malgré leur grandiloquence et leurs grands airs, étant donnée leur insuffisance, je ne dirai pas intellectuelle, mais culturale, et leur peu d'accoutumance aux conditions de n'importe quelle vie politique organisée dans un État.

Malgré l'attitude qu'ils savaient trouver dans certaines circonstances, comme lorsque le vieux Kolokotronis déclarait aux courtisans avoir pour plus grands ennemis son nom et ses oeuvres, il est bien certain que, lorsqu'il s'est agi de faire un État d'abord à l'anglaise, à la façon d'Alexandre Mavrocordato, pour le revêtir ensuite d'un uniforme bavarois, ils n'avaient plus de rôle à jouer.

Il y avait les Constantinopolitains, qu'on n'aimait guère, qui ont été portraicturés par Zallony, dans sa satyre contre ces Phanariotes, qui a eu beaucoup de succès. Ils étaient appuyés à Paris par Coray, devenu le grand maître de l'érudition hellénique et celui qui représentait le mieux sa race, sous le rapport scientifique, dans ce milieu occidental.

Mais il y avait, en dehors des Constantinopolitains, d'autres Phanariotes, qui étaient venus des Principautés. Ils étaient indispensables. Capo-d'Istria, tout en n'appartenant pas à leur espèce, s'était formé cependant à la Cour de Russie, d'une façon qui ressemblait plus ou moins à l'éducation phanariote; il avait l'esprit dominant et la main dure: on a essayé même d'excuser son assassinat par les mesures qu'il avait prises contre la presse (mais quelle presse!), contre la liberté (mais quelle liberté!) et contre des droits (mais sur quoi s'appuyaient ces droits?). En

tout cas, il avait formé un État et on se demande ce que ses adversaires, sans lui, auraient fait. Ils auraient continué, jusqu'à l'infini, des assemblées anarchiques, comme celle d'Astros, la plus caractéristique.

Mais ces Phanariotes n'étaient pas seulement des diplomates, des administrateurs en Grèce. Très reliés à l'Occident, ils le cherchaient et, s'ils pouvaient, s'y établissaient. Il y avait d'anciennes colonies de marchands grecs un peu partout en Europe, mais, depuis quelque temps, des oasis d'intellectuels commençaient à se former à côté de ces colonies de marchands.

Ces colonies ont une très grande importance. Un certain développement de la culture grecque au XVIII-e siècle, les proportions de ce mouvement de traductions, d'imitations ne peuvent s'expliquer que par la présence de ces nombreux et riches groupes grecs à l'étranger. Avec des boïars de Jassy et de Bucarest on ne pouvait pas faire la même chose qu'avec ces marchands de Vienne, de Trieste, de Livourne, etc. Ils avaient tous les moyens matériels et ils subissaient continuellement l'inspiration étrangère qui leur était nécessaire pour créer une littérature scientifique, une littérature classique.

Mais après 1820 il y a, dans les centres de l'Europe occidentale, autre chose que les marchands: il y a ces intellectuels, ces exilés de bonne volonté, par dégoût à l'égard de la domination turque, comme Coray, qui n'a jamais voulu revenir dans son pays pour ne pas voir le Turc maître sur les siens, et, en même temps, des jeunes gens appartenant surtout à cette classe des Phanariotes. Parmi eux, vers 1830, à Paris, des proches parents de dynasties ayant régné dans les Principautés: Panaïoti et Alexandre Soutzo.

Le premier a publié son premier volume de vers à Paris, en 1823, et son „Histoire de la Révolution grecque" a paru aussi dans ce milieu parisien.

Ses vers, de facture romantique, ont une certaine allure:

„Salut, géant altier, salut, mont sourcilleux.
„Un triple diadème orné de diamants
„Resplendit sur ton front respecté par les ans.
„Tu tiens une avalanche en ton immense fronde.
„Tu l'agites sans cesse et menaces le monde.
„Pareil à ce Titan dont le dos spacieux

„Tremblait et fléchissait sous le fardeau des dieux,
„Tu penches sur la terre et ton corps qui s'incline
„Semble du firmament arrêter la ruine."

Voici un autre morceau de Panaïoti:

„Que le monde était radieux!
„Auprès de toi, bercé dans les bras de l'enfance,
„Je rêvais de ce bonheur des cieux".

Celui-ci est destiné à une personne phanariote qui s'appelait Ralou et qui a été, à ce qu'il paraît, le premier amour de Panaïoti.

Alexandre, de trois ans l'aîné de son frère, commence son activité littéraire en 1835, par des poèmes reproduisant ce que le romantisme échevelé avait de plus exagéré, dans le genre des romans de Mme Redcliffe, avec des souterrains de châteaux, des fantômes, avec des poignards, du sang versé et avec, à la fin, ou bien une malédiction universelle telle qu'ils tombent tous foudroyés, ou bien l'expiation, mais au milieu des éclairs.

C'est dans ce genre qu'Alexandre Soutzo écrira l',,Exilé". Plus tard, un autre roman versifié, qui représente le héros traversant l'Europe et arrivant jusqu'à Ermenonville pour finir au Mont Athos, comme ermite. C'est probablement le seul visiteur d'Ermenonville qui eût eu cette fin de carrière. Plus tard, il s'inspire de Béranger et de Barthélemy, pour continuer la tradition batailleuse des Phanariotes.

Comme la partie vivante dans la littérature de cette classe est surtout la littérature agressive, il y aura, avec les mêmes, une littérature de combat un peu contre tout le monde, contre le pouvoir, contre tout pouvoir.

D'abord, l'ennemi a été Capo-d'Istria, et Alexandre Soutzo a eu le manque de goût d'écrire une ode à Harmonios et Aristogiton, qui n'étaient que les deux Mavromichalis venant de tuer le vieux président à la porte de l'église, au moment où, pour les resaluer, il découvrait son front. On peut pardonner à un ennemi après sa mort, et surtout après une pareille mort. Ensuite il écrira une ode (on était très prodigue d'odes en ce milieu) pour l'arrivée du Bavarois, du jeune et beau Bavarois. Mais, à la chute d'Othon, il n'a pas fait la même chose que tel poète grec appartenant à une autre génération qui, à la mort de l'ex-roi, bien que l'ayant combattu, a cru de son devoir de dire ces paroles pieuses que les courtisans d'Othon a-

ient négligé de dire. Étant devenu un ennemi du Bavarois, il l'a poursuivi de ses imprécations jusqu'au bout, indisposant sa nation même.

Pendant ce temps Panaïoti écrivait une „Messiade“ dans laquelle, d'après les traditions de la tragédie française, il a cru devoir mêler des personnages tout-à-fait nouveaux, une intrigue d'amour se mêlant à la Passion du Christ, avec un Livius et une Aurélie, qui appartiennent aux familles d'Hérode et de Ponce-Pilate. Auteur de ce drame „l'Inconnue”, dont le titre laisse devenir le contenu, ce traducteur de Lamartine, de Hugo a vécu jusqu'au bout de sa vie dans ce milieu français.

D'autres poètes grecs ont suivi la même tradition. Alexandre Rizo-Rangabé, qui a été représentant de la Grèce à Paris, puis à Berlin, écrit des ouvrages d'archéologie sur l'antiquité: il s'est essayé dans tous les genres. Auteur de quatre gros volumes de poésies, il s'est donné la peine, pour son „Histoire de la littérature grecque moderne”, de traduire en français certains de ses vers.

Entre Panaïoti Soutzo et entre Alexandre Rizo Rangabé, il y a tout de même une différence à l'avantage du dernier. Son vers est plus souple et sa pensée plus équilibrée:

„L'Égée, aux flots silencieux,
„Dormait à l'horizon bleuâtre,
„Qu'en levant ou baissant les yeux,
„On découvrait partout des cieux,
„Un ciel d'azur, un ciel d'albâtre”.

A côté de ces Grecs qui commençaient leur carrière en poètes français de cette importance, il y avait une nouvelle génération d'écrivains roumains qui se formait à Paris ou généralement en Occident. Le plus doué de cette génération est Michel Kogălniceanu („de Kogalnitchan” à cette époque pour l'étranger). Il désirait venir lui-même à Paris; il en a été empêché par la tendance politique qui dominait dans les Principautés. De même que, dans la Grèce de cette époque, le roi Othon et ses conseillers bavarois n'étant guère enchantés de voir des jeunes Grecs faisant leurs études en France, on les envoyait à Munich, et la tradition des études faites à Berlin ou à Munich s'y est conservée à travers tout le XIX-e siècle, dans les deux Principautés il y avait, sous l'influence de la Russie protectrice, un fort courant contre l'ini-

tiation à la civilisation française, et pour cause. Après 1830, on trouvait à Paris la monarchie bourgeoise, surgie d'une révolution, dominée par un esprit qui n'était pas celui de la tradition et de l'action divine sur l'origine et sur le développement du pouvoir monarchique. Alors, sous l'influence du consul de Russie, influence qui s'exerçait fortement à Jassy aussi bien qu'à Bucarest, on n'envoyait pas à Paris les jeunes gens désirant avoir un enseignement supérieur à celui que pouvaient donner les écoles nationales.

Kogălniceanu, qui voyageait avec les deux fils du prince Michel Stourza, a dû donc s'arrêter à Lunéville, la bonne ville lorraine, considérée comme une localité dont l'atmosphère patriarcale préservait l'âme des séductions du libéralisme effréné et du dangereux républicanisme, même avec un roi constitutionnel comme Louis-Philippe à sa tête.

Le jeune Moldave désirait donc—on le voit par sa correspondance,—passer à Paris et on l'en empêcha. Plus tard, même, ayant déjà joué un rôle important dans son pays, on le verra, en 1844, risquer une escapade: il voulut se rendre à Paris prenant un passeport pour Vienne, mais, à Vienne, l'influence du consul de Russie et celle du prince qui était, sous beaucoup de rapports, sujet à ses injonctions lui interdit de poursuivre son chemin, de sorte qu'il n'a vu Paris que quelques années plus tard, en pleine maturité. Mais l'influence qu'a exercée la littérature et la pensée françaises sur Kogălniceanu ont été de beaucoup plus sérieuses et plus profondes que celle qui a été subie par des jeunes gens de vingt ans, comme on en verra bientôt.

A son premier voyage d'études, Kogălniceanu s'est rendu donc à Berlin. Le Berlin de 1830 n'avait rien de nationaliste et rien d'envahissant: il était resté encore très humain et surtout les cercles que l'étudiant a fréquentés, et qui ont exercé une influence sur lui ont été les meilleurs cercles de la société „philosophique" berlinoise de cette époque. Le futur historien et grand homme politique entre ainsi sous l'influence de Guillaume de Humboldt, et rien qu'à prononcer ce nom on se rend compte aussitôt de ce que cette influence pouvait signifier. Le jeune étranger apprit bien un romantisme, mais un romantisme pour ainsi dire organique, soumis à une discipline, qui ne ravissait rien aux

sources d'inspiration nationale et qui ne permettait aucun dévergondage.

Une parenthèse. Alors que les Allemands étaient maîtres à Bucarest, et que les séances de l'Académie Roumaine se tenaient à Jassy, en exil, on a commémoré Kogălniceanu, rappelant son oeuvre littéraire et politique. Certaines personnes avaient essayé à Bucarest, en pays d'occupation, d'insister sur le côté de l'inspiration berlinoise. Alors, nous qui étions à Jassy et qui représentions, non pas un autre drapeau, mais le seul drapeau, nous avons répondu à la provocation qui venait de la part des agents de l'ennemi, en disant que l'inspiration de Kogălniceanu contenait juste ce que les Allemands de 1918 avaient totalement oublié.

Un peu plus tard, un autre Moldave, Basile Alecsandri, fils d'un grand boïar de provenance assez récente, mais très riche, venait, à ses vingt ans, à Paris. Il y rencontra le romantisme tel qu'il se présentait vers 1830, fantastique et batailleur, et, avec cette facilité de forme qui est un des caractères de son oeuvre entière, il imita.

Dans la revue que publiait Asachi en collaboration avec Gallice, „le Glaneur Moldo-valaque", on a deux morceaux de lui. Le débutant distribuait ses sympathies, dans sa première production littéraire, d'après ses deux sources d'inspiration: d'un côté, Lamartine, de l'autre Hugo, prenant quelque chose à chacun d'eux. Lamartine avait publié l'„ode à une jeune Moldave", et il lui répondait de cette façon:

„Grain de sable emporté par le torrent du monde,
„Je roule au gré de mon destin,
„Et, sans sonder la nuit, en erreurs trop féconde,
„Je ne veux point savoir mon principe et ma fin.
„Qu'importe à mon bonheur, fragile créature
„De connaître le germe où mon être est conçu:
„Celui qui du chaos a tiré la nature,
„N'est-il pas l'inconnu?

Les sonneries de combat de Hugo résonnent dans un morceau de plus hardie inspiration et de plus longue haleine, **Le Cosaque.**

„J'aime à voir le Cosaque, avec sa barbe rousse,
„Quand, près des bords du Pruth, sur un beau coursier noir,
„Il passe vers le soir.
„Hardi, sifflant dans l'air et ferme à la secousse,

„Sur son fougeaux coursier qui fuit en hennissant,
„Poursuivi par le vent.
„J'aime à le voir ainsi, seul dans la plaine immense,
„Qui, se perdant au loin, à l'horizon brumeux,
„Semblait s'unir aux cieux,
„Fuyant, fuyant toujours avec sa longue lance,
„Dont l'ombre prolongée ondule et rase l'eau,
„Comme un rapide oiseau.
„J'aime à voir ce vautour, enivré de carnage,
„S'élancer dans l'espace et chercher son butin
„Le trépas à la main."

Il y a vait sans doute un certaine abondance de verve descriptive, qu'on ne trouverait guère dans les premiers produits de Panaïoti Soutzo.

Il y avait aussi quelque chose qui n'était pas de meilleur goût au point de vue roumain dans ce Cosaque dont la lance se profilait sur l'eau gardant une frontière du Pruth, une frontière d'usurpation. Car la terre qu'il foulait était cette Moldavie orientale que les Russes venaient à peine d'arracher à la Turquie, qui n'avait pas le droit d'en disposer; c'était au milieu de son pays ancestral que passait la frontière gardée par le Cosaque.

Mais c'était très pittoresque, et pour un romantique ceci suffisait.

Mais, au moment même où cette littérature s'essayait, chez les Roumains aussi un fort mouvement historique se produit.

Il viendra d'abord, chez les jeunes, des occupations à Berlin de Kogălniceanu lui-même, occupé à faire connaître dans un livre français de compilation habile le passé de son pays.

Mais il y avait déjà aussi un exemple littéraire en Moldavie même. C'est Constantin Negruzzi qui le donne presqu'au même moment. Negruzzi n'avait pas de grandes qualités de poète; c'était un prosateur éminent, ayant beaucoup de bon sens, un esprit critique très aiguisé, ressemblant beaucoup, je ne dirai pas dans des limites plus étroites, parce que je crois qu'il faut tenir compte toujours, lorsqu'on parle d'une littérature, des possibilités données, à Mérimée.

S'il a commencé à chanter, sous l'influence du romantisme flamboyant, „le casque du géant, qui est „tiré par deux boeufs", ce qui est rabelaisien, et le „Tyras" lui arrive jusqu'aux genoux" bientôt

il s'inspirera des chroniques de la Moldavie, qui n'avaient pas encore été publiées, pour essayer des nouvelles, qui sont restées.

Negruzzi rêvait d'une épopée consacrée au plus grand prince roumain, Étienne-le-Grand, et l'épisode qu'il a rédigé, la légende de **l'aprod** du sergent d'armes Purice, sauvant de l'appui de son mince corps la vie du prince désarçonné, eut, malgré la monotonie de ses alexandrins, un réel retentissement. Il y eut ensuite „Sobieski et les Roumains", un épisode des luttes du grand héros polonais en Moldavie, et un autre, d'une date un peu plus récente, „Alexandre Lăpuşneanu", dans lequel apparaît une espèce d'Ivan le Terrible, ou de Louis XI moldave massacrant ses boïars, en même temps (ce que Negruzzi ne savait pas encore) qu'il envoyait des lettres aux Saxons de Transylvanie pour leur demander des fruits confits pour l'appetit de sa femme, comme Philippe II qui, en ordonnant le supplice de ses sujets des Pays-Bas, n'oubliait pas d'écrire à sa fille, la princesse Isabelle, que dans le jardin de l'Escurial il y a des rossignols dont la voix est extraordinairement harmonieuse.

Mais il y avait aussi un autre qui, dans le domaine de la littérature et de l'art, avait introduit, et depuis longtemps, l'inspiration historique: c'est Asachi lui-même, le grand écrivain de la Moldavie, celui que Kogălniceanu, en 1837, proclamait le plus grand poète de la nation roumaine.

Lithographe, il avait organisé après son retour de l'Occident aussitôt un établissement, pour publier toute une série de tableaux à sujets nationaux. Il rêvait de présenter ainsi toute l'Histoire de la Moldavie, par épisodes, et je me rappelle encore avoir vu, dans beaucoup de maisons, pendant ma jeunesse, les tableaux d'Asachi, conservés avec beaucoup de piété. Ils n'ont été remplacés que plus tard, vers 1850-1860, par une autre série de tableaux patriotiques, venant de Valachie, de Bucarest, ceux du major Papazoglu.

Dans la série d'Asachi, la composition était celle des faux classiques de l'école allemande, Cornélius et les autres, mais c'était assez bien fait et surtout assez bien groupé.

Mais celui qui a indiqué l'inspiration historique, qui a appuyé sur cette inspiration, qui a employé tous ses moyens, les moyens de l'éditeur de chroniques et de documents, du conteur historique, même de l'initiateur dans le domaine de la nouvelle à sujets

de passé, celui, aussi, d'une critique très avisée et très spirituelle pour combattre l'imitation, reste, de fait, Kogălniceanu. Il n'hésitait pas à dire que s'adresser uniquement aux sources de l'étranger et négliger l'inspiration nationale équivaut à un acte d'inimitié à l'égard de cet esprit national qui pouvait amener un renouveau. Il a su inspirer cette conviction à d'autres, et cela était d'autant plus méritoire qu'à cette époque il y avait toute une société de boïars, vieux et jeunes, qui entendaient se détacher de plus en plus de la vie nationale.

Après avoir subi l'influence de Kogălniceanu, son ami plus jeune, Alecsandri, a esquissé ce type de la femme de boïar de second ordre, allant à Paris pour en rapporter des colifichets de mode, quelques mots courants et quelques phrases banales, croyant affirmer, de cette façon, une supériorité qui n'existait que dans son imagination prétentieuse.

Ces idées rénovatrices Kogălniceanu les avaient exprimés déjà dans les articles qu'il publiait dans telle revue allemande en 1837 et ensuite dans cette Histoire des Roumains, écrite en français et publiée à Berlin où il se trouvait à ce moment, un peu contre la volonté du prince Michel Stourza, qui ne désirait pas avoir des ennuis avec les Russes à cause de certains passages et de certaines tendances. C'était une vraie histoire des Roumains, et non pas seulement celle de la Moldavie, mais aussi l'histoire de la principauté valaque. Car l'opinion de l'auteur était que la nation roumaine n'est pas attachée au territoire où elle jouit de l'autonomie, que n'importe quel territoire occupé par la race doit lui appartenir dans le futur État. De sorte que, comme, chez les Grecs du commencement du XIX-e siècle, il y avait eu le programme complet de la réalisation intégrale de la grande Grèce, il y avait, dans les conceptions des Roumains, un idéal qui n'était pas plus étroit que celui qui a été réalisé au bout de la grande guerre. Et même j'ajoute qu'avant l'époque de Michel Kogălniceanu, il y a eu, je ne dirai pas sous l'influence, mais plutôt avec le concours d'un Français, de Félix Colson, et sous la conduite d'un boïar qui vint dans ce but à Paris et à Londres, Jean Câmpineanu, toute une agitation tendant à amener, non seulement la réunion immédiate des deux Principautés, mais aussi dans un avenir plus lointain des provinces encore irrédimées.

Aussitôt après son retour à Jassy, Kogălniceanu avait com-

mencé son oeuvre de propagande pour l'inspiration historique. Il fait paraître, en même temps, deux revues: l'une consacrée aux articles d'histoire et aux matériaux historiques, „les Archives Roumaines", l'autre ayant des buts littéraires, „la Dacie Littéraire". Or dire en 1840 „Dacie" signifiait représenter le même idéal qui avait été poursuivi dans ses pérégrinations à travers l'Europe par Câmpineanu.

La publication complète des chroniques moldaves était sur le chantier. Des calendriers, à partir de 1845, donnent aussi des traits de princes, des reproductions de monuments. Dans un cours public, à l'Académie princière, cours qui fut bientôt interrompu par ordre supérieur, Kogălniceanu parlait enfin de vive voix à une société qu'il voulait à tout prix rappeler à la fierté de son passé.

Et la Valachie suivait la même direction. On avait déjà dans le Transylvain Florian Aaron un professeur d'histoire qui se risquait à publier l'Histoire de la principauté. Dès l'occupation russe pendant la dernière guerre on avait organisé les Archives de Bucarest et on avait fouillé dans les vieux cloîtres pour y trouver les chroniques inédites. Si un autre Transylvain, Auguste Trébonius Laurian, avait plutôt des soucis d'archéologie romaine, la propagande de Vaillant pour faire valoir la beauté du pays, l'intérêt de son histoire n'était pas restée vaine. Un jeune fils de boïar, d'origine assez modeste, Nicolas Bălcescu, qui, comme officier, avait subi l'influence romantique, qui distingue déjà un Cârlova, un Grégoire Alexandrescu, un Hrisoverghi, et que les agitateurs français avaient mêlé à une conspiration destinée à amener l'unité nationale, s'occupe dès 1843 déjà de l'histoire du système militaire roumain dont il espère le rétablissement avec toutes ses conséquences. Dès 1844 il publie avec Laurian un „Magazin historique" qui sera, comme la revue de Kogălniceanu, pour la „Dacie" entière. Il y proclame que „les Valaques et Moldaves se sentent frères et destinés à être réunis de près les uns aux autres", qu'„une nation ne peut jamais se sauver que par elle-même". Influencé par la „Michaïde" d'Eliad, il prépare une Histoire de Michel-le-Brave comme symbole de l'unité nationale et il en rédige en 1847 les premiers chapitres. Bientôt dans la nouvelle génération un archéologue de métier, Alexandre Odobescu, fera, sur la base des chroniques valaques, médiocres de tendances, mais vives de ton, passionnées,

des nouvelles historiques, comme „la Princesse Chiajna" d'un détail plus soigné, mais d'une verve dramatique inférieure que dans les modèles du genre, dûs à Negruzzi.

Le mouvement était d'autant plus salutaire que c'était le moment où le représentant de la littérature valaque, Eliad, celui qu'on considérait comme le nouveau fondateur de la langue, comme le directeur de tout mouvement littéraire, avait tellement perdu le sens des réalités, qu'il se déclarait cosmopolite chrétien, dans le vrai sens du mot.

Considérant lui, l'auteur de la „Michaïde", tout patriotisme comme un acte d'égoïsme, la langue roumaine même devenait pour lui de l'italien, et il cherchait à la faire rentrer dans la série dont elle s'était détachée. Il lançait, en même temps, un programme d'enseignement qui recommandait d'écarter tout-à-fait le roumain dans l'enseignement supérieur: on aurait introduit le français pour l'algèbre et la trigonométrie, pour le droit criminel, pour la littérature moderne, pour la philosophie générale, puis, pour le droit romain, le latin, l'italien, pour le droit commercial et pour la mythologie, le grec pour la littérature ancienne, et, comme il y a encore l'histoire moderne, eh bien, l'histoire moderne sera selon l'opportunité des professeurs: la langue qui plaira le plus au professeur chargé de faire des leçons d'histoire, sera introduite dans le programme.

La suggestion de Kogălniceanu fut donc aussitôt acceptée par Alecsandri, comme créateur poétique. Il n'a plus écrit de nouvelles consacrées à telle bouquetière de Florence, dont les bouquets cachaient une origine noble et un sentiment profond,— et il y avait, bien entendu, un héros romantique qui bénéficiait des bouquets de la damoiselle de Florence. Il a oublié le Cosaque faisant profiler l'ombre de sa lance sur les eaux du Pruth. Il a oublié la jeune Moldave à laquelle s'était adressé Lamartine. Il n'a conservé des influences occidentales que ce qu'il fallait pour moderniser sa pensée et son style. Il s'est lancé, en même temps, dans une action de critique parallèle à celle de Kogălniceanu. Après avoir décrit ce voyage à Paris de Madame Chiriţa, il a fait le portrait de Georges de Sadagura, l'étudiant déroumanisé, le jeune Moldo-Valaque venant à Paris avec le mépris de ses parents qui entendaient avoir, pour eux et pour le pays, quelque chose du produit de ses connaissances, se moquant de tout le

monde à son retour —„quel pays, sans canaux, sans commerce, sans industrie, sans chemins!”— et auquel son vieil oncle, personne très sensée, s'adresse en lui disant des vérités comme celle qui suit: „La Moldavie est un pays béni par Dieu et celui qui ne sait pas l'aimer et la priser n'est pas digne d'en goûter le pain et le sel”.

A côté de ces critiques, Alecsandri, qui publiait, dès 1857, ses „doïnas”, y introduisait, avec des éléments populaires, des éléments historiques.

Il se préparait dès lors à cette collection des chansons populaires du pays, collection dans laquelle il a fait entrer tout le souvenir qu'il trouvait des siècles de l'histoire moldave.

Ces ballades sont toutes refaites, raffinées à l'usage des salons; elles sont toutes transposées en diminutif. Il y a en elles une grâce qui vient de lui, une grâce de bonne société. Mais l'impulsion était donnée. Les pages de chronique devenaient poésie et la poésie façonnait l'âme même d'une société jusqu'à ce moment encore récalcitrante.

Mais, au point de vue littéraire, si dans ces „Odes et Ballades” il y a des sujets appartenant aux combats des haïdoucs, à cette activité, devenue fabuleuse, des détrousseurs de grands chemins, patriotiques et nationaux, de la Moldavie au XVIII-e siècle, l'inspiration historique, la grande et la vraie, n'existait pas encore.

Elle était réservée à une autre génération.

CHAPITRE V.

Romantisme et poésie populaire.

Le passé n'a exercé aucune influence sur le développement du romantisme en Grèce et en Serbie.

Pour commencer par les Grecs, ils avaient un passé, un très lointain passé qui, cependant, se présentait, comme sujet d'inspiration romantique, d'une façon plutôt compliquée et difficile.

Il y avait d'abord le passé hellénique. Mais, si la nouvelle littérature romantique des Grecs s'adressait au passé hellénique, alors elle entrait en pleine antiquité, qui demandait les formes du classicisme.

Il y avait ensuite le moyen-âge grec, qui était, avant tout, l'époque byzantine. Or, en ce qui concerne Byzance, il y a eu, dans cette littérature romantique des Grecs, toujours une certaine réserve, une certaine gêne à s'en occuper, je dirai presque un certain dégoût. Il n'y a que quelques-uns des écrivains plus récents qui ont touché à ces choses byzantines, et plutôt par hasard. En tous cas, jamais l'inspiration byzantine n'est celle qui se présente en première ligne aux écrivains de la Grèce moderne. Et l'explication est facile à saisir.

J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois que dans cette Grèce nouvelle il y avait l'hégémonie, bien naturelle, des Phanariotes, et qu'il y avait une résistance contre cette hégémonie, la Grèce populaire, la Grèce des régions grecques elles-mêmes n'admettant guère cette influence prépondérante des gens de Constantinople, Or, comme Constantinopolitains et Byzantins étaient des termes qui paraissaient se recouvrîr, eh bien, sans qu'on eût abandonné le moins du monde les prétentions qui venaient de l'héritage byzantin, on évitait de toucher à ces choses qui n'étaient pas localement, géographiquement et on pourrait dire ethniquement grecques.

De fait, l'empire byzantin a été un empire romain, c'est incontestable. La Grèce n'a formé qu'une partie, qu'une province et une des provinces les moins importantes de ce vaste empire qui gardait de Rome tout ce qui pouvait former sa cohésion et sa gloire. Mais, cependant, il y avait sans doute aussi des choses grecques, qui pouvaient être découvertes et employées pour la nouvelle littérature.

Alors, pour s'inspirer du passé, les littérateurs grecs du XIX-e siècle n'avaient qu'une seule source historique plutôt récente, et cette source contenait beaucoup plus de vie populaire que de passé proprement dit.

Il y avait la rébellion contre les Turcs, les combats incessants dans chaque vallée, dans chaque sentier de montagne, près de chaque source, ainsi que sur les grandes routes où passaient les marchands, toute cette résistance, individuelle ou par bandes, qui était reliée au nom des clephtes et des armatoles.

Ainsi, de tout le passé grec, dont la partie la plus ancienne était si sereinement belle, dont la partie médiévale, se rattachant à Byzance, était grandiosement impériale, on n'a presque rien

pris; et, lorsqu'il a fallu s'adresser au passé, ce passé on l'a cherché uniquement dans cette tradition à demi-politique, à demi-consacrée au pur gain de brigand.

Pour les Serbes, il y avait bien un passé qui pouvait inspirer leur littérature romantique. Ce passé était celui de la royauté serbe des Némanides du moyen-âge. Il y avait de grands personnages parmi les guerriers, il y avait de saints personnages parmi les moines, il y avait toute une vie mouvementée, colorée, pénétrée de plusieurs influences qui en formaient le charme et la variété. On avait tout cela, et il y avait ensuite la grande époque impériale du Tzar Douchane, puis le combat contre les Turcs, contre les envahisseurs du XIV-e siècle, cette résistance dans les vallées de la Thrace, sous l'ombre des montagnes de la Macédoine, qui aurait pu inspirer la littérature romantique.

Mais ici, il y avait un autre motif pour empêcher de recourir aux grands souvenirs de l'époque des Némanides et au souvenir qui était le plus brillant de tous, celui de l'impérialisme d'Étienne Douchane. C'est que la littérature romantique serbe avait été gagnée dorénavant, dominée par la publication des chansons populaires.

En 1814, Vouk Stéfanovitsch Karadschich publiait ce qu'il appelait le „Petit Recueil de chants en langue vulgaire du peuple slavo-serbe". Ce nom même de „slavo-serbe" peut nous renseigner sur la conception que les Serbes avaient, à ce moment, de leur nationalité et de leur passé. Ils n'avaient pas le courage de dire: nationalité serbe. Ils se disaient que le peuple était un peu moins que la nation conçue dans son vrai sens; le peuple slavo-serbe, c'était la conception qui dominait au commencement du XVIII-e siècle, sous l'influence russe, cette influence russe qui était arrivée à convaincre les Slaves de la Péninsule des Balcans qu'ils ne forment pas des entités ethniques bien déterminées, qu'ils ne sont que des rameaux de la grande famille slave et que dans cette grande famille il y a une seule grande nation ayant une tradition impériale, la Russie. La Russie est une nation, les autres sont des „Slavo-Serbes", des „Slavo-Bulgares", des „Slavo-Monténégrins".

Le Recueil de Karadschitsch, plusieurs fois repris, a eu une très grande fortune. Il y a deux éditions qui ont été publiées en Allemagne jusqu'à la moitié du XIX-e siècle et l'Allemagne a été

conquise par la beauté de ces chansons épiques. Il y a eu aussitôt des traductions, des imitations. Le grand philologue slave vivant en Autriche, Kopitar, a voulu connaître personnellement l'introducteur des vieux aèdes; tel morceau a été traduit par Goethe lui-même, celui qui parle d'Hassan-Aga. Et une de ces traductions, celle d'une dame qui se cache sous le pseudonyme de Talvj, a été très lue. On continuait à donner encore des traductions, dûes à des Serbes, pendant la grande guerre.

Je ne sais pas si la littérature lyrique et satyrique serbe ont la même importance que la littérature épique serbe, si, dans cet autre domaine, si riche chez les Roumains et les Grecs, les Serbes ont quelque chose qu'on puisse mettre à côté de ces rhapsodies glorifiant les héros, plus ou moins historiques, les faits, plus au moins authentiques, de la légende serbe de Cossovo, de la grande bataille où est tombé le roi Lazare.

Pour une littérature romantique s'occupant de sujets guerriers, c'était ce qu'il fallait. Mais, pour renouveler toute l'essence poétique de la nation, il aurait fallu aussi cette littérature lyrique, moins brillante, moins étendue, mais plus variée, plus intime, qui pénètre l'âme d'une autre façon que la chanson épique, qui, il est vrai, prête mieux à l'imitation et donne une certaine allure.

Donc, la littérature serbe, pendant tout le XIX-e siècle, a continué à prendre les sujets et à emprunter le ton des chansons publiées en 1814 par Vouk Karadschitsch.

Ainsi, un Sima Miloutinovitsch, qui a aussi des attaches avec les pays roumains, ayant vécu à Craiova, et qui a publié une histoire de la Serbie de 1813 à 1815, s'occupe de la tragédie d'Obilitsch, celui qui a tué le Sultan Mourad en même temps que le roi de Serbie tombait sur le champ de bataille de Cossovo. Jean Stérié Popovitsch (1806—1856), qui est presque de la même époque, un Serbe du Banat, qui a fait ses études à Timişoara-Temesvár et a enseigné à Vrsac (Vârşeţ), a choisi dans la tradition épique serbe le roman de Svétislav et de Miléva, qu'il a publié en 1838. Il s'est adressé aussi à cet incident le plus tragique du combat de Cossovo, et a publié à côté d'un „Miloch Obilitsch" le roman poétique de „Milan Toplitza et de Zoraïde", et, lorsqu'il s'est agi de chercher quelque chose en dehors de la tradition épique des Serbes, il a trouvé le grand héros aventurier des

Albanais, dont l'importance a été un peu surfaite, Scanderbeg, l'adversaire du Sultan Mahomet II.

Un Jean Stéitsch (1804—1853), venu d'Arad, aura la même inspiration. Le ton est, malgré la différence des sujets, le même chez Milovan Vidakovitsch. Et, lorsque, plus tard, le chef du Monténégro, Pétrovitsch Niégoch, — le Monténégro avait alors à sa tête un ecclésiastique qui était en même temps prince, un Vladica-évêque, qui était aussi chef politique et guerrier de son pays, — lorsque ce Pétrovitsch Niégoch, le prédécesseur et l'ancêtre du roi Nikita, s'est cherché un sujet, lui qui a traduit aussi Lamartine, il employa l'allégorie qui donne le sujet de ses „Lauriers de la Montagne", poème qui a été traduit aussi en français, sans recourir au passé même du Monténégro, à ces siècles de combats acharnés contre les Turcs qui auraient donné des notes beaucoup plus énergiques, une inspiration beaucoup plus directe, plus vraie, plus touchante.

Voici donc deux pays: la Grèce et la Serbie, qui, ayant un passé, pour la Grèce un triple passé, classique, byzantin et moderne, pour la Serbie un passé royal et un passé impérial, même un second passé de combats de haïdoucs contre la domination turque, négligent ce qui est plus ancien, parce que, du côté de la Grèce, on est impressionné par l'antagonisme naturel contre le phanariotisme, contre l'aristocratie intrigante des Grecs de Constantinople et, de l'autre côté, chez les Serbes, on néglige les Némanides, Douchane, parce que d'autres sujets, devenus depuis longtemps populaires, sont déjà donnés.

Pour les Roumains, il en est autrement. Chez les Roumains, il faut fixer une frontière nette entre l'inspiration historique et entre l'inspiration populaire. Tandis que chez les Serbes et même chez les Grecs, lorsqu'ils s'occupent de clephtes et d'armatoles, l'inspiration historique et l'inspiration populaire se confondent, ces héros étant bien des personnages historiques, mais la façon dont on les connaît n'est pas la façon documentaire, ni les récits des chroniques, chez les Roumains, il y avait, au contraire, un passé qui n'offrait aucune solution de continuité, qui avait été tout récemment traité par une longue série de chroniquers, ensuite par toute une école transylvaine du XVIII-e siècle et que les „jeunes" des Principautés venaient enfin de renouveler.

Donc, un passé qui n'est jamais interrompu par une domination étrangère s'étendant sur tout le territoire national, sur tout le corps de la nation, et ensuite une tradition historique écrite, concernant le passé, qui commence en slavon d'Église au XVI-e siècle, qui se continue par les chroniqueurs roumains du XVII-e siècle, qui accepte les leçons de la critique occidentale pour l'école transylvaine du XVIII-e siècle et qui, à l'époque de Kogălniceanu, commence à être le récit organique d'un passé pouvant influencer le présent et déterminer un avenir national.

Ici, l'inspiration populaire suit ses chemins à elle, nettement déterminés. Avant de les découvrir, il me paraît nécessaire de noter ce qui, à une époque plus ancienne, avait été connu de la chanson populaire grecque.

Dès le XVI-e siècle, il avait été question de publier les chansons populaires des Grecs de Lacédémone. Un voyageur français qui a traversé le pays et qui paraît avoir recueilli ces chansons, y avait déjà pensé. Mais il n'y a eu aucun recueil de chansons populaires grecques avant le commencement du XIX-e siècle et la publication de Fauriel, qui a été consul en Grèce, même fauteur de ce mouvement de l'Hétairie qui tendait à la rénovation de la vie politique des Grecs: les „Chants populaires de la Grèce Moderne", ouvrage qui ne date que de 1824, donc dix ans après la publication de Vouk Karadschitsch.

Ce recueil est de beaucoup supérieur à ce qui à été donné plus tard pour la littérature populaire d'autres pays balcaniques. Fauriel connaissait parfaitement son grec moderne; il ne cherchait guère à l'orner ni à le corriger; il ne sertissait pas, ainsi qu'a prétendu le faire, plus tard, Alecsandri, pour la poésie populaire roumaine, il ne sertissait pas les bijoux qu'il avait découverts. Il présentait ces chants, de dimensions parfois très restreintes, d'une forme très simple.

La poésie populaire des Grecs, qui ressemble beaucoup à la poésie populaire lyrique des Roumains, est en relations avec certaines coutumes. Il n'y a pas n'importe quel sujet d'inspiration individuelle; c'est toujours la coutume qui provoque la poésie populaire. Et je dis cela pour écarter une atmosphère romantique tout-à-fait fausse qui est faite autour de la poésie populaire, qui se maintient encore et qui trompe sur son vrai caractère

et sur l'influence qu'elle a pu exercer sur la littérature cultivée.

Donc, il n'y a pas de pâtre regardant les étoiles et laissant aller son sentiment et sa pensée pour produire, d'une façon spontanée, dans un milieu rural, sans aucune préparation (je ne pense pas à une préparation par lecture ou par école) cette chanson populaire. Il n'y a pas non plus cette production de la chanson populaire qui a été si souvent présentée et qui a été si naïvement acceptée par le public de n'importe quel pays et même par les cercles scientifiques, c'est-à-dire que la chanson populaire est un produit anonyme qui se forme d'une certaine façon. Il y aurait un être commun, un être comprenant en lui l'universalité de la nation qui, à un certain moment, est sujet à l'inspiration et donne une chanson qui ne lui appartient pas à lui, qui appartient à tous, qui pourrait avoir la signature de tous les membres de la nation.

Non, d'abord, la poésie populaire est dûe, comme c'est psychologiquement nécessaire, logique, à un seul individu. Et, si elle est dûe a un seul individu, n'est-elle pas de caractère national? Elle est dûe à un seul individu, mais elle n'en a pas moins un caractère national bien affirmé, parce que cet individu n'en est pas un sous le rapport de la pensée et du sentiment. Sa nation vit en lui, il fait partie d'une communauté dont il ne s'est pas détaché par individualisation.

Et puis, comme la chanson n'est pas écrite, comme on ne pense pas à la publier, comme la plus grande partie de cette production populaire s'est perdue, ce qui en reste demeure, parce que des cercles plus étendus, des masses profondes l'ont adopté et l'ont transmis par cette adoption. Alors, elle est à la nation d'abord parce que l'individu qui la donne correspond à la note générale de la nation et puis, secondement, parce que cette nation ne laisse pas périr le produit individuel, parce qu'elle l'adopte et permet, par cette seule adoption, sa transmission.

Mais cet individu qui n'élabore pas la chanson populaire, qui la donne spontanément, sans aucune élaboration, sous l'influence d'un sentiment plus fort que les sentiments habituels, est-ce qu'il le fait pour un acte de sa propre vie ou pour un acte appartenant à la communauté dont il fait partie? Ainsi que je l'ai dit, c'est dans le cercle des coutumes que la poésie populaire se produit.

Or, il y a, pour les Grecs, la chanson populaire qu'on dit au commencement du printemps lorsque l'hirondelle vient, „la chansons de l'hirondelle". Puis, il y a des chansons, très nombreuses et très touchantes, en relation avec les coutumes toutes particulières, qui ne sont pas seulement grecques, mais aussi slaves, aussi roumaines, celles qui accompagnent l'enterrement. Ces plaintes autour du cercueil, celles dont on accompagne le mort jusqu'à l'église, celles qui résonnent au moment où le mort est descendu dans la fosse, ou qui à certaines anniversaires le bercent dans sa tombe, ces plaintes qui correspondent aux neniae des Romains, qui continuent les myriologues de l'antiquité. Il y a, parmi ces derniers morceaux, certains qui sont très beaux. En voici un:

„Et, lorsqu'ils me passeront dans ton voisinage", dit le jeune homme à sa bien-aimée, „alors, ma chérie, coupe ta „chevelure. Et, lorsqu'ils me poseront à la porte de l'église, „alors, ma chérie, coupe-toi, arrache-toi les cheveux comme „une couveuse. Et, quand on me chantera les psaumes et „les cierges s'éteindront, alors, ma chérie, je t'aurai dans mon „coeur seul".

Les désirs du mort sortent de sa tombe: il veut retrouver ses compagnons, il veut voir au moins les hirondelles, il veut savoir qu'on l'aime encore:

„—Lève-toi, mon maître, allons où sont nos camarades.
„— Mon cheval bai, je ne peux pas aller; je vais mourir.
„— Va, creuse le sol de ton sabot d'argent.
„Prends-moi avec les dents et jette-moi dans la fosse.
„Porte mes armes à mes compagnons; porte aussi le mou-
„choir à ma belle: qu'elle le voie et qu'elle me pleure.

Ou bien:

„Faites-moi une tombe large et haute, que je puisse „m'y tenir debout, prêt à combattre et que je charge mon „fusil et combatte. Ouvrez-y aussi la fenêtre à la droite, „que les hirondelles m'y viennent annoncer le printemps et „que les rossignols me fassent savoir le bon mai."

Dans un autre morceau:

„Pourquoi gémis-tu, ô mort?
„— Pourquoi ce profond soupir?
„Est-ce la terre qui te pèse, est-ce la pierre noire?
„— Ce n'est point la terre qui me pèse, ce n'est point la [pierre noire.
„Ce qui m'afflige, c'est que tu m'aies méprisé, que tu aies „marché sur ma tête."

Et voici celui qui veut qu'il reste au rebords de la route, près de la fontaine:

„Que les vieillards se désaltèrent, que les jeunes gens jet- „tent la pierre et que les petits enfants cueillent des fleurs.
„Je ne m'arrête pas à mon village, mais à la fraîche fon- „taine.
„Les mères y rencontreraient leurs enfants.
„Les époux s'y reverraient, et je ne pourrais plus les „séparer."

Puis, encore, lorsqu'il s'agit d'un pâtre qui meurt, cette légende poétique du jeune homme qui, partant, veut épargner la douleur des siens et invite ceux qui l'entourent à leur raconter une légende quelconque sur sa disparition, ne laissant pas soupçonner qu'il vient de périr.

Une autre fois, le poète populaire désire que du corps déchiqueté par les oiseaux une relique reste à la mère:

„Il était grand, il était mince et il avait les yeux noirs, il „avait les yeux couleur d'olive et les sourcils comme une cor- „delette.
„Nous le vîmes hier, étendu dans le champ, des oiseaux „nous le mangeaient, et un petit oiseau, comme une hiron- „delle, n'en mangeait pas, ne buvait pas et n'avait pas de joie.
„— Mangez, mes bons oiseaux, mangez-le, mais laissez la „main pour que sa mère la voie et en verse des larmes."

Dans ce cas il interdit d'aller dire à la mère ce qui est arrivé de son fils.

„Lance-toi là-bas vers le rivage, vers la rive; fais de tes „mains des rames, de ta poitrine un timon; de ton leste corps „fais un vaisseau et, si Dieu et la Vierge veulent que tu na-

„ges, que tu traverses, viens à notre liméri.

„Nous avons le cabouli, où nous rôtimes les deux chevreaux, „Flor et Tobia. Et, si les compagnons te demandent quel- „que chose sur moi, ne leur dis pas que j'ai péri, que je „suis mort, hélas!; dis-leur seulement que j'ai épousé à l'é- „tranger, que j'ai pris le roc comme belle-mère, la terre „noire pour femme et les cailloux du gravier pour beaux- „frères."

Chez les Roumains c'est la douleur, plus naturelle, de la mère qu'il faut épargner par ce pieux mensonge. C'est le célèbre poème de l'„Agnelette", la „Mioriţa", qu'avec beaucoup de liberté traduisait un inconnu dès 1856, dans l'„Anthologie roumaine" publiée à Londres par Henry Stanley.

Le Berger.

Brebis gentille et blonde[1],
Quelle douleur profonde,
As-tu, mon tendre amour[2],
En ce riant séjour?
Pensive et solitaire,
Tu fuis, mignonne chère[3],
Et ce vallon fleuri,
Et ton maître chéri[4]!

Mioara.

Maître, fuis la prairie,
Il y va de ta vie;
Tes compagnons, jaloux
De tes charmes si doux[5],
De tes brebis si belles
Et de tes chiens fidèles,
Au coucher du soleil,
Durant ton doux sommeil,—
Écoute ton amie,—
Vont te prendre la vie...

Le Berger.

Charme de ma tendresse!
Est-tu donc prophétesse[6]?

---

[1] L'original donne: „brune et grasse".
[2]-[4] Sensibleries qui manquent dans l'original.
[6] *Idem.*

Ah, si dans ce séjour,
Je meurs, ô mon amour!
Dis-leur, à ces deux traîtres,
Qu'ils m'enterrent sans prêtres
Dans ces vallons fleuris
Tout près de mes brebis.
Tu mettras sur ma tête
Ma tunique de fête,
Ma flûte d'acajou [1],
Dont le son est si doux,
Ou ma flûte d'ébène
Dont le son est serein,
Ma flûte d'oranger,
Dont le son fait pleurer.
Là, mes brebis, peut-être,
Viendront pleurer leur maître
Au bruit plaintif du vent,
Avec des pleurs de sang.
Mais ne dis pas, ma chère,
Que j'ai quitté la terre;
Dis-leur que le berger
Allait se marier
A cette reine fière
Fiancée à la terre:
Quand il se mariait,
Une étoile tombait,
Qu'il avait pour convives,
Les sapins de ces rives;
Pour prêtres, les grands monts,
Pour autel, les vallons;
Palais, les noires antres,
Les rossignols pour chantres;
Et pour flambeaux encore,
Les brillants astres d'or.
Mais, si tu vois, ma chère,
Ma mère, pauvre mère,
Demander en passant
Après son jeune enfant,
Dis-lui que le berger
Allait se marier;
Mais ne dis pas, ma mie,
A une mère chérie,
Qu'une étoile tombait

[1] Dans l'original la rime demande d'autres matériaux: l'es, le hétre, le sureau.

Quand il se mariait;
Qu'il avait pour convives,
Les sapins de ces rives;
Pour prêtres, les grands monts,
Pour autel, les vallons;
Palais, les noires antres;
Les rossignols pour chantres,
Et pour flambeaux encore,
Les brillants astres d'or.

Cette littérature populaire grecque a inspiré les poètes du XIX-e siècle, et ces poètes présentent un caractère double dans leur oeuvre.

D'un côté, il y a le poète des sujets clephtes, Zalakostas (né à Ianina en 1821; lui-même un combattant), et Paraschos (né en 1833), qui ont vécu à Athènes, puis celui qui est sans doute le plus distingué des représentants de la littérature grecque pendant l'époque moderne, Aristote Valaoritès (né en 1824), d'une famille originaire des Iles Ioniennes, marié à une Italienne, dont le père avait été l'ami de Monti et de Manzoni, du reste ayant, lui-même, des attaches à Paris et vivant dans un milieu plutôt occidental.

Valaoritès a le grand mérite d'avoir voulu employer uniquement la langue populaire: il est mort croyant l'avoir bien fixée pour toujours. Mais il n'y avait pas une seule langue populaire en Grèce. Alors il a voulu créer une espèce de langue mixte, harmonisée de différents dialectes, en prenant pour base celui de l'Épire. Et, comme le reconnaît Juliette Lamber, la traductrice, en partie, de ce poète (qui a été traduit aussi, dans deux volumes, par le consul de Grèce à Marseille, Théodore Blancard), le peuple pour lequel il pensait avoir écrit n'arrive pas à comprendre ses vers. Donc en Grèce, d'un côté, une langue classique, pseudo-classique, qui n'est pas celle du peuple, et, lorsqu'on veut écrire dans la langue du peuple, on arrive à faire une seconde langue qui est tout aussi artificielle que la langue pseudo-classique, et qui a un autre désavantage. Il faut penser que la langue pseudo-classique avait été parlée pendant des siècles; les classes supérieures de la nation grecque avaient pensé, et senti dans cette langue; leur colère, leur amour s'étaient exprimés dans ses termes; elle avait servi à faire des discours, à donner des leçons. De sorte qu'elle avait gagné un caractère vivant,

tandis que la langue populaire, composée de différents dialectes, est soumise à une discipline venant d'un seul individu, fût-cé même un poète de l'importance de Valaoritès, et elle ne peut jamais s'imposer des frontières de l'Épire jusqu'en Crète et des rives de l'Adriatique jusqu'au dernier village grec de l'Asie Mineure.

Dans les sujets mêmes de cette poésie il y a une dualité. D'un côté, le grand sujet clephte,— Valaoritès traite, par exemple, de la dame Euphrosine, cette belle fille de l'Épire que le terrible Pacha Ali voulait avoir dans son harem et qui, s'y opposant, a été noyée dans le lac d'Ianina, ou il pense à ce représentant de la Grèce combattante en 1821 qui a été Athanase Diakos. De l'autre, le sujet imprégné de romantisme, qu'on prend dans la littérature populaire. Mais il faut qu'il y ait des actions éclatantes, des meurtres capables d'ébranler les âmes des lecteurs, des choses mystérieuses, ténébreuses, des retraites au monastère.

Lorsqu'on commence à lire un poème de cette étendue qui est, de fait, un roman versifié, on s'empêtre parfois dans les descriptions, qui sont belles, mais lourdes et recherchées, comme dans une certaine littérature des XVII-e et XVIII-e siècles: on voit le modèle classique, on voit Virgile et Homère, puis, lorsqu'on passe par-dessus la répétition des massives descriptions qui encombrent le style, on arrive, de temps en temps, à l'idée populaire, à l'oasis fraîche et sereine. Et alors on aura, dans Zalacostas, quelque chose comme cette fin d'un amour.

Les deux amants sont morts. Deux arbres surgissent sur leurs tombes:

„Deux arbres mystérieusement accouplés embrassent cette „double tombe, et, lorsque le vent passe, ils s'inclinent „l'un vers l'autre comme pour un baiser".

Il y a, dans la littérature roumaine, tout un grand morceau d'Alecsandri, dans lequel il est question des fils d'un empereur que sa seconde femme veut tuer, qui passent par toutes espèces d'épreuves, et sont, par les prières de la mère, transformés en deux étoiles, et le mauvais génie ne peut plus les atteindre lorsqu'ils sont sur la voûte des cieux. Et la mère, qui regarde les deux étoiles, se rappelle toujours ses enfants qui auront échappé à la rage de sa rivale.

Dans Zalacostas, on a, du même genre, des billets d'amour, comme celui-ci, dirigé vers la lune:

„Lune bien-aimée, prends ce soupir et dis-lui que je n'ai „plus d'autre douleur à redouter; toutes joies, tous désirs se „sont ensevelis dans la terre où elle repose".

Et c'est encore à la lune, médiatrice bénevole, qu'il adressera des questions comme celle-ci:

„O lune, si des anges habitent ton royaume, mon ange s'y trouve-t-il? Sera-ce un baiser de ses lèvres que m'apportent tes rayons?".

Ou, dans Paraschos, ce morceau qui paraît être pris directement à la littérature populaire des „neniae":

„Je voudrais être la croix plantée sur sa tombe, la rosée „du ciel qui en arrose la terre; je voudrais être un arbre „touffu pour la couvrir de mon ombre; un oiseau pour lui. „chanter des mélodies; une fleur pour lui envoyer des aro- „mes; un cierge allumé sur le bord de son tombeau".

Mais la littérature populaire des Grecs n'a pu donner que de pareils incidents au milieu de ces grands récits poétiques empruntés à la vie des armatoles et aux combats des clephtes. L'influence populaire n'a pas pénétré de telle façon à former le sujet et l'essence même de l'inspiration des poètes; elle se mêle à une inspiration qui en est différente, mais n'arrive jamais à dominer le sujet en entier.

Si ces poètes réussissent à trouver une belle inspiration dans d'autres domaines, elle ne sera pas celle de la littérature populaire. Ce sera encore la vie politique, dominant tout de ses passions, qui la fournira. Ainsi, lorsque le roi Othon, exilé, est mort en terre lointaine, Paraschos s'adresse à lui, dans une des plus belles odes de la littérature grecque moderne, et lui dit:

„Puisqu'ils gardent le silence, tous les amis indignes, tirés „par toi de l'ombre et que tu fis monter au jour; puisqu'au- „cun d'eux n'ouvrit la bouche et qu'ils te laissent dans un ou- „bli plus lourd que la mort, moi, ton ennemi d'autrefois, je „verserai une larme sur ta tombe. Je n'oublierai pas, comme „eux, que tu fus mon roi."

Il en est tout autrement de la littérature populaire roumaine. Elle envahit et domine.

D'abord, celui qui la recommande, celui qui la pose comme modèle devant les poètes est Kogălniceanu.

Revenu dans le pays, Alecsandri entreprend un voyage dans les montagnes. On a beaucoup parlé de ce voyage, que, lui-même, a présenté d'une façon romantique. Mais il n'avait plus besoin d'aller voir les couvents des montagnes, de parler aux bergers. Il aurait eu même sans cette visite une inspiration toute prête à renouveler sa poésie, dont on a vu les premières preuves, totalement étrangères à l'imitation de Lamartine et de Victor Hugo.

Il y avait pour cela quelqu'un, un Roumain de Bessarabie, qui était devenue en 1812 russe, Alexandre Rusu, ou Russo, et, qui, après avoir fait des études en Suisse, était revenu dans la Moldavie libre.

Il y a eu, pendant une dizaine d'années, comme on ne voulait pas envoyer les étudiants à Paris, des jeunes gens qui allaient en Suisse romande. Il faut indiquer un paragraphe pour ces Roumains ayant fait leurs études à Genève. Ils en revenaient avec une tendance réaliste et démocratique qui ne les empêchait pas d'être imprégnés du romantisme dominant à leur époque, mais leur donnait, dans ce romantisme, une autre direction.

Alors, ce Bessarabien, sent, le premier parmi les écrivains, l'importance de la littérature populaire. C'est lui qui en a fait un premier recueil, qui n'a pas été publié, un recueil qui était authentique; si Rousso avait fait imprimer les chansons qu'il avait recueillies, elles auraient été lues telles que le peuple les connaissait lui-même.

On voit ici une race qui a beaucoup combattu, mais encore plus souffert. Plus libre que la poésie grecque, celle des Roumains ne s'attache pas aux seuls coutumes, et elle réussit à être infiniment plus variée. En fait d'amour, qui n'est pas glorifié dans son triomphe, elle a une façon à elle brièvement douloureuse de dire le détachement:

—„Marie-toi, marie-toi, ma bien-aimée,
„Ne te repose pas sur moi,
„Car l'espoir qui pourrait venir de moi
„Est ténu comme un fil."

Une femme maltraitée par le sort, persécutée par les hommes, se plaindra ainsi, trouvant dans les souffrances de la nature comme une explication et un soulagement aux siennes:

„J'ai mon nid près de la grande route,

„Sur une branche de noisetier:
„Quiconque passe sur la route,
„Jette une pierre contre moi."

Avec une nuance satyrique on arrive à trouver la consolation:

„Tout le monde me demande
„Pourquoi je suis noiraude et maigre.
„Je suis noiraude de mon espèce,
„Mais amaigrie d eton désir."

Il n'y a pas que la plainte devant un cercueil, il n'y a pas que l'accueil fait à l'hirondelle, il n'y a pas que le cri de guerre du clephte, l'exposition épique du passé.

Mais ceci n'empêche pas que les grands jours aient leurs chansons à eux.

Lorsque Noël arrive, les enfants se présentent devant la maison de leurs voisin et disent ce que parfois leur a appris le chantre ou le maître d'école:

„Réjouis-toi, bon seigneur, car c'est Noël. Oh! quelle naissance illustre, car notre Mère a donné naissance à un beau „fils qui s'appelle le Christ.

„Christ Jésus est sur son beau trône, il paraît ainsi. Mes „frères, au palais venez tous. Le vent souffle et le tonnerre „bruit. Tous les démons sont pleins d'effroi, car le grand „Seigneur est né qui n'a pas d'égal au monde."

De cette source toute particulière viennent aussi d'autres refrains que ces Noëls:

„Près du trône de cet arbre, il y a une table ronde, et „qui est assis? C'est la Sainte Vierge. Les anges l'interro„gent:

— Pourquoi soupirer, chère petite Mère?

„— Comment ne soupirerais-je pas, quand il y a des hom„mes sur la terre qui, quand ils se réveillent, ne se lavent „pas et vont droit au cabaret.

„Ils offensent Dieu et, avant d'offenser Dieu, ils offensent „Marie."

Alecsandri a voulu refaire sa récolte. Georges Bengescu, qui

1 Une collection plus riche de spécimens dans nos *Choses de Roumanie et d'Orient*, conférences données en Pologne, Paris 1925.

a été pendant longtemps secrétaire de la légation de Roumanie à Paris, et, qui, écrivant le français beaucoup mieux que le roumain, a donné d'admirables traductions françaises des „pastels" d'Alecsandri, discute cette question de la réfection, de la transformation de la chanson populaire roumaine. Il est d'un autre avis que Prosper Mérimée, qui, ayant reconnu aussitôt qu'il doit y avoir quelque chose de changé, disait: „L'auteur, avec grande „raison, a su trouver son inspiration dans la nature, les moeurs „et les traditions de son pays, mais il y a une certaine grâce „coquette et mignarde qui rappelle la décadence grecque et la„tine. A force de raffiner sur les nuances, la clarté et l'énergie „du langage disparaissent. Autant que j'en puis juger, les Rou„mains se complaisent dans les descriptions, dans les compa„raisons. Ils entassent volontiers des images souvent un peu „vagues, et la musique des mots fait peut-être illusion sur la „vie de la pensée."

D'après Bengescu, Alecsandri, ayant confessé les changements apportés au texte populaire, en serait devenu inattaquable. Le commentateur parle même d'une opération tendant à restituer le „texte primitif".

Mais on se demande d'où pouvait-il connaître le texte primitif. N'ayant que des variantes,—les confondre, les harmoniser, ajouter un bon tiers qui venait de lui, c'était tout de même fausser le sens de la chanson populaire roumaine.

Dans les „doïnas" d'Alecsandri, les chansons lyriques qui ont été publiées quasi-simultanément en français et en roumain, dans les ballades qu'il a données presque à la même époque, il y a non seulement des retouches. Il faut penser qu'on était à l'époque de la „Guzla" de Mérimée, qui, voulant publier un recueil de poésies slaves de Dalmatie, a commencé par des pièces de son cru, se réservant d'aller ensuite en Dalmatie vérifier sur l'original.

A l'époque de la „Guzla", on peut bien admettre l'état d'esprit d'Alecsandri, mais pas aussi que le résultat de son travail est un document de poésie authentique.

Voyant que les Serbes ont une épopée nationale, ce poète roumain a décrété: il faut que les Roumains l'aient aussi. Alors, par épisodes, il a voulu faire passer dans ses poèmes toute l'histoire de sa nation. Et, lorsque quelque chose manquait, il ajoutait, il créait,

de sorte que l'ensemble est un ouvrage de marqueterie, sur lequel on a passé un brillant de style qui tendait à confondre les différentes pièces dont il était formé.

De cette littérature très riche et très variée, Alecsandri, celui qui doit l'introduire dans les salons où sa naissance et sa situation lui donnent entrée, tirera cependant des mouvements d'âme particulièrement délicats, comme dans ces vers pour la petite soeur morte:

„En quelle place, où s'en vont-elles,
„Les fleurs qui se fanent?
„Où vont-ils, dans quel paradis,
„Les petits papillons du coteau?
„Dans quel monde, où se perdent-elles,
„Les larmes que l'on a essuyées,
„Les rêves rêvés par les anges,
„Les désirs secrets de l'âme?
„Dans cet endroit bienheureux,
„Plein de tout ce qu'on a aimé,
„Tu t'es rendue, douce étoile,
„Ma toute douce petite soeur,
„Et tu as pris dans ton essor
„Tous les désirs de mon âme".

Ou ailleurs, dans une légende:

„Toutes les étoiles du ciel noir,
„Jusqu'au jour clair disparaissent.
„Deux seules restent jusqu'au lever du soleil,
„Et parlent avec mon désir.
„Que Dieu me les fasse descendre!"
„Enfile-toi, perle blanche
„Sur les longs fils d'or que je tisse,
„Jusqu'à ce que le désir de la pauvre mère
„Cessera de pleurer dans ce monde".

On voit bien qu'il y a la légende populaire des enfants transformés en étoiles.

Lorsqu'il s'agit de présenter la légende du haïdouc, du brigand, il n'est pas question seulement de ses exploits; l'idée éthique du rachat de ses crimes auréole le bandit populaire mort:

„Jaune comme le cierge de jaune cire,
„Lui brûlant au chevet,
„Sur une vieille planche jeté sur la voie,
„Du sommeil éternel Groază dormait.

„Et près de lui personne ne pleurait.
„Un vieillard alors, à la longue barbe,
„Venant vers le mort,
„Prit deux pièces nettes de sa vieille bourse,
„Près du corps les mit et baisa sa main,
„Puis, baisant la croix, il dit ainsi...”

Et il expose comment le brigand est venu, au moment de sa misère la plus atroce, et l'a secouru. Et, à la fin Groază, le haïdouc, est pardonné pour ses méfaits à cause du bonheur qu'il a fait briller dans la chaumière du paysan.

Voici, dans un autre morceau, le revenant qui rencontre un cavalier dans la nuit, lui fait perdre son chemin et le mène directement au précipice.

„Le vent souffle avec fureur.
„Le cheval se jette fièrement en avant.
„Ils combattent comme deux lutteurs.
„Mais, par le brouillard, voici venir,
„Brillant à travers le champ, soudain,
„Mille petits yeux bizarres.
„Ils brillent et s'éloignent d'un vol.

Le cheval les suit et se dirige droit vers la rive.

„Arrête-toi!
„Mais déjà du rocher dans le précipice
„S'engouffrent homme et cheval.
„Ils ont disparu, et, depuis lors,
„Résonnent, au fond,
„Gémissements et malédictions
„Passant par le vent nocturne.
„Et, depuis lors, surgit souvent,
„Sortant de sa tombe, maudite,
„Un fantôme terrifiant”.

Dans la „Veille de Saint André”, ces fantômes paraîtront pour dire leurs crimes et la damnation éternelle les rejettera dans leurs tombes.

Enfin, lorsque Alecsandri a perdu sa bien-aimée, il cherchera dans cette littérature populaire une inspiration qu'il arrangera à sa façon pour écrire cette chanson qui touche encore, aussi à cause de son ancienne mélodie, naïve:

„Toi qui es perdue dans la noire éternité,
„Étoile douce et chérie de mon âme,
„Toi qui jadis brillais si vive
„Lorsqu'il n'y avait au monde
„Que, seuls, nous deux”.

Mais avec tout cela on n'a, nulle part, encore une synthèse. On voit bien de quel côté le poète entend s'orienter; on l'aperçoit perdre le chemin; on le surprend fausser les choses simples et vraies qui se présentent devant lui et transposer seulement, en lui faisant perdre tout son éclat, une littérature romantique très brillante dans sa vraie patrie.

Alors, il faudra que quelqu'un cherche, dans ces pays des Carpathes et des Balcans, la synthèse définitive du romantisme. Il faudra que se rencontre une intelligence poétique créatrice assez puissante et assez souple pour mettre ensemble l'inspiration venant du romantisme occidental, l'inspiration historique, l'inspiration populaire et tout ce qu'il pourrait ajouter de sa propre originalité.

CHAPITRE VI.

Synthèse de romantisme dans le Sud-Est de l'Europe.

J'ai dit „Synthèse du Romantisme", et, puisque ce terme de synthèse s'applique, je dois m'expliquer.

Qu'est-ce que j'entends par cette synthèse du romantisme? Non seulement tous les éléments qui peuvent entrer dans la composition du romantisme, éléments concentrés dans une seule personnalité représentative et, en même temps, une âme humaine capable de fondre ces éléments et de les transformer dans une harmonie.

Donc, celui-là donnera la synthèse qui sera sujet aux influences occidentales, qui ne sera pas soumis à une seule de ces influences, qui aura, dans cette synthèse, des éléments venant de la littérature préromantique et romantique française, des éléments qui viendront de cette littérature italienne du commencement du XIX-e siècle, qui n'est pas, à proprement parler, romantique, mais surtout un retour vers la vraie antiquité, vers l'antiquité pure, authentique.

Une inspiration venant, en même temps, de la littérature française, de cette littérature italienne, de la littérature anglaise qui, si elle avait un seul nom, Byron, pour l'époque contemporaine, et un seul souvenir, celui de Shakespeare, devrait entrer en ligne

pour la composition de cette synthèse, d'une certaine littérature allemande, laquelle, en dehors des ballades d'Uhland, n'influence guère les premières dizaines d'années de ce mouvement. Mais l'écrivain qui s'abreuve à toutes ces sources sera d'autant plus lui-même, l'homme de sa race, nourri de passé et d'âme populaire, qu'il empruntera le plus pour mieux se définir.

Et, en même temps que ces influences étrangères qui doivent entrer dans toute synthèse, dans toute vraie synthèse complète du romantisme, il y a aussi autre chose: il y a les deux grands éléments régionaux et nationaux.

Où la trouvera-t-on cette personnalité?

Je crois que, dans la littérature serbe du XIX-e siècle, on peut fixer trois périodes nettement déterminées d'après le sens intime des réalités qu'elles entendent classer et dominer:

La première période s'inspire des chansons du moyen-âge, des complaintes de Cossovo, de l'oeuvre poétique anonyme du XIV-e: elle dure jusque vers 1830 et dépasse même cette époque, pour certains représentants de la littérature poétique.

Aussitôt après, il y a autre chose: après la disparition du vieux Miloch, avec son système, au moment où une nouvelle génération commence à influencer la vie serbe par son fils, Michel, un homme très bien doué, dont la mort prématurée a été, sans doute, la plus grand malheur de la Serbie au siècle passé, avec l'avènement de Michel, fils de Miloch, les yeux ne sont plus tournés toujours vers la grandiose tragédie de 1389. Il y a désormais, l'idée, bien nette, que la Serbie peut être reconstruite dans toute l'étendue du territoire habité par la nation. Une impulsion a été donnée qui ne s'arrêtera pas un moment, même sous l'apparence mesquine, parfois misérable, du règne de Milan. Cette idée domine toute la politique serbe. Il y a bien des partis, il y a bien des individualités, mais ce qui s'élève beaucoup au-dessus des partis, médiocres, et des individualités, qui n'étaient pas toujours de qualité supérieure, c'est cet idéal de la reconstitution de la Serbie telle que l'avait eue le Tzar Étienne Douchane, en y comprenant même ces parties croates, qui n'ont jamais fait partie des États du roi et empereur des Serbes au moyen-âge.

Par dessus toute préoccupation, au prix des sacrifices inutiles de

trois guerres on y arrivera, au bout d'épreuves, inouïes, uniques dans l'histoire, à la fin de la grande guerre.

Et alors la littérature suit ce courant: le plus grand représentant de cette période dans la littérature poétique serbe, restée romantique, Zmaï Iovan Iovanovich, a écrit des morceaux si beaux que, lorsqu'on en a donné la traduction en français, pendant la retraite des Serbes, en terre française, on a été ému, pour ainsi dire jusqu'au fond des entrailles, par ce cri de douleur et d'espoir de toute une nation.

Voici la belle paraphrase qu'en donnait, à ce moment de l'exil, un poète distingué de la France, M. Auguste Dorchain:

„Mes fils, en ce temps de prière
„Où les morts demandent secours,
„Allâtes-vous au cimetière?
„— Père!, nous y sommes toujours:

„Cimetière est la plaine blonde
„Où l'été mûrit les moissons;
„Cimetière, le lit ou l'onde
„De ce ruisseau que nous passons;

„Cimetière encor sont les vignes,
„Et les forêts, et les jardins,
„Et ces vallons aux nobles lignes,
„Et la montagne aux bleus gradins;

„Cimetière, enfin, où la foule
„Des morts attend le mort nouveau,
„Tout pied de terre que l'on foule,
„Tombeau près d'un autre tombeau.

„Pendant des mille et mille années,
„Les fils des générations,
„Ainsi que des herbes fanées,
„Se sont penchés vers les sillons,

„Et le coutre avide et vorace
„Les a coupés, et dans les plis
„Du limon d'où sortit la race,
„Pareillement ensevelis.

„Tous ces passagers que la terre
„Enfanta pour de si courts avrils,
„Avant d'entrer au noir mystère,
„Que faisaient-ils? Quels étaient-ils?...

„Mais, quand la nuit brode ses voiles,
„En vérité, sait-on comment
„Se nomment toutes les étoiles
„Qui s'allument au firmament?

„Qu'importent les noms et le nombre
„De tous ceux, inclinant leurs fronts,
„Qui passèrent la porte sombre
„Qu'un jour aussi nous passerons,

„Puisque, de leur cendre chérie
„Où brûlait un coeur immortel,
„Tous ces morts nous font la Patrie,
„Comme tous ces astres le ciel!".

Cependant, après cette époque, il y a en a une troisième, une époque très intéressante pour quiconque s'intéresse au modernisme. On peut connaître cette dernière phase de la littérature serbe moderne par les articles que lui consacrent, avec compétence, les collaborateurs pour les Balcans slaves de **l'Europe Orientale** de Rome et il y a aussi la traductions récente en anglais d'un drame ragusan dû à un des plus distingués poètes serbes, originaire de Raguse, M. Ivo Voïnovitsch, dans la „Slavonic Review" de Londres.

Un Milan Rakitsch évoquera alors d'après les fresques profanées d'églises en ruine les ombres des princesses médiévales, il pleurera sur les crucifix sans adorateurs:

„La vieille image du Christ en croix gît là.
„Un flot de sang coule au long des côtes brisées;
„Yeux morts, lèvres blêmes; la Mort elle-même.
„La tête est encadrée d'une auréole d'argent.

„Pieuse offrande des nobles et des serfs d'autrefois,
„Un collier de ducats resplendit à son cou;
„Et l'émail d'argent pur s'incruste dans le cadre
„Que cisela jadis l'artiste de Dibra.

„Ainsi gît le Christ dans le temple désert.
„Et, tandis que, doucement, s'étend le crépuscule
„Et que l'essaim d'oiseaux nocturnes part en chasse,—
„Seul dans l'église solitaire, où rôdent les revenants,

„Farouche, désespéré, le Christ étend ses bras,
„Ent attendant toujours les fidèles, qui ne viennent pas [1].

[1] Traduction de M. Sv. Pétrovitsch (d'après une conférence en Roumanie).

Où bien il fera le voeu d'une mort au milieu de la nature, sous la lune blanche, ayant la consolation du dernier regard venant du dernier amour:

„Allons dans la clarté, dans les prés, dans les fleurs,
„Dans le chaste silence de la nuit assoupie,
„Dans la douceur mystique qui descend des étoiles
„Et s'épand, solennelle, dans la claire solitude!

„Vois comme la lune brille sur la campagne,
„Dissipant les nuages épars qu'elle éclaire,
„Comme l'herbe sent bon, comme germent les plantes
„Et murmurent tristement les maïs gonflés!

„Au-dessus de nous, le ciel clair scintillera,
„L'univers muet nous enveloppera doucement,
„Et dans le bosquet voisin frémira l'aile
„De la dernière chauve-souris prête à partir.

„Et, tandis qu'au loin retentit la ville tumulteuse,
„Et ses vains plaisirs qui avilissent l'homme,
„Et que l'écho des fêtes, mystérieux, se prolonge,—
„Les rossignols invisibles se mettront à chanter,

„Et la nature entière ardemment frémira,
„Et les champs et les bois, les jardins et les vergers,
„Tout ce qui vit en elle saluera à haute voix
„L'arrivée solennelle de la mort indifférente.

„Je me tairai alors. Plus de paroles.
„Je saisirai seulement ta main pâle;
„Et, calme, respirant toujours plus faiblement,
„Je quitterai la vie, la misère et la douleur,

„Impassible et serein, souriant et fort.
„Et je termerai les yeux pour toujours! Et alors,
„Je sentirai étrangément, comme dans un rêve,
„Avec la douceur mystique qui tombe des étoiles

„Et la fraîcheur des terres labourées,
„L'éclat de tes yeux, compatissant et doux [1]."

Et la douleur nationale nourrissant de nouveaux espoirs trouvera une mystique forme nouvelle, dans ce **de profundis** pour les martyrs, par le poète Miloutine Boïtsch:

„Halte-là! galère puissantes! Arrêtez vos gouvernails!
„Voguez doucement!

[1] Traduction du même.

„Je chante, en ce minuit funèbre, un Requiem sublime
„Sur ces eaux sacrées.

„Là, au fond, où sommeillent les conques
„Et où les algues mortes se recouvrent de tourbe,
„S'étend le cimetière des braves, gisant frère contre frère,
„Prométhées de l'espérance, apôtres de la douleur.

„Ne sentez-vous pas comme la mer glisse
„Pour ne point troubler leur repos éternel?
„Du gouffre béant s'exhale le calme,
„Et la lune lasse y promène son rayon.

„Ne sentez-vous donc pas des glauques profondeurs
„La Piété monter et s'épandre sur les eaux,
„Une étrange pantomime se dérouler dans les airs?
„Des morts, c'est la grande âme errante.

„Halte-là! galères puissantes! Au cimetière de mes frères
„Voilez vos clairons;
„Vigies en grande tenue, chantez les prières
„Là où les flots s'embrassent.

„Car de siècles entiers passeront, comme passe l'écume
„Qui flotte sur la mer et disparaît sans trace,
„Et la grande Relève, sur les amas d'ossements,
„Viendra bâtir le palais des splendeurs;

„Mais cette sépulture où fut enseveli
„L'énorme et terrible mystère de l'Épopée,
„Sera le berceau de la Légende des temps futurs
„Où l'Esprit ira chercher ses coryphées.

„Les couronnes anciennes y sont enfouies
„Et la joie éphémère de toute une génération.
„C'est pourquoi cette tombe gît à l'ombre des flots,
„Entre le sein de la terre et la voûte céleste.

„Halte-là! galères puissantes! Éteignez les flambeaux,
„Laissez reposer vos avirons;
„Et, après les prières funèbres, glissez, pieuses,
„Sans bruit, dans la nuit sombre.

„Car il faut qu'un profond silence règne ici
„Pour que les morts entendent les clameurs du combat:
„C'est leur sang brûlant qui bouillonne en leurs fils
„S'élançant sous les ailes de la gloire.

„Car là-bas, loin, les champs sont vermeils
„Du même sang qui fut ici répandu:

„Ici, la paix règne sur les pères,
„Et là, par les fils, se forge l'Histoire.

„Aussi je veux le silence pour chanter le requiem,
„Sans paroles, sans larmes et sans soupirs,
„Pour mêler le parfum de l'encens à l'odeur de la poudre,
„Aux bruits sourds des tambours lointains.

„Halte-là! galères puissantes! Pour rendre les suprêmes honneurs,
„Glissez doucement.
„Je célèbre une messe telle que le ciel n'en vit jamais
„Sur ces eaux sacrées [1]!".

Sans compter ces poètes de la dernière heure dont l'un prétend se distinguer de ses contemporains par le fait que la note de sa poésie est d'argent, tandis que la note d'un autre est d'or : il n'y en a cependant pas un dépassant les cadres, artificiels et étroits, de ce modernisme, dont les initiateurs ici, en France, n'ont pas été toujours des Français.

Et, quelle que soit sa valeur esthétique, cette poésie, celle d'après la guerre, ne peut pas nous intéresser au même degré que la première époque, dominée par la chanson épique du moyen-âge, par la vie populaire des combattants de Cossovo et de leurs successeurs à travers les siècles, et que la seconde, la troisième, animées par l'idée de réssurection de la Patrie.

Pour les Grecs, un moment devait venir où les sujets appartenant au mouvement de 1821 allaient être complètement épuisés. D'un autre côté, la littérature des Iles Ioniennes avait fini en même temps que l'individualité de ces îles.

Donc, dans la littérature grecque, pendant les dernières années, un procès a dû se produire, dont l'expression la plus multiple, la plus variée, la plus touchante, me paraît être celle qui se trouve dans l'oeuvre de M. Sotiris Skipis, probablement, à en juger d'après son nom, d'origine albanaise, qui doit vivre en ce moment en France, peut-être en Provence, et dont j'emploierai la traduction faite par un poète très distingué, M. Philéas Lebègue, et par M. Andréas Dagneau.

Il y a d'abord dans cette poésie un côté très intéressant: le

[1] Traduction de *P.-I.*, dans la *Patrie Serbe* de Paris, I (1917), no. 11.

retour, par-dessus un certain romantisme, à l'ancien classicisme, correspondant à celui d'un Kalvos. Il y a toute une série d'odes consacrées au grand poète ionien, dont M. Skipis a bien saisi l'esprit, qu'il est capable de reproduire.

J'ai déjà dit que la littérature populaire grecque est en relations avec certaines contingences de la vie nationale, avec les pleurs qui coulent près du cercueil des morts et avec le sentiment de rénovation, je dirai presque de résurrection, que chacun d'entre nous sent au moment où le printemps réapparaît, avec les premières fleurs, avec les premiers oiseaux, et surtout les oiseaux voyageurs. Dans le volume de M. Skipis, il y a de ces morceaux qui paraissent, comme les meilleurs morceaux de la poésie ionienne, empruntés à cette littérature populaire des plaintes au chevet du mort et, en même temps, à l'autre littérature, à la littérature printanière du retour des hirondelles. En voici un, le „Voyage sans retour":

„Le jeune homme qui te chérissait, qui te promettait d'ê-
„tre ton époux, sous l'ombre des arbres que tes baisers ont
„béni oublie-le, oublie-le: l'infidèle s'est endormi pour tou-
„jours. Il s'est en allé dans la terre".

Même dans la forme fluide que les traducteurs ont conservée, on voit les variations de la chanson populaire. C'est un gazouillement d'oiseau, harmonisé. Maintenant, voici, ailleurs, pour l'hirondelle:

„Ainsi commence la ballade que nous disions parfois, ja-
„dis, dans cette maison, à l'arrivée du printemps:
„Les hirondelles vont revenir bâtir leur nid sur les toits,
„et répandre à travers les champs les joies de notre passé.
„Oh! ne la dis pas, la ballade que nous récitions autrefois,
„dans la même maison, si obscure à présent, où voltigent les
„chauves-souris, pareilles à nos espérances, et des hiboux sur
„les toits, oh! ne le dis pas, font leurs nids."

Il n'y a pas de passé; heureusement, le poète moderne ne fait pas de longs poèmes sur Ali-Pacha et il faut lui en être profondément reconnaissant. Si le souvenir historique apparaît, il est mélangé au souvenir populaire d'une façon très fugitive et très discrète. Il y a l'âme du passé dans l'âme du poète, au lieu du

sujet du passé à côté de l'âme du poète, ce qui arrive ordinairement.

Voici „La Chanson du Chasseur", qui est prise à une légende, et j'avoue que, si un Roumain traitait le même sujet, il le traiterait d'une façon tout aussi sincère et simple, presque dans la même forme.

„D'étranges hérauts proclament:

„— La fille de la fée a décidé de donner son amour au „chasseur qui saura tuer l'oiseau à voix humaine.

„En apprenant cette nouvelle, le jeune et beau chasseur se „met à dire:

— C'est moi, qui, pour un tel amour, tuerai l'oiseau à „voix humaine.

„Et il part tout armé, et il va, explorateur des précipices, „il s'élance à travers les montagnes et les crêtes sauvages.

„Dans un ravin noir il s'arrête et, dans la forêt hantée, il se „met à l'affût.

„Sur la pierre d'une source fraîche, un oiseau se tient, „pensif.

„— Chante, car je te tuerai pour te donner à la fille de la „fée, si tu es bien l'oiseau à voix humaine.

Un homme n'oserait jamais dire que c'est lui, mais un oiseau peut bien se le permettre, et l'oiseau dit d'une voix humaine:

„— Tu es jeune, chasseur, tu es beau, sors de la forêt „mortelle, disperse ton amour aux quatre vents et fuis ta „destinée.

„Le vent, comme une épée, fond les branches des arbres, „un fracas sourd enveloppe la forêt.

— „Garde, oiseau, tes conseils et prépare-toi vite à recevoir sans plainte la balle à travers tes ailes d'or.

„Il tire l'une, il tire les deux, il tire les trois...

„— Ah! ah!
„Un rire sonne glacial.
„Ah! ah!, encore une fois.
„Le jeune et beau chasseur s'abat par terre mort.
„Sur la pierre de la source fraîche, l'oiseau à voix humaine „se met à chanter:

„— Je suis, dit-il, la fille de la fée; c'est moi qui, par force, „traîne à ma suite les beaux amants morts."

Dans „Le Chant du Merle", dont je ne donnerai que le commencement et la fin, parce que c'est un morceau très étendu, on voit cette union intime de l'âme humaine avec l'âme inexprimée des choses qui est un des traits les plus originaux et les plus sympathiques de la poésie dans toutes ces régions:

„Au flanc vierge et large des montagnes, sur les platanes „sauvages et dans les sapinières, au fond des gorges, je com- „mence à gazouiller, à chanter, à répandre la vie.

„Je ne suis pas oiseau des champs, charmeur qui semble „né au coeur tendre d'une fleur. Je ne suis pas l'hirondelle „qui se cache au toit des maisons pour y bâtir son nid. Merle „sonore, montagnard, grand roi, c'est une joie pour moi d'ê- „tre oiseau sauvage. Les eaux écumantes et fraîches m'ont „appris l'harmonie; l'aquilon m'enseigna le chant.

„Pendant les hivers, les automnes, les étés ardents, jamais „je n'abandonne les montagnes. Je n'ai point visité les pays „étrangers et la barbarie lointaine, avec les oiseaux sans „patrie.

„Je suis l'oiseau grec. Je suis honoré, je suis célébré par „les neiges, par les pierres des montagnes, par les bruisse- „ments des arbres et les symphonies des grenouilles, la „verdure des rochers et les murmures des cascades.

„Au petit matin, je salue, je dis bonjour au muletier qui „monte le sentier escarpé, au moine dans son monastère, a- „vant que les carillons ne se mêlent à mon chant. La flûte „du berger qui emplit l'air de doux sons est ma soeur; les „grelots du mouton, là-bas, matin et soir, sont mes frères.

„A ma voix, lentement, s'écoule la vie de la montagne, „comme glisse l'eau du ruisseau.

„Merle sonore, montagnard, grand roi, c'est une joie pour „moi d'être oiseau sauvage. Les eaux écumantes et fraîches „m'ont appris l'harmonie; l'aquilon m'enseigna le chant".

Et, à la fin:

„Dans ma toute petite vie, j'ai pris et j'ai gardé avec amour „quelque peu de l'air pur des hautes cîmes...; toute la Grèce vit „grande et tourmentée à mes accents, à mes strophes et tous,

„lorsque je chante, se taisent et s'arrêtent étonnés, comme
„devant le poète."

Avant d'arriver au représentant principal de la synthèse romantique en Roumanie, je dois dire un mot sur une époque de transition qu'il faut ne pas ignorer.

Après l'imitation de l'Occident que Kogălniceanu avait interdite, qu'Alecsandri, à ses débuts, avait ridiculisée, que, plus tard, le même a essayé de remplacer par une littérature de son cru, qu'il faisait passer comme littérature populaire et qui ne l'était guère, puisqu'il y avait des ballades qu'il inventait et des ballades qu'il transformait, après cette période d'inspiration historique et populaire, il y a eu quelque chose dont il faut tenir compte toujours dans le développement de la littérature roumaine, et voici cette chose, qui crée un paragraphe tout spécial dans le développement de cette littérature.

En 1848, sous l'influence du mouvement révolutionnaire de Paris, on a eu une révolution à Bucarest et une révolution manquée à Jassy. Ceux qui en Moldavie ont manqué leur révolution ont été grâciés par l'ancien régime qui est revenu; il y en a eu quelques-uns qui ont dû quitter le pays, mais, à un certain moment, tous avaient la possibilité d'y revenir. En Valachie, il en était tout autrement: Le mouvement avait réussi, une république avait été créée au mois de mai de l'année 1848, qui a duré jusqu'en septembre. Ceux-là devaient être punis de leur outrecuidance et surtout du succès de leur initiative révolutionnaire. Alors, ils ont dû quitter le pays pendant une dizaine d'années. Et ceux qui ont gouverné ensuite la Roumanie, la Roumanie unie par le prince Cuza en 1859, ont été les révolutionnaires chassés du pays pour un espace plus bref en ce qui concerne les Moldaves, pour presque deux dizaines d'années chez les Valaques.

Ils ont vécu pendant ce temps à Paris. Ils y ont donné des traductions de leurs oeuvres et tel poète s'est formé sous cette influence, et pas, à proprement parler, sur le sol même de sa patrie: Bolintineanu, dont le nom mérite d'être retenu pour certaines qualités et pour beaucoup de défauts.

Il était d'origine roumaine de la Péninsule des Balcans, son père étant venu s'établir sur une terre près de Bucarest. Connaissant un peu la Grèce, mais non sans, dès le début, avoir chanté,

comme Chénier, „la jeune fille mourante”, connaissant Constantinople, il a introduit la note exotique dans la littérature romantique des Roumains, une note exotique qui est restée toujours extérieure à son propre talent et d'autant plus à la nation qu'il prétendait représenter.

Ayant la rime très facile, il improvisait, on peut dire d'une façon scandaleuse,— le terme est dur. Il en est arrivé, à la fin, à écrire un langage totalement dénué de vie. Il n'y avait pas de travail dans son oeuvre, et il faut beaucoup de travail pour réveiller cette émotion qui dort au fond du coeur du poète. Bolintineanu a créé ainsi une littérature fausse, très facile à être imitée.

Toute une génération s'en est ispirée, avec les „elcovans” qui volaient au-dessus des ondes du Bosphore, avec de terribles Sultans empruntés aux „Orientales” de Victor Hugo, avec de jeunes personnes qu'on jetait dans les flots, avec la chanson de „bulbul”, c'est-à-dire du rossignol turc.

Alors, un moment est venu dans la poésie roumaine, où non-seulement l'inspiration a été prise à l'étranger, mais quelque chose de plus: on a pris les mots même du style poétique. Il s'est créé donc un affreux jargon roumain, qui non-seulement desservait la Roumanie, mais jetait un peu de discrédit aussi sur l'influence française. Il y a eu un moment où l'esprit de la race était beaucoup mieux compris par tel poète français, hôte passager de ces contrées, comme Édouard Grenier, qui a și douleureusement commémoré sur la tombe de son ancien prince, Grégoire Ghica, les mérites de cet ancien protecteur de sa carrière naissante.

Je cite:

„Tu ne reverras plus ce qui faisait ta joie,
„Ces cieux plus étoilés où le regard se noie,
„Les joyeuses horas de ton peuple assemblé,
„Où tu n'a pas voulu qu'il restât un esclave,
„Et ce vert Océan de la terre moldave,
„Qui déroule ses flots de maïs et de blé.
„Tu ne reverras plus les chasseurs des montagnes,
„Le regard doux et fier de leurs jeunes compagnes,
„Les tziganes errants campés sur les chemins,
„Le paysan courbé sous les lois féodales,
„Qui marche, en longs cheveux, les pieds dans des sandales,
„Ainsi que ses aïeux sous les Césars romains.

La dernière forme de cette littérature superficielle a fini par gagner Alecsandri lui-même, qui, se trouvant devant un public indulgent et au milieu d'un mouvement littéraire envahi par la mauvaise mode, s'est épargné les fatigues qui, s'il en avait été capable jusqu'au bout, auraient donné à sa poésie un tout autre mouvement et l'auraient rendu capable d'un tout autre progrès.

Sans préludes critiques, sans gestes de révolte, soutenu, mais mollement, par le maître de chapelle d'une nouvelle école, celle des „Entretiens littéraires" **(Convorbiri literare)**, un philosophe, T. Maiorescu, qui vient de mourir,—se leva, par la seule valeur de son oeuvre, Michel Eminescu.

On a souvent parlé de l'apport allemand dans cette transformation rapide de la littérature roumaine. Il y avait, parmi les directeurs de la revue où cette littérature a été publiée, certains qui venaient directement de l'Allemagne, et de l'Allemagne seule.

Mais, en ce qui concerne les producteurs littéraires eux-mêmes, les poètes et les nouvellistes, ils n'avaient que des attaches très faibles avec cette Allemagne, ou bien, si l'influence allemande existait, et même assez forte, comme elle a été sur Eminescu, lui, et bien d'autres, ont été capables de n'en devenir pas les sujets, d'ajouter des influences venant de la littérature classique, qu'Eminescu lui-même a très bien connue, dans sa forme latine et aussi dans sa forme grecque. Et puis, le grand poète naissant s'est adressé, avant tout, à la vie de sa propre nation, dans toutes les classes, dans toutes les directions, à toutes les époques.

Pour faire voir combien peu Eminescu était devenu l'espèce de séide, qu'on s'imagine, de la littérature germanique, dont il a préféré Lenau, qui, Allemand d'origine, n'était pas aussi Allemand de territoire, car il vivait en Hongrie et il s'inspirait de la puszta magyare, voici quelques déclarations dont l'une concerne la guerre de 1870 et ses conséquences, et l'autre est une appréciation de Victor Hugo, qu'il a, par conséquent, lu.

D'abord:

„Une partie du sort du monde est aujourd'hui entre les „mains des Allemands; vous verrez ce qu ils en feront. So„yez cependant convaincus qu'ils ne donneront rien pour le „monde et qu'ils prendront tout pour eux."

Puis, sur Hugo:

„Mais un dramaturge qui, réunissant la grandeur et la „beauté, la pureté et une piété vraiment chrétienne, s'é„lève absolument au-dessus des cercles exclusifs d'une seule „classe de la société, jusqu'à la grande abstraction active „du peuple", c'est Hugo, „Ce peuple, dans ses luttes, dans „son sentiment, dans sa force démoniaque et colossale, dans „sa sagesse, dans son âme profonde, Victor Hugo sait le „présenter sur la scène, et lui seul le sait. Adorateur du peu„ple et de la liberté, il les réfléchit ensemble en grands con„tours gigantesque."

Mais il était un adversaire, énergique, de cette imitation du modèle allemand qui est la civilisation viennoise. Il avait été luimême étudiant à Vienne pendant de longues années; c'est là qu'il s'est initié à la littérature et à la philosophie allemande. Cependant il haïssait l'Autriche, aussi à cause de l'influence malheureuse qu'elle a exercée sur la partie de la nation roumaine se trouvant sous sa domination. En défenseur de l'idéal intégral de la nationalité roumaine sur tout son territoire, il était un ennemi décidé de la diplomatie viennoise, et, en même temps, de cette civilisation moderne des Magyars, dans laquelle il retrouvait sans cesse des racines venant du sol allemand[1].

Et, plus d'une fois, l'amertume résignée, le désespoir glacé d'Alfred de Vigny raidit chez Eminescu aussi une pose de Dieu vaincu, mais indompté.

Il n'aimait pas, je m'empresse de le dire, —et peut-être aurais-je la même confession littéraire à faire,— il n'aimait pas deux choses: il n'aimait pas la farce française, qui avait envahi notre théâtre. Il demandait le théâtre de Victor Hugo, et pas le théâtre de Scribe. Et puis, il n'aimait pas autre chose: cette caricature humaine qui est l'ancien étudiant roumain de Paris revenu dans son pays pour le mépriser. Moi, je ne l'aime pas non plus.

Eh bien, en dehors de ces deux ennemis, qui étaient la farce de Scribe et cette caricature internationale qui est un jeune homme venu en pays étranger, de civilisation supérieure, non pas pour aider son pays à s'élever vers la même civilisation, mais

[1] „Ils pensent, écrit-il, „en allemand avec des mots magyars."

pour l'écraser de la hauteur d'une civilisation à laquelle il n'a donné rien de ses fatigues, Eminescu n'était pas, sans doute, un adversaire de l'influence française.

En dehors de ces considérations, d'abord et avant tout, il est absolument individuel. Il a bien passé par une crise, et il y a des éditeurs de ses poésies qui donnent ces morceaux du début. Il n'a pas échappé à la contagion générale qui sévissait dans sa jeunesse. Il a chanté, lui aussi, les jeunes filles pâles en train de mourir; il a évoqué, de la façon courante, des figures de princes qui ne vivaient guère dans ses vers, comme ils ne vivaient pas dans les vers de son maître Bolintineanu. Il s'en est cependant défait, après une première épreuve, il s'en est défait totalement. Et c'est un cas très intéressant que celui d'un poète qui échappe à la formule par un acte de volonté, sans que rien de cette formule reste. On dirait que ce sont deux âmes tout-à-fait différentes, qui se succèdent.

Il ne s'est pas formé dans un seul milieu, sous une seule influence, puisqu'il a été le poète de tous les milieux roumains. Né dans la Moldavie supérieure, fils d'un fermier. Cette région de la Moldavie supérieure se distingue d'abord par des paysans d'une forte race, tout pleins de souvenirs populaires et capables de rendre encore les beautés initiales d'une littérature du peuple, qui, parfois, dans d'autres régions, s'est viciée sous l'influence des villes.

Je connais la région, puisque c'est aussi la mienne. Elle est en marge de la Bucovine, la province roumaine reprise à l'Autriche, province toute pleine de ruines et de couvents, pour les personnes de goût, pas pour les Autrichiens; le reste disparaissait devant les couvents et devant les ruines. Il y avait comme un carillon infini venant du fond des siècles, par toutes les cloches qui sonnaient dans les tours des églises de la Bucovine.

De cette façon, on vit d'une vie historique même sans le vouloir, et cette vie s'impose à Eminescu. Ce n'est pas la leçon d'histoire qu'on a apprise à l'école: c'est le milieu qui conquiert en même temps pour la vie populaire, qui est historique, et pour l'histoire, qui est devenue un peu vie populaire.

Et, puis, c'est encore un pays de fortes individualités qui ont le pouvoir de dépasser même ces influences historiques et populaires, pour chercher de tous côtés l'inspiration, fût-ce même en

faisant voiles vers l'exotisme le plus hardi. On y a comme une soif de cieux nouveaux. On ne peut pas rester chez soi, on est voyageur de naissance. Et, en outre, la façon de concevoir les choses est plus profonde qu'ailleurs. On ne s'arrête jamais à la surface, une mélancolie pénétrante arrive au sens intime des choses. Et, très libre d'allures, on proteste volontiers contre les lois de la société aussi bien que contre les lois éternelles du monde.

De tout cela est faite l'âme d'Eminescu. Pour ce caractère dominant qui est l'intimité, il a des chansons d'amour qui sont délicieuses. S'il est question d'yeux bleus et de cheveux blonds, ceci ne vient pas du romantisme allemand: c'est un pur hasard que la personne qu'il a aimée (il n'y a qu'une seule personne qu'il eût aimée et chantée en même temps), correspondait à l'idéal féminin des romantiques de l'Allemagne. C'était une Roumaine de Transylvanie, la très jeune femme d'un très vieux savant, d'un très vieux professeur de chimie. Le diable s'y met lorsque ces choses-là arrivent; il l'a aimée jusqu'au bout et il n'a aimé que cette Véronique.

Pour faire l'hommage de sa délicate beauté le poète cherche, du reste, autre chose que la „fleur bleue" du romantisme.

„Si frêle", dit-il, „tu ressembles à un rameau blanc de cerisier."

Et ceci me rappelle le rameau blanc de fleurs que le plus grand des peintres de la nature roumaine, Nicolas Grigorescu, a fixé sur la toile que, chez moi, je conserve sous mes yeux.

Eh bien, chez Eminescu, c'est la même chose. Il place cet amour discret sous le tilleul dont les fleurs tombent en pluie odorante, dans l'ombre des vieux peupliers, dans les solitudes embaumées des jardins, dans les éclaircies de la forêt ancestrale. Mais il l'aime aussi dans le calme du pauvre intérieur tout rempli du rayonnement de son idole.

> „Le feu brûle doucement dans l'âtre, flamme violette. Dans „un coin, sur un sopha rouge, je te regarde en face jusqu'à „ce que je sente ma raison assoupie avec mes yeux. Plus „de lumière — ô chaud, doux sommeil! Alors tu viens „dans l'ombre vers moi, souriante, blanche comme la neige „d'hiver, douce comme un jour d'été. Tu poses sur mes ge-

„noux tes bras qui me serrent. Je t'aime. Et regardes ma
„face pâle de tes yeux aimants."

Maintenant, lorsque la bien-aimée ne retient pas sa pensée et ne domine pas son sentiment, il se voit au milieu de la nature roumaine, et cette nature il l'interprète en relation avec les légendes populaires. Il fond la légende avec la nature qui l'a fait éclore. Surtout dans un très beau morceau romantique, d'une grande étendue, qui s'appelle „Călin", dans lequel il expose l'amour d'un étranger avec une fille du village. Puis, il s'en va, et revenu, après quelque temps, il trouve un enfant déjà grand, qui lui ressemble. La noce vient très tard, mais elle vient. Et, à côté de la célébration de ces noces, si longtemps attendues, il y a aussi les noces de la nature:

„Mais quel est ce bruit qu'on entend? Des abeilles
„Se regardent étonnées et en cherchent la source.
„Mais voici, sur les touffes, un tissu d'araignée
„Et un peuple se presse sur sa ligne si mince.
„Des fourmis portent des sacs de farine pour la noce:
„Il leur faut préparer les gâteaux savoureux.
„Les abeilles donnent leur miel, une menue poudre d'or,
„Pour les boucles d'oreille que fera un cafard.
„La voilà toute la noce. Une cigale la conduit,
„Mignonnette entre puces toutes ferrées d'acier fin.
„Revêtu de velours, un insecte ventru
„Fait sonner, nasillard, comme un prêtre, l'office.
„Dans une conque de noix, que tire des sauterelles,
„Siège le jeune fiancé aux moustaches tortillées,
„Papillon de métier, et les siens font suite,
„Tous au coeur si léger, tous coquets, agressifs.
„Et voici les cousins musiciens, scarabées,
„Alors que la fiancée reste encore derrière l'huis.
„Sur la table, une cigale saute, bientôt, un héraut,
„Et, faisant révérence, frappe ses deux éperons,
„Tousse un peu et boutonne son manteau à lacets:
„— Permettez, ô boïars, notre noce à côté".

Il y a quelque chose qui rappelle le chant du merle de M. Skipis dans ce mélange de nature, de fantastique et de sentiment intime qui est, au fond, la vraie, la seule vraie poésie.

Mais l'imagination du poète dépasse de beaucoup les limites de cette belle nature. D'un côté, il cherche des choses exotiques, lointaines. Il n'a jamais vu l'Égypte et, cependant, voici la vision

qu'il en a, dans un de ses morceaux de jeunesse. D'abord le Nil qui déroule ses ondes, et puis le Pharaon qui paraît.

„Les vagues blondes du Nil passent par les champs du Maure,
„Au-dessus ciel d'Égypte tissu de feu et d'or.
„Sur les rives planes et jaunes les joncs poussent du limon,
„Des fleurs comme des bijoux aériens brillent, bizarres,
„Il y en a de toutes blanches, hautes, frêles comme l'argent des neiges.
„D'autres rouges comme la braise ou bien bleues, — oeil qui pleure.
„Des champs verts tout unis, des pays de bonheur.
„Tout au fond se dessinent les vieux murs de Memphis,
„Pierre sur pierre, roc sur roc, forteresses de géants...
„Le soir vient... L'eau s'endort. Les étoiles du bercail
„Sortent... La lune jette aux mers son sourire, les poursuit.
„Qui a pu violer ton mystère, pyramide?
„C'est le roi.. Son vêtement rouge tissé de bijoux.
„Il veut voir le passé tout entier, et son âme
„Se déchire en voyant que tout passe dans le temps."

A côté du fantastique exotique, qu'il pressent, son imagination est capable de créer de toutes pièces le fantastique légendaire.

Ainsi dans ce long poème du roi danubien du moyen-âge qui, mourant, revient prendre sa bien-aimée et disparaître ensemble dans le tombeau.

A la fin on voit un vieux prêtre païen, devant lequel passent ces noces glaciales du roi mort et de sa jeune reine:

„De son trône de pierre, le vieux prêtre regarde,
„Élève dans le vent sa profonde voix d'airain.
„Il arrête le soleil et rappelle la nuit...
„Il est tard, car l'aurore paraît déjà en gloire.
„Alors un chant des morts résonne sur l'aile du vent,
„Lorsque paraissent les deux cavaliers comme de marbre.
„Leurs cils sont descendus sur des yeux sans lumière.
„Ils paraissent si beaux, fiancés par la mort!
„Le temple à deux battants leur ouvre son portail.
„Ils entrent à cheval et les portes retombent.
„Ils périssent pour toujours dans le noir tombeau
„Et, derrière eux, résonne le même chant funéraire,

„Pleurant la reine si belle et sainte dans la mort,
„Et Harald, l'enfant-roi des forêts de sapins.
„Le vieillard ferme les cils, redevenant aveugle.
„Ses vieux pieds, pénétrant dans la pierre, s'y unissent.
„Il ne fait que penser les années qu'il suppute.
„Harald n'est maintenant qu'un souvenir perdu.
„Au-dessus de sa tête, vole un corbeau blanc et noir."

Parfois, son fantastique est incapable d'être défini; tant d'éléments différents entrent dans sa composition, qu'il dépasse les limites du contour et de la couleur.

Voici la jeune morte qui a été son premier amour; il l'invoque devant son cercueil:

„Ciérge veillant sur les tombes humides,
„Son de cloche isolée aux heures de l'office;
„Rêve dont l'aile légère fut trempée dans les larmes,
„Ainsi tu passas au-delà de ce monde.
„Tu passas: comme un chant serein était le ciel,
„Des ruisseaux de lait blanc et des fleurs de lumière,
„Les nuages noirs comme de sombres palais
„Et la lune comme une reine les passant en revue.
„Je te vois, ombre claire d'un argent transparent,
„Les ailes élevées pour voler vers le ciel.
„Tu montas, pâle âme, les gradins des nuées,
„Dans la pluie des rayons et la neige des étoiles.
„Un rayon doux te lève, une chanson te promène,
„Tes bras blancs sur le sein se reposent en croix,
„Quand on tisse le mystère, on en sent le bruit,
„Quand l'argent est sur l'onde, et l'air est d'un or pur."

Maintenant, la révolte paraît. Il y a d'abord celle contre la société. Eminescu n'a pas été socialiste; il en a senti cependant la douleur restant, sous une autre forme, la même, avec une illusion de moins. Et voici la façon dont il se représente le Paris de Napoléon III, qu'il n'a jamais vu, mais qu'il s'est imaginé aussi [1].

---

[1] Cf. ce qu'il écrit sur l'empereur dans ses oeuvres en prose: „il a su, a reconnu, ne s'est pas effrayé et, sans confesser les profondes vérités qui passaient comme des ombres sur son âme, il a travaillé et a bien travaillé".

[2] Et dans un de ses articles: „J'aine cette nation bonne, douce, humaine, au compte de laquelle des diplomates forment des cartes et provoquent des guerres, imaginent des empires auxquels elle-même n'a jamais pensé, qui ne sert que d'échelon à ceux qui s'élèvent au pouvoir, peuple malheureux qui gémit sous la grandiosité du palais de glace qu'on pose sur ses épaules".

„Assis sur des bancs frustes, dans la triste taverne,
„Où pénètre le jour par des fenêtres sales,
„Voici, le long des tables, une compagnie aigrie,
„Une bande poursuivie, aux traits creusés par l'ombre,
„Enfants sceptiques et pauvres de la plèbe prolétaire.
„— Ah! fait l'un, on dira que l'homme est une lumière
„Dans ce monde tout rempli d'amertume et souffrances.
„Il n'a pas un rayon qui soit pur et candide:
„Une lumière polluée, comme le globe de boue
„Sur lequel règne de droit cette pauvre humanité.
„Dites-moi, qu'est-ce la Justice? Les puissants s'entourèrent,
„Avec leurs biens, leur rang, dans leur cercle de lois,
„Et, ce qu'ils ont volé, ils l'emploient, conspirant
„Contre ceux qui, par eux, furent rivés au labeur,
„Subjugués injustement au devoir du travail.
„Lorsqu'ils mènent une vie de plaisir éternelle,
„Leurs journées sont prospères et les heures leur sourient,
„Du vin dans des coupes d'ambre; l'hiver, jardins fleuris;
„L'été, le délassement sous l'Alpe au front glacial:
„Que leur nuit est claire, fermant les yeux du jour!
„Ils n'ont pas la vertu pour eux, mais ils la prêchent.
„A vous, car il leur faut des bras nombreux, puissants,
„Pour le char de l'État pesant qu'ils mènent par vous;
„Il leur faut des soldats pour leurs guerres féroces,
„Car, mourant dans le sang, vous créez leur grandeur,
„Et les flottes grandioses et les glorieuses armées,
„Les couronnes dont les rois ceignent leur front altier
„Et l'or par millions accumulé chez eux
„Forment un lourd poids au dos de la plèbe miséreuse,
„Et tout vient des sueurs du peuple abruti.
„La réligion, une phrase qu'ils ont trouvée pour vous.
„Ils veulent, par son prestige, vous courber sous le joug,
„Car, s'il n'y avait dans l'âme l'espoir d'une récompense,
„Après avoir peiné douloureusement une vie,
„Traîneriez-vous encore comme le boeuf la charrue?"

Et voici Napoléon III, le „César", qui traverse les ponts de pierre de la Seine:

„Sur les bords de la Seine, en voiture de gala,
„Le César pâle défile, de soucis oppressé.
„Le bruit lourd des ondes, l'écho dans le granit
„Des centaines d'équipages ne trompent pas sa raison.
„Il se tait, humilié par l'état des sujets.
„Son sourire de profonde pensée intelligente,
„Son regard qui peut lire dans notre coeur humain
„Et sa main dont dépendent les destinées du monde,
„Saluent, à son passage, ce triste groupe en haillons:
„Il sait que sa grandeur est appuyée sur eux."

Et, maintenant la révolte contre l'ordre même du monde. C'est „La prière d'un Dace" dans laquelle il y a cette influence venant du romantisme d'Alfred de Vigny, de celui qui a écrit, isolé, „la Mort du Loup" et „Moïse" demandant qu'on lui épargne l'immortalité:

„Alors qu'il n'y avait mort, ni éternité,
„Ni le noyau du monde contenant la lumière,
„Sans présent, sans demain, sans hier et sans toujours,
„Car l'unique était tout et le tout était un,
„Lorsque terre, ciel, les airs et le monde entier
„Se trouvaient parmi ce qui jamais n'exista,
„Alors, étant Toi seul, je me demande timide
„Où est le Dieu auquel nos coeurs feront hommage?
„Lui seul fut Dieu du temps où les dieux n'étaient nés,
„De l'abîme des eaux il lança l'étincelle,
„Donna l'âme aux dieux et au monde le bonheur.
„Il resta, pour les hommes, la source même du salut.
„Relevons notre coeur et chantons ses louanges,
„Car il tua la mort et appela la vie!
„Il me donna des yeux pour contempler le jour
„Et il mit dans mon coeur les charmes de la pitié;
„Dans le bruit du vent, je l'entendis marcher
„Et dans la plaine déserte, je découvris son chant.
„Et, cependant, je veux de toi un bénéfice:
„Permets-moi de rentrer dans l'éternel repos.
„Maudis quiconque de moi aura pitié au monde,
„Bénis celui duquel je souffrirai le joug,
„Écoute toute parole qui se moquera de moi
„Et donne des forces au bras qui viendrait me tuer.
„Qu'il soit parmi les hommes le premier celui qui
„Arrachera la pierre qui soutiendrait ma tête.
„Que je passe, poursuivi par tout le long des ans,
„Jusqu'à ce que mes yeux seront taris de pleurs,
„Sentant que dans tout homme m'est né un ennemi.
„Que j'en arrive moi-même à ne plus me connaître.
„Que tout mon sentiment en pierre soit transformé,
„Que je puisse maudire la mère que j'ai aimée,
„Et que la haine la plus cruelle me soit douce.
„Car j'oublierai alors, et je pourrai mourir.

„Si exilé et si, sans loi, je serai mort,
„Vous jetterez mon corps indigne sur la route,
„Et vous donnerez, Seigneur, la couronne précieuse
„A celui qui fera manger aux chiens mon coeur;
„A celui qui de pierre frappera mon visage,
„Fais-lui grâce, ô mon Maître, et rends-le immortel."

Dans ce „Renoncement", si bien traduit en vers rimés par M. Gorceix pour notre „Anthologie roumaine", ce sentiment de l'immensité, cet élan d'une force énorme savent se plier pour faire l'hommage du monde entier, conquis en imagination, à celle qu'il aime; —tout cela dit dans une seule cet superbe envolée:

„Je voudrais la moitié des terres et des eaux.
„Commander, chef suprême, aux troupes, aux vaisseaux.
„D'un geste de mes mains, d'un clin de mes paupières,
„Ébranler à mon gré des peuplades entières.
„Des hordes quitteraient les forêts, le désert,
„De barbares, au loin, le sol serait couvert.
„On verrait les guerriers rouler à flots immenses,
„Les groupes d'avant-garde emplir les horizons,
„Briller, pendant des mois, l'éclair des fers de lances
„Et la mer bouillonner sous les noirs éperons.
„Ainsi, dans ma fureur, j'entreprendrais la guerre
„Et mettrai en conflit deux moitiés de la terre.
„Les prêtres me verraient, calme monstre inhumain,
„Pendant que mes soldats répandraient les ténèbres,
„Sur le bord de la stalle appuyé de la main,
„Satan ouvrant sur moi ses deux ailes funèbres,
„Et près de mon trône le noir de mon cercueil.
„Le monde ne serait qu'un grand désert en deuil:
„Pas un dieu ne pourrait, dans sa toute-clémence,
„Me pardonner jamais cette ruine immense.
„Mais alors je pourrai, transformant ma douleur,
„De mon âme agitée emplir le vaste monde.
„Pour moi, de lourds trésors d'innommable valeur
„Seraient puisés au sol et dans la mer profonde.
„Et, devant cet amas de fabuleux présents,
„Soleil parmi les rois et dieu parmi les hommes,
„J'irai, roi suzerain des mers et des royaumes,
„Sans daigner abaisser mes yeux indifférents.
„Alors, courbant vers toi ma superbe couronne,
„A genoux, comme aux pieds d'une sainte madone,
„Je te dirai: Oh! prends mes richesses de roi,
„Les rêves de mon coeur, en même temps prends-moi.

„Lucifer" c'est l'histoire de son amour. Il descend de son immortalité froide vers un naïf désir d'enfant pour se voir préférer le page qui sait sourir, et l'astre, revenu à son éternité, méprisante, remonte aux cieux. Le sentiment de l'amour s'unit à la vision grandiose des mondes étoilés alors que le rythme de sa chanson populaire fait entendre le son archaïque des légendes en pays:

„Il y eut jadis, comme dans les contes,
„Il y eut, comme jamais,
„De grands parents d'une souche royale,
„Une fille, une très belle fille.

„Unique auprès de ses parents,
„Gracieuse en tous mouvements,
„Comme la Vierge parmi les saints,
„La lune parmi les astres.

„De l'ombre des voûtes grandioses
„Son pas elle le dirige
„Vers la fenêtre où, voici,
„L'attend lui, Lucifer.

„Elle regardait comme sur les flots
„S'élance la lumière
„Et porte sur les voies mouvantes
„Noirs vaisseaux du monde.

„D'un jour à l'autre, elle le voit,
„Et son désir s'élève.
„Et lui, voyant qu'elle le regarde,
„En devint amoureux.

„A la fenêtre, accoudée,
„Elle serre ses tempes chaudes,
„De son désir sentant que toute
„Son âme est pénétrée.

„Et lui, combien est lumineux,
„Le soir de chaque jour,
„Son clair rayon quand apparaît,
„Dans son château, la belle!

„Et, elle, parlant comme dans un rêve,
„Dit d'un profond soupir:
„— O maître doux de ma nuit,
„Pourquoi ne viens-tu? Viens.

„Descends vers moi, doux Lucifer,
„Glissant sur tes rayons,
„Dans ma maison, dans ma pensée,
„Pénètre lumineux."

„Il écoutait et en trembla.
„Plus forte est sa lumière,
„Et le voici saillir d'un bond
„Et se plonger dans l'onde.

„Et l'eau, là où il se jeta,
„S'émeut en cercles mille.
„Et de l'abîme sans fond surgit
„Un calme et beau jeune homme.

„Il passe comme sur un seuil, lentement,
„Sur le rebord, s'arrête.
„Il tient en main un sceptre fin
„Enveloppé de joncs.

„Un prince tout jeune et souriant,
„Les longs cheveux tout d'or,
„Vêtu, sur ses épaules nues,
„D'un voile de sole violette,

„Mais son visage est transparent,
„Tout blanc comme la cire.
„Un mort aux yeux encore vivants,
„Qui brillent et jettent des feux,

„— Je descendis du haut des sphères
„Pour suivre ton désir;
„Le ciel m'est père et je naquis
„De la maîtresse des flots.

„Pour que je sois dans ce réduit,
„Pour voir tes yeux de près,
„Je descendis de mon serein
„J'ai pris un corps aux ondes.

„— Oh! viens, ineffable trésor,
„Et laisse pour moi ton monde.
„Je suis un astre, Lucifer.
„Viens, et sois ma fiancée.

„Dans des palais de rouge corail,
„Je te mènerai, des siècles.
„Tout ce qui est dans l'océan
„Sera sous ta conduite.

„— Oh! tu es beau comme dans un rêve
„Paraît un ange tout blanc,
„Mais par la voie que tu proposes
„Je ne marcherai jamais.

„Étrange et d'air et de vêtement
„Tu brilles sans vie humaine.
„A moi vivante, tu es un mort,
„Et ton regard me glace.

„— Comment veux-tu que je descende?
„Nas-tu compris encore,
„Que, moi, je suis un immortel
„Et toi tu es mortelle?"

„— Je ne sais mie paroles profondes,
„Le commencement me manque,
„Bien que tu parles humainement,
„Le sens des mots m'échappe.

„Mais, si tu veux, vraiment tu veux,
„Que je m'attache à toi,
„Descends ici sur notre terre
„Et sois mortel comme moi.

„— Tu veux mon immortalité
„Pour un baiser? Eh bien,
„Je veux que tu connaisses combien
„Puissant est mon amour.

„Oui, je naîtrai par un péché,
„Et je violerai la loi.
„Lié suis-je à l'éternité,
„Je veux qu'on m'en délie."

„Et il s'en va, s'en est allé
„Au gré d'une jeune fille,
„Se détachant de ses racines,
„Au ciel le long des jours."

Il est allé vers Dieu demander la permission de se détacher des cieux, d'abdiquer son immortalité:

„— Du poids de mon éternité
„Noire, dégage-moi, père,
„Et tu seras incessamment
„Loué par tout le monde.

„Je ne m'arrête à aucun prix,
„Mais fais que mon sort change,
„Car tu es source même des vies,
„C'est toi qui donnes la mort.

„Reprends le nimbe des immortels,
„Le feu des yeux éteints-le,
„Et donne, donne-moi en échange,
„Un rien, une heure d'amour.

„— Hypérion, qui de l'abîme
„Avec des mondes te lèves,
„Ne me demande pas des signes
„Qui n'ont figure, ni nom.

„Tu veux que tu deviennes un homme,
„Leur être tout pareil,
„Mais tous les hommes pourraient mourir,
„Et je créerai des hommes.

„Tout leur travail est dans le vent
„De l'idéal désert:
„Lorsque des vagues se sont perdues,
„Surgissent d'autres vagues.

„Mais toi, Hypérion, tu restes
„Après chaque couchant,
„Appartenant aux formes premières,
„A l'éternel miracle."

Il descend et trouve sa bien-aimée avec un page. Elle l'appelle tout de même, et lui il tremble, remontant au ciel:

„Il tremble comme une autre fois,
„Par les collines boisées
„Et mène à travers les déserts
„Des grandes ondes mouvantes,

„Mais ne descend plus comme jadis
„De sa hauteur aux vagues.
— „Que peut te faire, image d'argile,
„Si c'est moi ou un autre?

„Vivant dans votre cercle étroit,
„Vous êtes sujets au sort,
„Mais, moi, au haut du ciel, je suis
„Immortel et glacé [1]."

Il me paraît que dans la poésie romantique du Sud-Est européen ceci n'a pas été dépassé.

---

[1] D'autres morceaux dans notre volume cité, *Choses d'Orient et de Roumanie*, dernier chapitre.

Un épigraphiste anglais en Valachie

(Communiqué par **J. Bianu**)

Parmi les livres rapportés de sa mission comme attaché militaire de Roumanie par le général R. Rosetti se trouve le volume contenant le voyage en Turquie de l'épigraphiste anglais Edmond Chishull („Travels in Turkey and back to England by the late reverend and learned Edmund Chishull, B. D., chaplain to the factory of the worshipful Turkey company at Smyrne, London, printed by W. Bowyer in the year MDCCXLVII"; VIII+192 pp.).

L'auteur commence par une excursion en Ionie, à Éphèse, et de retour à Smyrne, en 1699. Il y a ensuite une section sur la route à Constantinople en 1701. Le trajet de Smyrne à Andrinople, de la fin de 1701 au commencement de 1702, suit. Enfin, à partir de la page 76, le voyageur raconte ce qu'il a vu en Valachie, en Transylvanie et dans les autres pays qu'il a traversés pour revenir en Angleterre au cours des années 1702 et 1703.

L'importance de ces notes est toute particulière, étant donné le caractère de la mission, dans la suite d'un ambassadeur, et la haute valeur intellectuelle du distingué savant.

Les notes sont dues au directeur de cette revue.

April XVIII. Thro a like country, only a little more woody, we continue our journey to Uppéer. And from thence the day following, were we first begin to see the Danube, we proceed thro a rich, pleasant and well cultivated country, till about twelve a clock we arrive at Tutracan, on the banks of the river.

April XX. We stay at this place, employed in the care of transporting His Excellency's eqnipage on the other side of the water; and in the mean time cannot but reflect with pleasure on the agreable tract of ground, wich for five days we had passed thro in Moesia Inferior. A country, which (however decried by Ovid and disparaged by our modern geographers) for the richness of its soil, variety of rising and falling ground, elegancy of prospect, and a competent provision of wood and

water is perhaps not to be paralleled by any other spot in the universe. But to the whole tract of this country, which descends gradually from the foot of the Haemus to the banks of the Danube, is rich both in arable and pasture ground; yet the inhabitants seem excessive poor and are defended from the injuries of the weather by houses very meanly built.

April XXI. His Excellency and his retinue this day pass the Danube between Tutracán and the mouth of the Argisch, about eight in the morning, at a passage about a mile broad. Upon landing His Excellency was complimented from the Prince of Valachia by his cousin german Count Tomáso Cantacuzéno, and was received by a guard of fifty men, and two coaches of six. In the finer of these His Excellency rode about a mile into Valachia, along the banks of the Argisch, and then alighting was entertained under three rich tents, sent likewise by the Prince for his reception.

April XXII. His Excellency continued his journey about six hours thro the Valachian country wich on this side is exactly level and luxuriantly rich, but desolate for want of culture aud inhabitants. In the road we meet with wooden crosses, erected in many places to excite the devotion of Christian travelers; as also a convent of monks about two hours short of our conack, near which the Argisch receives the chanel of the Dembowitza. At lenght we arrive at a miserable collection of cottages, scarce deserving the name of a village, but blessed with the convenience of a delicious and healthy water, where we find the tents both of the Prince and His Excellency ready pitched for his entertainment this evening. We were conducted hither by Count Tomáso, who undertook the care of the public tain [1] to be furnished for His Ecellency.

April XXIII. We proceed four hours thro a pleasant wood, enriched with lillia convallium and other flowers; and at length pitch our tents at Popest [2], which in the Valachian language signifies the same as Priest-town. Here about five in the evening His Excellency received an express by Baron Minsheim from

[1] Provision journalière; en turc: *taïne*.

[2] Popeşti, de *popă*, prêtre.

Count Rabutin, with the most unhappy news of the death of his Britannic Majesty, on the eighth past.

April XXIV. About seven this morning His Excellency set forward, and prepared for his entrance into Bucurest, which is distant about an hour and half from Popest. Not far from his conack he was met by a rich coach from the Prince of Valachia, complimented by his two eldest sons[1] and attended with a guard of about five hundred men. His Excellency, having mounted the coach, preceded by the guard, made his entry about nine a clock; when he was conducted to a spare palace of the Prince, near that of his own residence, and entreated tu use it as his own[2]. It is a fair and gentle house, built of stone, and covered agreably, to the custom of this place, with wooden tiles[3]; and, being furnished with apartments after the Christian fashion, may be esteemed magnificent, when compared with the barbarous edifices of the neighbouring Turks. From the front it looks into a large garden, and from the right wing into another of somewhat a lesser size; both which are agreable and afford a convenience of shade and verdure.

This afternoon the Prince came on horseback thro the lesser garden to visit His Excellency who met him at the garden door, and could scarce prevail with him to precede in going up stains. He returned in a hour, and gave opportunity to his uncle, Constantinus Cantacuzenus[4], who has the office of grand stolnicho, or steward, in this court, to pay my Lord the same compliment. The name of the Prince is Joannes Constantinus Bassarabas[5], who has enjoyed the prin cipality about thirteen years, having succeded Serbanus Cantacuzenus[6], brother of the above

---

[1] Constantin et Etienne Brâncoveanu.

[2] Probablement le palais de l'aîné des fils du prince.

[3] Des bardeaux, en roumain: *şindile,* du saxon *Schindel.*

[4] Le Stolnic Constantin Cantacuzène, ami du célèbre comte Marsigli, l'auteur du *Danubius pannonico-mysicus,* a commencé une Histoire critique des Roumains. Voy. Iorga, *Operele lui Constantin Stolnicul Cantacuzino,* Bucarest 1900.

[5] Jean (titre de tous les princes; reminiscence de la chancellerie impériale bulgare) Constantin Basarab (à cause de sa descendance), Brâncoveanu (de sa terre d'héritage).

[6] 1678-1688.

mentioned Constantinus Stolnichus. He is a promoter of good order and discipline in the province, a reviver of architecture and incourager of learning both at Bucurest and other places of the principality; into which he has introduced two or three printing presses, and from thence published several books useful for the instruction and edification of the Greek church [1]. He is about forthy seven years of age, and has ten children, four of them sons, the second of whom [2] being about fourteen years of age is well instructed in the Latin and Greek languages. He is of an affable, mild, and courteous temper; generous, careful of the education of his family, and a great encourager of religion; and therefore liberal in his disbursements for printing and giving away books, erecting of monasteries, adorning of churches, and other acts of piety. His uncle, Constantinus Stolnichus, is an elderly person, who has traveled over most parts of Europe, is skilled in the controversies of their own church, as well as in the several liberal sciences; is also well versed in politics, and by his counsels chiefly sustains the present Prince, with the honour and interest of the principality.

April XXV. By nine this morning His Excellency returned the visit to the Prince, who received him at the head of the stairs and entertained him at first with a conference of about an hour aud half lang. After this His Excellency was conducted into the dining room, where, at a long table sumptuously spread, the Prince and His Excellency (the former on the right hand) sat down to diner. On the side of His Excellency sat the two eldest sons of the Prince, his sons in law, with the other nobles and officiers of the court. On the side of the Prince sat in order the retinue of the ambassador, with our conductor Count Tomáso, and others. The feast was protracted at least seven hours, during which passed a great variety of courses, consisting of excellent and costly dishes, with plenty of exquisite wine, and many ceremonious healths; the principal of which were to the

[1] Voy. J. Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia românească veche*, I; Del Chiaro, *Historia delle rivoluzioni di Valachia*, éd. Iorga, Vălenii-de-Munte 1914; Iorga, *Viaţa lui Constantin Brâncoveanu*, *ibid.*

[2] Constantin, Etienne, Radu et Mathieu, tous décapités à Constantinople avec leur père en 1714.

Grand Signior, the Emperor of Germany, and the Queen of England, all seconded with salvoes from the soldiery in the adjoining court. Here we were made witnesses to a singular air of courtesy, hospitality and gentle behavior in the Valachian nobility; but more particularly in the Prince himself, who drank to the health and prosperity of each stranger at the table. At the conclusion of the entertainment he vested His Excellency with a rich silk robe of the Valachian fashion lined with an excellent sable fur[1], upon which His Excellency and his retinue return to their own lodgings. The Palace of the Prince, with the apartments, and gardens adjoining, are truly noble und magnificent; and, tho not to be compared with those of some other Christian princes, yet much preferable to those in which the ignorant Turks so ambitiously please themselves.

April XXVI. This morning we had divine service and a sermon in His Excellency's family, and in the afternoon he paid a short visit to the Patriarch of Jerusalem, but afterwards much longer to the abovementioned Constantinus Cantacuzenus Stolnichus. The Patriarch lodges in a large kane, built by the present prince, where are large apartments and magazines for merchants, the rent of which may yield about twenty purses per annum, and is by the Prince consigned into that Patriarch's hands for the use of the Holy Sepulchre.

April XXVII. I visited the press of this place, where I found them printing some pieces of devotion in Arabic, under the care of the Patriarch of Antioch to be distributed by him about his diocess[2]. Beside this, they were undertaking to print a large folio of the famous Maximus Hieromonachus called κυριακοδρόμιον or The course of the several Sundays throughout the year[3]. On this occasion I there bought several books, among which one containing all the Liturgies, Hymns, Rituals, Lessons, and other devotional tracts, used on all occasions in the Greek church through the course of the whole year. This morning the Prince gave His Excellency another visit, which he returned in the

---

[1] Le caftan.
[2] Des indulgences probablement. Des exemplaires ne s'en sont pas conservés.
[3] Voy. *Bibliografia românească veche*, I, p. 423.

afternoon, and at the same time took leave with a deep sense of the generous, honorable, and affectionate treatment he had received in this court. After his return from the Prince, he received a visit of leave from Constantinus Cantacuzenus Stolnichus, who then presented him with a gentle horse of the Valachian breed, and at the same time two of the same breed and quality were sent him from the Prince, upon which His Excellency answered the present of Constantinus with a diamond ring, valued at three hundred pounds.

The same day I was favoured with a present of several Greek books, lately printed in this province from κὺρ Γεώργιος Καστριώτης [1], as likewise of some others from His Excellency Constantinus Cantacuzenus. Towards the evening our curiosity led us half an hour out of the town to visit a convent, called in the Valachian tongue the Catrochan [2], and founded by the late Prince Serbanus Cantacuzenus. It is accounted the most beautiful of several in this province, founded by the present and preceding princes, and therefore a short account of this may serve for a specimen of the rest. It is situated on the Dembowitza [3], which washes it on two sides; while the other two are adorned with a grave of lovely, close and shady oaks. The neighbouring pastures afford an entertaining prospect, whereas the parts nearer to the convent are disposed into orderly vineyards, and gardens.

The fabric itself is an oblong quadrangle, built of regular and massy stone, divided into cells for about forty monks. with lodgings for the abbot a common refectory, kitchin, and other public apartments. But in the middle of the area is erected the chapel, of the exact figure of the antient Greek churches, that is distinguished into the νάρθηξ or porch, πρόναος or outward chapel, νάος or body of the church, βῆμα or chancel, and θυσιαστήρίον or altar, the several parts being regular and stately, supported with pillars, and covered with heigh cupolas. The ornaments of painting, gilding, and embroidery are

---

[1] Georges le Castriote fut employé en 1711 aux négociations avec le Tzar Pierre. Son rôle de Mécène n'était pas connu.

[2] Cotroceni, près de Bucarest, nécropole des Cantacuzènes de la lignée du prince Șerban, aujourd'hui palais de résidence du roi.

[3] La rivière de la Dâmbovița.

exceeding rich; and the pictures so numerously disposed, as to possess every part of the church in the inside, as well as the outside of the front. Here is shewn the monument of Serban the founder, with his princess, his brother and other relations[1]; whose pictures, among others, possess a great part of the western wall. Here also are kept the two horse tails, allowed by the Turks to be carried before this prince[2], together with the bandiera of the province, and another called the paschal colours, in which the whole Trinity is profanely represented, and God the Father expressed by the image of a reverend old man, looking over the body of our Savior, as it hanges upon the cross.

Bucurest is a large stragling town of a very pecular make, the outward parts very mean, consisting of houses, the greater part of which is under ground like our cellars and covered over at the top with straw or bark of trees. The better sort of houses are about the palace of the Prince, which are covered with handsome wooden tiles, the walls built of substantial stone and theayards and gardens always very wide, enclosed with intire trunks of oaks set as possible to each other. The streets appear like a continued bridge being floored from side to side with massy planks of ten yards lang and as many inches thick; which work, however expensive it may seem, is continued thro all the buildings of the place for the extent of some miles together. The sight of the whole is agreable at a distance, by reason of the several houses of the nobility, the palace of the Prince and the number of churches and convents. These last are all of one form regularly built and rising with cupolas, wherein bells are often hung; which I mention, as being the first I had heard since my arrival in Turkey.

The whole province is luxuriently rich, abounding with woods and pastures, but thinly inhabited and that in caves and huts rather than houses. Its chief income proceeds from wax, honey, hides, horses, the mines of salt and custom on some places of the Danube. By these it is able to maintain its prince and barons splendidly, besides paying a yearly tribute to the Turk,

---

[1] Les inscriptions ont été publiées dans nos *Documentele Cantacuzinilor*, Bucarest 1901.

[2] Les *tougs*.

that is settled at three hundred and twenty purses, which are equal to thirty two thousand pounds sterling, besides three times that sum extorted beyond compact. The lands of the province are intirely in the hands of the Prince and barons, the rest, who are rustics, being all either slaves or servants, whose persons or service are at the disposal of the several nobles, on whom they depend.

April XXVIII. We proceed this morning from Bucurest, and after five hours travel take up our lodging at a small village, called Chrÿthulest[1]. In the way we stop a little towards the right hand to visit a gentle palace, which is building by the Prince for his second son, situated on a pleasant lake. And the day following, in seven hours from Chrythulest, we pitch our tents and lodge near a small river, called Ilfov.

April XXX. This day about twelve a clock we arrive at Tergovist, where His Excellency and his retinue are lodged in the palace of the Prince. The form and state hereof much resembles that of Bucurest; only it has the advantage of a much finer garden, and therein of a beautiful stone summer house; both which are regular, and may compare with those of the politer Christendom. The town is pleasantly situated on the Ialomitza, beyond which it enjoys the prospect of a beautiful tract of hills, which make the boundary betwixt this province and that of Transylvania; but on the other hand, the eye loses itself in an even boundless plain, encircled at a larg distance with stately woods. The city gives title to the chief Metropolite of Valachia, and in like manner, till within these thirty years, was the residence of their princes; when a rebellion against the Turks, being here formed by Prince Ghika[2], and the neighbourhood of Transilvania contributing to render the place more suspected, his successors were constrained to demolish it and retire to Bucurest. But within five years the present Prince has obtained fresh leave to reestablish it on condition he erects no fortifications in the place; and accordingly it begins apace to be repeopled, while the Prince refits his palace, em-

[1] Crețulești.
[2] De fait il s'agit de Mihnea, rebelle contre la Porte, et pas de Grégoire Ghica.

bellishes his gardens and invites the nobility to erect their respective houses, that so they may attend him in those frequent residences, which for the future he intends to make here.

May I. We took the opportunity of the stay we this day made at Tergovist, to go after diner to a convent situated on the adjoining hills[1]; which we found well built of fair free stone adorned with cupolas well carved in lattice work of the same matter; but above all commanding a delightful prospect over the subject plain, and city of Tergovist, which on account of the palaces, the feats of the nobility, and the many fair convents and churches there extant, affords an entertaining landskip.

May II. This day we travel four hours from Tergovist, and at length pitch our tents in a pleasant place, surrounded with pendent woods, by the name of Isvora[2], not far from the stream of the Dembowitza, which yet continued to flow on our left hand.

May III. This morning we proceed, and within half an hour arrive at the foot of the mountains, where the Dembowitza descends into the plain thro an easy clift, which it perhaps has partly formed by the continual and rapid course of its stream. Thro this plain we travel seven hours, in which time we are obliged to cross the winding chanel of the river twenty times or upwards; and being constantly diverted by the murmur of the shelving hills that form the vale and by the evenness of the ascent which imperceptibly leads us up the mountains, we at length pitch in a fair meadow inclosed like a theatre with surrounding trees and hills, where is a small village by the name of Cotonést[3].

May IV. We continue our journey four hours thro the same sort of way, that is, along a norrow shady vale, wihch conveys the winding waters of the Dembowitza; which having crossed

[1] Dealu ou Saint Nicolas de la colline, des vignobles. Bâtiment du commencement du XVI-e siècle, dû au prince Radu-le-Grand. Nécropole princière, contenant aussi la tête de Michel-le-Brave.

[2] Izvoare.

[3] Cotenești.

several times, we at length arrive at the village of Dragoslave, and in half an hour farther at that of Rukor [1], in the Greek map [2], Ῥούναλα, where we pitch and repose this evening. Th's village is considerably large, consisting of houses all of the Valachian fashion, that is, built round with trees laid even upon one another, covered with an high and steep roof consisting of wooden tiles and within having no funnel or chimney to convey the smoke, but open only in several parts of thereof to supply that defect.

May V. Being now impercptibly advanced almost as high as the snowy tops of the mountain, which we see at a near distance impending over the village, where we lodge, we are informed, that the remaining ascent for the space of half an hour is very difficult, and that afterwards we are to encounter a much more troublesome descent. His Excellency therefore thought fit to repose here this day and to take that opportunity of sending before him his waggons, coaches and the greatest part of his baggage, that on the morrow, when he himself was to set forward, he might pass with the greater ease. In the mean time, considering that we then hoped to pass the limits that separate the two provinces of Transylvania and Valachia, it will be here proper to set down such general remarks, as occurred in traveling thro the latter.

This province was under the Romans from Trajan to Gallienus, or rather to Aurelian; who, tho he was born here, yet translated the remainder of the Romans hence into Moesia and Panonia. When it became tributary to the Turks by force of arms, it was glad to accept the imposition of three hundred and twenty purses yearly, whilst Moldavia, which voluntarily submitted to that yoke, was assessed at no more than sixty. Ever since, the nomination of their prince has en'irely resided in the Turk, who nevertheless allows him all rights of sovereignty in the principality, except that of declaring war, and coining his own

[1] Rucăr.

[2] La carte grecque de Constantin Cantacuzène, imprimée à Padoue, dans l'imprimerie du Séminaire, dont la traduction, à inscriptions italiennes, est donnée dans le livre de Del Chiaro.

Nous n'avons jamais pu trouver l'original.

money. That which ordinarly passes in this country, is therefore either the Dutch, or Venetian lion dollars; with the quarts of Poland; and a small Saxon coin, here called bains [1], of which one hundred thirty two make a lion dollar [2]. Justice is here performed according to the ancient laws of the province, which ave agreable to the Roman law. The power and act of pronouncing sentence is wholly in the prince, after which, as commonly in Turkey, the execution immediately ensues.

For the better adjustment of tribute, and other common duties, the whole province is divided into seventeen counties, of which each is to furnish its respective proportion. In time of war it ordinarly maintains twenty thousand men, of which about the fourth part continue in pay in the time of peace. The natives ordinarily called themselves Romans and their province Tzerra Romanesca, being persuaded that they are descended of that original. And in favour of this opinion they may allege their language, which is a broken mixture of Latin and Italian, into which have been accidentaly adopted some few Turkish and Sclavonic words. They write entirely the Cyrillian Sclavonic character, which seems to be a detortion from the Greek [3]. And these properties of their language, as well as the character, they have in common with Moldavia; which two provinces, together with Transylvania, constituted the antient Dacia, the two former Ripensis, and the last Mediterranea. The wines of this province, especially about Tergovist, are exquisite fine. The Valachian habit much resembles that of the Turks. Their religion is entirely that of the Greek church and the government of it subject to the Patriarch of Constantinople. Their liturgic rites are performed either in the Greek or Sclavonian tongue; tho I was assured, that in some churches the Valachian was admitted, at least they have frequently the Gospels and other offices in that language, but the liturgy itself more rarely. The churches of each parish, as well as chapels of the many monasteries, which are seen here, are usualy very fair, well built, richly adormed, profusely painted, and for the most part

[1] *Bani*, deniers.
[2] Le *leu*.
[3] Nous avons supprimé deux notes d'érudition.

furnished with bells; tho in some places I have observed the wooden plank which is common to the Greeks in Turkey, were bells are not permitted. The νάρθηξ or porch, is generally daubed with superstitious representations of the punishments oi hell; and often the inward walls are profaned with some inconsistent corporeal image of God the Father, a thing here permitted against the professed principles and declaration of the Greek church.

May VI. We proceed this day over the mountain, on a steep craggy rocky way, lined on each side with an dismal shade, and sometimes looking down into a frightful precipice. By half an hour after ten we arrive at the limits of the two provinces, which are distinguished by a wooden cross on the edge of the mountain, from whence the prospect begins to open into Transylvania. Here my Lord was saluted from the government of Transylvania by Count Michael Mikes, as well as from the magistrates of Cronstadt by their deputy and at the same time attended by a troop of horse, with the colours of the Emperor, as his ordinary guard; upon which the troop of Cosacks, which has hitherto guarded His Excellency from Tergovist, returned home. In one hour and an half from hence we descend the mountain and at a narrow passage, where the river Bozza finds its passage out of the snowy hills into the adjoining plain, we arrive at the castle of Bran, a small fortress which defends this pass; where His Excellency was saluted, as he passed, with three diferent salvos of about twenty one guns. Within canon shot of this ford we find a fair set of huts, ready pitched for the reception of His Excellency, with a buttery, kitchen and other accomodations provided for use by the abovesaid Count Mikes; who now undertook the care of the public allowance and conduct of His Excellency from this place, as far as Hermanstadt.

May VII. By six this morning we set forward from the castle of Bran, directing our course for Cronstadt, being now about two Hungarian miles, or twelve Italian distant from it. In half an hour His Excellency was met by major general Glychensberg, governor of the forces at Cronstadt and the parts adjoining, together with lieutenant colonel Graven of the regiment of ge-

neral Rabutin. The same civility he received from the judge and other magistrates of the city, with whom and the numerous retinue which came along with them, we now proceed making a train of a mile long. In the mean time our road lay thro that spot of ground on which general Heusler was defeated, and made prisoner by Count Tekely in the year sixteen hundred and ninety; as also thro the town of Rosnaw, lying in the middle betwixt Bran and Cronstadt, where there is a considerable castle, which likewise saluted His Excellency, as he passed, with three repeated salvos. About eleven a clock we enter the city, the castle repeating continual salvos, which we find all in arms, and the streets lined on both side with musqueters, as also the whole soldiery drawn up in order in the market place. In this is the house of general Glychensberg, where His Excellency was received with all marks of respect and honour and in a hour's time invited to a noble entertainement. After diner by order of Count Mikes, we were attended to our several stations, where a Transylvanian gentleman was apointed to act as commissary, or proveditóre in each respective quarter. Particularly Mr. Paget and myself were favoured with the company attendance of one Lodislaus Doza, a civil, intelligent and well behaved gentleman of the Helvetian confession. And this afternoon Mr. Paget and I walked up the castle hill, from whence we had a prospect of the city, which is almost triangular, enclosed with a stone wall situated in a narrow vale, under an high snowy clift of mountains, but on one side looking towards a level and fruitful plain. It is surrounded with three distinct suburbs, beautifully intermixed with gardens; and in one part of these suburbs, which runs more within the hills[1], stands an handsome Valachian church[2]. A dreadful fire about fourteen years since laid the whole town in ashes and at the same time utterly consumed the library of the school, which is here instituted for teaching of philosophy and theology. The same calamity almost ruined the cathedral church, of which now nothing but the outward case remains to testify its

[1] Les Şchei, les „Esclavons".
[2] Église de S. Nicolas.

former grandeur; the roof, which was of arched stone, being now only covered with boards.

The general religion of this place is Lutheran; and the church above mentioned is governed by a dean and thirteen capitularies, who enjoy considerable rents from the thirteen parishes of the districts of Cronstadt which are supplied by them. The ecclesiastical government of the whole district is partly in this chapter and partly in the superintendent of Cronstadt; which office is sometimes distinct, but for the most part held together with the deanry; and from this superintendent appeals lie to the bishop of the whole province of Transylvania.

The civil government of the town is in a judge elected every two years, a senate and a commonalty of an hundred men. The sentence of the judge is final and is governed by laws of the place model'd according to the civil law. The city since the fire is fairly rebuilt, with a certain regularity of walls, and the roofs are all covered, as in Valachia, with wooden tiles. The common language is Saxon, this being one of the cities which belongs to the great colony of that nation, which makes one third of Transylvania.

May IX. This morning we depart from Cronstadt at six a clock by the way of Feketeholm[1], which has a church fortified like a garrison. From thence we proceed thro woods and hills to Veledin[2], where in a cold watery plot of grass, surrounded with woods, we lodge this night in tents. Here I took leave of Count Tomaso, who then presented me with two other books from Constantinus Stolnichus.

May X. General Glychensberg, who waited on His Excellency to this place from Cronstadt, now returned hither. We proceed thro a troublesome way and dark wood to Sharkan[3], which at length we find deliciously situated upon a river, which a little way from hence enters the Aluta, now called Alt. Here Il lodged at the house of the minister, who was a Lutheran, by name George Sularius, and, it being Sunday, I attended him to their evening service.

---

1 Feketehálom, en roumain Codlea.

2 Vlădeni.

3 Sarkány, en roumain Şercaia.

May XI. We set forward thro a fair, rich and well cultivated country to Fogeras[1], a large, but scattered town, and there take up our station by eleven a clock. His Excellency was here lodged in an house, which belonged to Count Tekely, who was prime minister to the late prince Abaffi, and slain in the defeat of General Heusler near Cronstadt. I had here some conversation with the chief pastor of the place Michael Rozgoni, a learned Calvinist, who had studied in Holland. At Fogeras is a castle surrounded with a wide mote, and so strong, or at least so fortunate that it is said never to been have taken by force of arms.

May XII. From hence we proceed in six hours to Ucha[2], a village inhabited intirely by Valachs. And setting out early from thence the next morning, by twelve a clock, we reach Porumback[3], a most delightful village, situated very near the banks of the Aluta, which river attended us for these three last days journey, not far from our right hand, under the adjoining hills His Excellency was here met and complimented by general Rabutin from Hermanstadt, who came accompanied with Count Seau, the Emperor's chief commissary in Transylvania, and two other officers of the imperial army. The General returned before dinner, and left my Lord well accommodated in a pleasant country house of Prince Abaffi, whose barnes, and magazines of grain, with the adjoining fish ponds, and rich meadows, that surround the ferm, we viewed this afternoon with great pleasure.

May XIV. We leave Porumback, and are presently after upon the banks of the Aluta, over which river His Excellency's whole baggage, with the horses, coaches, waggons and other necessaries, were transported upon flat bottomed boats. We proceed one Hungrian mile from our conak, and then His Excellency is again met by general Rabutin, and several officers of the army, together with a train of five hundred persons consisting of two troops of horse with the magistrates and chief citizens of Hermanstadt. After mutual compliments, my Lord take

[1] Fogaras, en roumain Făgăraș.
[2] Ucea.
[3] Porumbac.

his place in the General's coach and so they both ride together another Hungarian mile to Hermanstadt, attended with a numerous retinue of guards and citizens into the town, where the canons continually kept firing and the inhabitants received them in arms. There His Excellency, being first lodged in a large and convenient house in the market place, very near the palace of the General, about one a clock was conducted thither to diner, where a sumptuous feast was prepared at two tables. At the first sat His Excellency with his retinue, general Rabutin, his Lady, the Princess of Holstein with the Contesses Seau, Bethlen Mikes and some others; as also the Counts Seau, Bethlen, Mikes, Stanville of Lorrain, Costa of Piedmont, Monticelli and Commissary Belli. After diner His Excellency returned to his lodging, where he was now attended by Count Bethlen, instead of Count Mikes, who was appointed to conduct him from Hermanstadt as far as Clausenburg. In the evening the General complimented His Excellency with the command of the garrison, during his stay in this place and thereupon pressed him four diferent times to give the oath word, which nevertheless he peremptorily declined [1].

[1] Chishull mentionne aussi (p. 39) le 13 avril 1701 les funérailles du drogman principal de l'ambassade d'Angleterre, „signor Demetrasco", Grec de nation, Latin de religion" ; le nom du „Levantin" est purement roumain (Dumitrașco),
Le 1-er juin 1702 il est question des charges fiscales de la Transylvanie, entre autres du „debitum principis Duca" (pris par les Polonais dans sa Moldavie, en décembre 1683, et emmené à Léopol, où il mourut peu après), en valeur de 65.600 florins du Rhin, avec cette explication: „his designed ranson, after his death in Poland, was injustly detained in this province", c'est-à-dire que le gouvernement transylvain avait retenu la rançon déposée, pour être transmise en Pologne, par la femme de ce Georges Duca, Anastasie. — Sur les Roumains de Transylvanie l'auteur s'exprime ainsi :„Besides these, the Valachs are everywhere in great number, intermixted among the Transylvanian nations. but have no jurisdiction or dominion of their own and therefore they remain as nourishers of cattle. and in that service slaves and subjects to the rest. And not only Valachs (so great is the aversion of these Valachs to the killing of calves, that to redeem one taken by General Rabutin, they offered the choice of all their children), but likewise (tho in lesser numbers) there are found up and down in Transylvania, Rascians, Muscovites, Armenians, Jews, and others" (p. 101).

Nouveaux détails sur le Spatar Nicolas Milescu

Nous apprenons par M. le docteur T. J. Arne, membre de l'Académie Suédoise, que des recherches ont été faites par un savant anglais, John Baddeley, dans les archives et bibliothèques de Russie et de Suède sur l'histoire de la pénétration de la Russie vers la Chine.

Ces recherches ont été publiées dans un ouvrage monumental: *Russie, Mongolie, Chine* (Macmillan, Londres 1919, 2 vol. in folio, gravures). Imprimé seulement en 250 exemplaires, l'ouvrage est aujourd'hui extrêmement coûteux et presqu'introuvable.

Monsieur Baddeley nous donne une biographie détaillée de Nicolas Gavrilovitsch Spatary (Milescu), établissant l'année 1708 comme celle de sa mort, et non pas 1714, comme on l'avait cru jusqu'à présent.

Outre les ouvrages de Milescu déjà connus, il aurait écrit une description détaillée de l'église de Sainte Sophie à Constantinople. Le «Riksantikvarie» suédois Peringskiold raconte dans son ouvrage «Vita Theodurici Regis Ostrogothorum, auctore Ioane Cockloeo, Germano», Stockholm 1699, que l'orientaliste Sparfvenfeldt se serait rencontré avec Milescu en Crimée vers 1680 [1]. Nous espérons publier prochainement le passage in extenso, grâce à l'amabilité de M. Arne.

Le journal de Milescu pour son voyage en Chine est publié par M. Baddeley d'après un manuscrit inédit.

Bref, l'ouvrage du savant anglais devra être consulté par tous ceux qui s'occuperont dorénavant de la figure si intéressante pour la culture et la littérature roumaine que fut au XVII-e siècle le boïar moldave Nicolas Milescu.

Constantin I. Karadja.

---

[1] Cf. la mention dans Diculescu, *Die Gepiden*, Leipzig, 1922, dernières pages *(N. I.)*.

COMPTES-RENDUS

L'Europa orientale, IV, nos 6-7 (juin-juillet 1924).
Studî bizantini, Naples 1924.

Les érudits italiens, nombreux et distingués, qui s'occupent de l'histoire de Byzance et de la grécité moderne ont tenu à ajouter aussi sous la forme d'une publication séparée leur apport au congrès de byzantinologie qui a tenu, en avril, ses séances à Bucarest.

Dans deux publications différentes, un numéro de l'*Europa orientale* et un volume d'„Études byzantines", qui comprennent cependant une grande partie de contributions communes (de fait les *Studî bizantini* contiennent tous les dix articles de la revue, avec quelques autres), ils présentent des vues d'ensemble, des bibliographies, des notes de philologie et de folklore, des documents, des analyses et même un compte-rendu (sur la *Curtea-de-Argeş* de la Commission des Monuments historiques de Roumanie).

M. Fr. Brandileone s'occupe des «clauses pénales dans les documents byzantins de l'Italie méridionale». Ces clauses comminatoires, prévoyant une amende au profit du «trésor» et de «l'Église», de la part de ceux qui violeraient les termes du contrat, passent, après quelque temps, dans ces documents de Sicile et de la Terre Ferme byzantine en Italie en tête du document. La formule ordinaire est de ce type: Σημιούμεθα εἰς τὸ δημόσιον νομίσματα λε'. Les contrats roumains l'ont aussi; la somme à payer s'appelle *ferâie* ou *herâie* (un article sur ce sujet vient d'être publié par M. Mototolescu dans la nouvelle „Revue des Archives" de Bucarest): il n'est pas question de l'Église; quiconque rouvrira le procès concernant telle propriété sera sujet à cette amende. Les princes, de leur côté, lorsqu'ils sont appelés à décider, soumettent le violateur de la sentence une fois prononcée à la malédiction des Pères du concile de Nicée, ainsi qu'à toutes les sanctions terribles contenues dans la Bible.

L'article de M. R. Buoncore sur les «Némanides du Kaponik, dynastes romains dans la péninsule des Balcans» montre une infatigable préparation, à travers les témoignages documen-

taires sur la Serbie du moyen-âge, et sous ce rapport il rendra service. Mais il est difficile de se laisser convaincre de la thèse que la lignée de Némania serait vraiement romane, qu'elle pourrait même descendre de Constantin-le-Grand, que le Kopaonik dont elle part serait leur héritage individualisé pour toujours, qu'il pourrait être équivalent au territoire de la „Vieille Valachie" *(Stari Vlah)*, qu'il serait relié au nom d'Ouroch, porté par quelques-uns de ces princes, pour les seuls arguments, bien maigres, que présente l'auteur. Qui admettrait que ce nom de Kopaonik, „massif de montagnes" (cf. la dénomination roumaine de Copou pour une des hauteurs qui dominent Jassy), pût arriver à signifier „marche de frontière" *(terra alzata a difesa di confine; Studî*, p. 35), que le nom du prince Vlkan, dérivé, évidemment, de «vlk», loup (cf. le défilé de Vîlcan dans les Carpathes roumaines, le nom de Vîlcea pour une „judicature" de Roumanie, après avoir été, sans doute, celui du premier „juge"), a quelque rapport avec «Valaque», *Vlah*, donc „Romain et Latin", fût-ce même avec ces Valaques de Balcans que M. Buoncore paraît ignorer ou écarter de ses hypothèses? Ouroch vient indubitablement de *úr*, en magyar: seigneur, de même que Biéloch a des attaches à Béla et n'a rien à faire avec le mot qui en slave signifie: blanc. Acceptera-t-on dans le cercle des historiens serbes la distinction fixée par l'auteur entre le „Dessa de Zenta et de Trébigne" et „celui que Cinnamus appelle Dessa et dit être frère de Primislav et de Biéloch" (p. 37)? Rien qu'en feuilletant „l'Histoire de la nation serbe" de M. St. Stanoïévitsch, M. Buoncore aurait mis un peu plus de réserve dans les hypothèses qu'il présente.

M. Cammelli donne une bonne traduction italienne rythmée d'un des plus beaux hymnes du poète byzantin Romain, celui dans lequel il chante la Nativité du Christ.

M. F. de Simone-Brouwer a fait une œuvre très utile en donnant la liste des travaux consacrés par des savants italiens à l'histoire, à la littérature et à la vie de Byzance. Il a poursuivi dans une autre étude la persistance de certains thèmes byzantins (comme ceux des légendes ayant trait à la conquête de Constantinople par les Turcs) dans le folklore grec de l'époque moderne.

Les travaux faits dans ce domaine byzantin par l'École fran-

çaise de Rome sont présentés avec une discrétion exquise par le maître de ces études, M. Diehl, dans un article publié en français.

M. G. Gabrielli ne donne pas seulement une biographie tant soit peu complète d'un Grec des Iles Ioniennes, qui, docteur de Padoue, fut mêlé à l'activité des chefs de la Renaissance italienne à la fin du XVI-e et au commencement du XVII-e siècle, Jean Demisianus, mais il plaide, avec la ferveur de quelqu'un qui vient lui-même de la région dont il parle, la cause de ces «Italo-Grecs», de ces anciens émigrés balcaniques établis dans l'Italie méridionale, qui conservent encore, avec un dialecte de plus en plus mêlé de termes italiens, des chansons d'une grande pureté morale et d'un touchant idéalisme dans l'amour. M. Gabrielli donne, en outre, la liste complète des ouvrages et des articles relatifs à cette population, qui est encore assez nombreuse.

Les nouveaux renseignements de M. J. Guidi sur les rapports entre Byzance et le règne abyssinien d'Axoum sont pris dans une source religieuse du VI-e siècle.

La contribution documentaire de M. Silvio Mercati est importante. Il a trouvé des vers sur la mort de Michel ou Mihăilaş Movilă, prince de Moldavie exilé, pauvre adolescent réfugié en terre de Valachie auprès de son beau-père, le prince Radu Şerban, et mort à sa Cour, au commencement du XVI-e siècle, enterré dans la nécropole princière de Dealu au-dessus de Târgovişte (l'auteur de ces morceaux doit être le Métropolite de Myrrhe, réfugié en Valachie, Mathieu, ainsi que nous essaieront de le prouver dans notre *Revista istorică).* Puis on a des vers d'un certain Kékauménos pour un lettré byzantin peu connu, Athanase Lizix, la lettre du «moine Sophonias» au «philosophe Joseph» et la présentation de toute l'oeuvre poétique dûe au commentateur des Évangiles qui a été Théophylacte, archevêque de Bulgarie. Un catalogue des publications de M. Mercati est ajouté à son apport aux «Études byzantines».

Les miniatures décrites et communiquées par M. A. Muñoz, duquel aussi un article sur les études d'art byzantin, sont des travaux du XIV-e siècle, qui ne manquent pas de fini et confirment l'opinion que dans ce domaine aussi la grécité byzantine a eu à cette époque sa renaissance. D'une plus haute va-

leur est l'icône en mosaïque, trouvée en Sicile, qui représente la Vierge endolorie contemplant, à côté de la tristesse de S. Jean, le crucifié: M. P. Orsi, qui l'a vue, en donne une étude attentive.

La contribution d'A. Palmieri est un chapitre d'auto-biographie, l'auteur, un savant de grand renom, exposant, avec une certaine mélancolie pour l'abandon d'une grande oeuvre à laquelle il avait voulu consacrer toute sa vie, la large part qu'il a prise aux controverses dogmatiques, — lui-même, dans un grand et bel effort de sincérité, les reconnaissant vaines, aujourd'hui — entre les deux grandes Églises rivales, chacune s'appuyant solidement sur des intérêts qui ne sont pas seulement ceux de la religion. On lui sera très obligé d'avoir donné lui aussi une bibliographie personnelle qui révèle des études très importantes dont l'apparition n'avait pas été dûment signalée jusqu'ici.

M. A. Pernice veut rivaliser avec M. Diehl en présentant au public italien des effigies d'impératrices byzantines; ce public, si cultivé, demande sans doute pour ce genre de portraits historiques la même grâce infinie que le grand écrivain français a mise à esquisser ses médaillons. M. Pernice s'est occupé déjà, dans son «Histoire des États balcaniques», des Roumains: aussi est-on un peu étonné de devoir constater dans ses notes concernant la publication de la Commission des Monuments Historiques de Roumanie sur l'église princière d'Argeş une incertitude manifeste sur ce qui touche à ce pays. Il l'a visité pourtant sans avoir trouvé d'intérêt aux «maisons basses», à «colonnes d'un travail rude, bien que témoignant d'un certain goût», aux costumes populaires trop rouges pour son oeil de méridional et aux dessins ressemblant trop à ceux des tapis comme s'ils ne procédaient pas des mêmes formules d'un art archaïque. Accompagné par M. Virgile Drăghiceanu, l'heureux initiateur des fameuses fouilles dans l'église d'Argeş, mais qui n'est ni «docteur», ni «président de la Commission», il a contemplé ces fresques, admirables, de l'époque de la Kahrié-Dschami, à Constantinople, de la Chapelle des Scrovegni à Padoue, et il ne leur refuse pas son admiration, tout en contestant une origine roumaine que personne n'a affirmée, mais que personne aussi ne trouverait d'arguments à dénier d'une façon autrement qu'im-

pressioniste. Il rend un service à la science en suggérant l'hypothèse qu'il a pu y avoir plus que deux peintres, dont l'un à inscriptions grecques, l'autre à inscriptions slavones et en mettant en face la scène où Jésus lave les pieds des apôtres dans la peinture italienne de ce temps et dans l'oeuvre du maître anonyme d'Argeş. Il relève justement des différences qui n'autorisent cependant pas à opposer le type humble, sentimental, populaire du Christ selon l'Italie, destinée, à cause de ces qualités d'âme à créer, au type „royal" et rigide du Christ selon Byzance et ses élèves: le geste du Sauveur sur les murs de l'église d'Argeş, s'il ne se courbe pas avec humilité, n'en est pas moins empreint d'une touchante douceur. Pourquoi M. Pernice ne se serait-il pas borné cependant à ces observations de connaisseur et se serait-il attribué le rôle d'arbitre entre des opinions concernant la chronologie et le sens de l'histoire des Roumains, opinions, de moi même, de mes collègues et de mes disciples, dont celles qu'il rejette dédaigneusement sont appuyées sur de longues études dont il ne peut pas saisir ni la solidité, ni la portée? Pourrait-on lui faire passer une conviction à laquelle il se refuse de première emblée en lui communiquant longuement les résultats d'une pensée qui n'est pas d'hier? Décréter que la Valachie, avec ses «Valaques», dont il se plaît de répéter le nom, que nous avons le droit de croire injurieux, a été un fragment de Coumanie, puis un simple fief, un vrai fief de la couronne de Hongrie, et nier toute prétention roumaine à l'originalité des formes politiques qu'ils se sont données — il ne suffit pas de citer M. Drăghiceanu pour pouvoir affirmer la féodalité „chevaleresque" des Roumains — n'est pas, sans doute, aimable, mais ni fondé, non plus. Attribuer à ces „Valaques", dépouillés de toute qualité créatrice et mêlés à un vague Balcan de perpétuelle imitation, une dynastie qui, d'après une étude faite en Italie des crânes trouvés dans les tombeaux d'Argeş, serait szekler de Transylvanie, germanique, „gépide" même, c'est vraiement plonger en plein dans cette «phantaisie» que, le lendemain de son initiation à l'histoire des Roumains, le savant italien, le biographe d'Héraclius octroie à quelqu'un qui a travaillé presqu'un demi-siècle sur ce terrain. Il nous paraît aussi que traiter des objets d'art découverts dans cette nécropole sans connaître les études si profon-

dément fouillées et si fécondes en résultats incontestables de M. G. J. Brătianu pour arriver à voir dans la femme-cygne du fermoir une simple harpye c'est se presser un peu dans ses jugements. M. Pernice, dont personne n'apprécie plus que moi le savoir et le talent, permettra à un de ses anciens appréciateurs ces quelques notes de simple défensive, personnelle et nationale, qu'il n'aurait pas désiré être contraint à consigner.

M. Solmi a trouvé dans les *Honorantiae civitatis Paviae* qu'il a publiées la trace de rapports économiques entre Pavie et non seulement l'Orient, mais aussi ces médiateurs d'échanges commerciaux entre Byzance et l'Occident qui furent les gens de Gaëte et d'Amalfi.

Enfin l'auteur d'une histoire de la civilisation byzantine, M. N. Turchi, montre, pour combattre aussi cette conception, sans doute fausse, qui fait du Saint Empire romain de nation germanique le centre de l'histoire du moyen-âge, combien fut originale et intéressante l'Italie byzantine à cette époque. A notre avis les «juges» et les évêques, maîtres des villes et des territoires, ont été non pas créés, mais reconnus par les Byzantins. Ils forment la production spontanée du monde romain abandonné par l'Empire auquel se substituent ces *Romaniae* dont partira la grande initiative médiévale.

M. A. Giannini annonce une revue italienne, de prochaine apparition, qui, à côté du *Byzantion* de Bruxelles et portant la traduction de ce titre, *Bizanzio*, permettra à l'activité italienne dans ce domaine de se manifester régulièrement. Nous ne doutons pas que cet isolement voulu se résoudra dans un enrichissement de la science, que nous aimons tous.

N. Iorga

* * *

Ministère de l'Industrie et du Commerce de Roumanie, *Annuaire statistique de la Roumanie*, Bucarest 1924. — *Bulletin statistique de la Roumanie (1923)*, no. 2, Bucarest 1924. — *Statistique minière de la Roumanie pour l'année 1923* (par I. Teodorescu), Bucarest 1924.

Les matériaux contenus dans la première et la dernière de ces publications sont analysés avec critique dans le „Bulletin statistique", par M. Eugène Giurgea.

Il commence par fixer l'index de cherté, en croissance de

1923 à 1924 (de 21 à 27 : l'auteur croit à une baisse prochaine des prix (p. 4). Celui du poisson aurait déjà diminué. En général la cherté est moindre qu'en Italie par exemple.

Le second chapitre traite de „la Roumanie économique en 1923". Les terrains arables restés en friche représentent 1.149.288 ha. sur 11.180.800 de terres labourées. Le pays se maintient cependant au cinquième rang de la production des céréales (p. 18) ; on espère dépasser dans ce domaine, non seulement l'Italie et l'Espagne, mais l'Allemagne aussi, malgré la culture intensive qu'on y pratique (p. 19). La moyenne de hectare est en progrès (p. 21), bien qu'inférieure à ce qu'on recueillait avant la guerre. Le progrès est très accentué pour le colza, la Roumanie dépassant tous les autres pays sous ce rapport, mais la production est, proportionnellement à l'étendue cultivée, peu satisfaisante (p. 28). La Bessarabie a apporté une importante cultivation du tournesol. La Roumanie est au quatrième rang pour les forêts. Le nombre des brebis s'est accru du double à partir de 1919 (p. 41). Le produit des pêcheries s'élève à 17.286.779 kgr. (p. 43), celui des puits de pétrole dépasse en 1923 notablement le produit de l'année précédente (1.512.302 en regard de 1.372.905). Le rendement du gaze méthane en Transylvanie est énorme (4 miliards mètres cubes) (p. 50). Les produits minéraux présentent aussi des chiffres plus élevés: on pense à reprendre l'exploitation des salines abandonnées, comme celle de Telega (p. 56). Des renseignements sont donnés aussi sur l'industrie: fer transylvain de Huniedoara, fer du Banat à Reşiţa, fabrication du bois, douze fabriques de papier et de cellulose, quelques fabriques de produits chimiques, de produits alimentaires, d'alcool et d'huiles, de sucre — insuffisantes pour la consommation intérieure —, de conserves alimentaires — 25 fabriques, capital 9.024.808 lei —, de laitages — 12 grands établissements à peine —, de matières textiles — 150 installations, dont 70 fabriques de drap —, de cuirs (133 grandes installations) et de chaussures (chevreau, cuir glacé, „derby"), de poteries, de ciment (production annuelle: 18.400 wagons), de gypse et de briques (porcelaine de Cluj), de verre (16 fabriques), d'arts graphiques (134 imprimeries). Le nombre des usines d'électricité ne dépasse pas 140 (capital investi 262.502.738 lei).

Le commerce commence à reprendre : de 104.384.000 lei,

valeur infime de l'exportation en 1919, il s'est élevé en 1923 à 18.615.242.000 (p. 79; il faut tenir compte aussi de la dépréciation de la monnaie). Les céréales sont en tête, les haricots, le pétrole et le bois, pour des sommes presque égales, dépassant ensemble la valeur des céréales.

Une autre section s'occupe des huiles bessarabiennes.

N. Iorga.

* * *

Cracovia impressorum XV et XVI saeculorum, edidit Joannes Ptaśnik, Léopol 1922.

Après une abondante préface, M. Ptaśnik publie les privilèges d'impression et la mention de livres de Cracovie à partir de 1406. Des relieurs, dont un organiste, apparaissent dès cette année, des „illuminatores" dès 1427 (en 1393 un Benchil dans d'autres sources), des peintres, comme Stanislas Durink, en 1448, avec ses élèves (p. 5); un „pergamenista" est mentionné en 1477, le premier „druker", Gaspar, en 1477; en 1480 un „magister artis pictoriae". En 1491 il était question d'une imprimerie russe (p. 19). Dès avant la fin du XV-e siècle, Swaybold avait commencé son travail d'imprimeur. En 1499 il y avait une fabrique de papier à son usage.

Un libraire en 1515. En 1519 contrat pour la publication de la chronique de Matthias de Miechow (p. 86). Le 18 octobre 1526 le „chalcographe" Florian publie trois „cosmographies", dont l'une contenant „nonnulla loca regni nostri", dit le roi, „Poloniae et etiam Hungariae ac Valachiae, Turciae, Tartariae et Masoviae", dûes au chroniqueur Bernard Wapowski, chantre de la catédrale de Cracovie (pp. 119—120). Un „papirarius" Jean de Braşov-Kronstadt, dont la femme, Anne Hokermann, va l'y réjoindre, en 1546 (p. 219). Le libraire du roi Étienne Báthory était le Français Jean Thenaud, de Bourges (pp. 326 et suivi, 335, 339). L'argentier César Serenis, Italien, en 1579 (p. 328). Le „géomètre" graveur Pietro Franco en 1379, p. 331. Un Italien, Gaspard Trusardo en 1583 (p. 347). Un argentier français Nicolas du Menil en 1586 (pp. 361—362), à côté d'un autre, Grégoire Blanc, et du „passementier" Jean Brisquet. Le libraire Étienne Dives emploie Jean Baguin et Guillaume Chouet, „passementier", en 1588 — 1589 (p. 367; mention de Bernard Marterelli). En 1589 un Jules Buleli (p. 369). Innocent Philippe, argentier, ré-

dige en 1589 son testament en français (p. 386): il ne fixe que „dix florins de Poloigne" à sa femme Suzanne, „à cause de sa désobéissance et mauvais gouvernement"; il laisse deux fils et un neveu mentionné avec Étienne le Riche, Antoine de Boys et Julien Meingott. Un Jean Nonnart en 1599 (p. 398). Des livres importés d'Italie, p. 392. Sur la première édition de Bielski, en 1597, p. 396. Dès 1577 Jean Fedorowicz imprime en lettres cyrilliennes (pp. 315, 384 note 1). **N. Iorga**

* * *

G. Popa-Lisseanu, *Cetăţi-oraşe greco-romane în noul teritoriu al Dobrogii*, Bucarest 1921.

Les considérations préliminaires de M. Popa-Lisseanu sont intéressantes et justes. Il signale avec raison combien était romaine la grécité à la fin de l'antiquité et combien celle d'aujourd'hui est reliée au roumanisme. «Le peuple grec à l'époque de l'Empire romain n'était grec que de langue; sa culture était la culture romaine, sa façon d'être était celle du Romain. Sauf cette langue, nous pourrions dire que le peuple grec était un peuple roman.»

Dans un autre chapitre nous retrouvons l'opinion erronée que les Gagaouzes seraient d'anciens Coumans.

Suit l'exposé de la situation actuelle des recherches concernant les villes gréco-romanes de Cranea-Ekréné, Dionysopolis-Balcic (essai de l'identifier avec la Carbona du moyen-âge), Bizone-Cavarna, Tirizis-Caliacra, Durostorum-Silistrie, Trasmarisca-Turtucaia, Abrittus, où a été tué l'empereur Dèce (le *barbaricum* d'Eutrope n'est pas une localité, mais bien la désignation du territoire de domination barbare), Zaldapa (voy. la biographie de Vitalien, l'adversaire de Justinien; dans Marcellinus Comes mention du „culter goticus» de ce «Scythe» du Bas-Danube). Mention aussi des „naviculae" danubiennes et du l'Acres Castellum, identifié par l'auteur avec Kaliakra; dans les environs l'inscription latine versifiée qui attribue la défense du château au „dominus mundi". **N. I.**

* * *

A Rubió i Lluch, *La Companyia Catalana sota el comandament de Teobald de Cepoy* (extrait des Mélanges Prat de la Riba), Barcelone, 1923, grand in-8°, 54 pp., 6 photographies.

M. N. Iorga a déjà entretenu à deux reprises les lecteurs de cette Revue et du Bulletin qui l'a précédé[1] des travaux de l'érudit historien catalan concernant les exploits de la fameuse Compagnie en Orient. Depuis près d'un demi-siècle que le savant professeur de Barcelone s'occupe à reconstituer l'épopée commencée par Roger de Flor, il a publié plus de vingt monographies sur la question.

Cette fois-ci M. Rubió s'attache à étudier les campagnes faites en Macédoine et en Thessalie entre 1307 et 1310 par la Compagnie Catalane, c'est-à-dire pendant la période où elle resta sous les ordres de Charles de Valois. Les matériaux découverts par l'auteur lui-même dans les archives de Barcelone et de Catane lui permettent de compléter les informations fournies à ce sujet par Ramon Muntaner, Nicéphore Grégoras, Théodule le Magistre et par la Chronique de l'archevêque serbe Daniel. Comme cette admirable monographie est rédigée en catalan, nous croyons utile de l'analyser un peu plus en détail.

A partir de 1307 la Compagnie Catalane, dans laquelle on constate aussi, malgré son nom, des auxiliaires turcs ou autres, se détache de l'Empire byzantin et essaie de relier son sort plutôt à la domination franque de la Grèce péninsulaire, d'autant plus qu'après la perte de ses premiers grands chefs elle se trouvait dans une situation très difficile.

Ce fut l'ambitieux Bernat de Rocafort qui la mena dans la petite presqu'île de Cassandria. Ce fut encore lui qui fit appel à la dynastie française, qui nourrissait encore des aspirations sur l'Empire byzantin. A cette occasion M. Rubió analyse très clairement les circonstances qui amenèrent la France à penser à la restauration de l'empire latin (propagande de croisade de Ramon Lull, de Pierre Dubois, de Marino Sanuto l'Ancien, mariage de Charles de Valois avec Catherine de Courtenay, l'héritière des droits à l'Empire). Charles de Valois s'empressa d'accepter l'offre de Rocafort. Il chargea Thibaut de Cepoy de la conquête de l'Empire en son nom. Arrivé en 1307 avec des galères vénitiennes à Négrepont, le chevalier français entama des pourparlers avec le chef de la Compagnie. Cependant, le

[1] *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, VIII, p. 110 et suiv.; cette *Revue*, plus haut, nos 3-6.

roi Frédéric III de Sicile avait des prétentions, lui aussi, à l'Empire. En même temps que Cepoy, partait en Orient *l'infant* Ferdinand de Majorque, auquel le roi de la grande île avait confié une mission similaire à celle du noble français.

L'infant échoua dans ses démarches destinées à en faire le chef de la Compagnie et, au moment où il s'arrêta à Nègrepont, il fut fait prisonnier par son rival et envoyé au duc d'Athènes, Guy de la Roche.

Après s'être débarassé de son adversaire, Cepoy partit pour le camp catalan, ayant avec lui Ramon Muntaner, le chroniqueur de plus tard, saisi en même temps que l'infant. Par sa conduite envers Ferdinand de Majorque et auparavant envers Berenguer d'Entença, apparenté à la maison royale de Barcelone, Rocafort s'était aliéné et le roi Frédéric III de Sicile, et ceux d'Aragon et de Majorque. Ce fut pour cela qu'il reconnut sans difficulté le représentant de Charles de Valois comme chef. A partir de ce moment la Compagnie fut réduite à vendre ses services au plus offrant.

L'éternel candidat, Charles de Valois (il avait aspiré d'abord à la couronne d'Aragon, ensuite à celle de Sicile), fut reconnu empereur de Constantinople par ces rudes soldats dont quelques-uns l'avaient combattu jadis en Catalogne et en Sicile.

Esprit politique remarquable, l'empereur „in spe", soutenu déjà par le Pape, recherchait l'alliance de Venise, de Gênes, de la Petite-Arménie. Un traité conclu avec Ouroch II de Serbie prévoyait la conquête de l'Empire par les deux confédérés, une alliance de famille et l'entrée du roi serbe dans le sein de l'Église catholique. Divers grands personnages byzantins aussi faisaient appel à Charles de Valois. Il sut même s'attirer la bonne grâce de Jacques II d'Aragon par l'espoir d'une rectification de frontière qu'il se faisait fort d'obtenir du roi de France. Si, malgré tous ces préparatifs très bien conçus, Charles de Valois ne réussit pourtant pas, ce fut à cause de ce chef énergique, ambitieux et sans scrupule, Bernat de Rocafort, qui était resté le véritable commandant de la Compagnie Catalane, même après la convention passée avec Thibaut de Cepoy. Gendre de Roger de Flor, il pensait devenir roi de Salonique comme jadis Boniface de Montferrat. Après la mort de sa première femme, il voulut épouser la soeur de Guy de la Roche, duc d'Athènes,

qui n'avait pas d'héritiers. De la sorte il espérait devenir souverain d'Athènes et de la Grande-Valachie. Mais Venise, craignant pour la possession de Nègrepont, secondée par Thibaut de Cepoy, fit échouer ce projet de mariage. Les rêves de Bernat de Rocafort s'écroulèrent bientôt dans la prison d'Aversa, où le roi Robert d'Aragon le laissa mourir de faim avec son frère Gisbert. C'étaient les Catalans eux-mêmes qui, irrités de ses mauvais traitements, l'avaient livré à Thibaut de Cepoy, lequel l'envoya à son mortel ennemi, le roi de Naples.

La pauvreté de la Thrace qu'ils avaient dévastée pendant deux années entières et la muraille construite par Andronic II au passage de Cristopoli (est-ce bien Cavala, comme le croit M. Rubió? Cf. pour l'identification de cette localité les *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle* de M. N. Iorga, table des noms) obligèrent les Catalans à se diriger vers Salonique. Dans la grande ville se trouvaient à ce moment l'impératrice Irène et Marie, la femme de Michel, fils aîné d'Andronic II (il n'était pas le fils d'Irène, comme le dit M. Rubió; Andronic II l'avait eu d'un premier mariage). L'attaque catalane par terre fut secondée par une flotte. Cependant, après plusieurs défaites infligées par le général byzantin Chandrinos, la Compagnie dut lever le siège au printemps de 1309.

Avant même d'avoir attaqué Salonique, les Catalans s'étaient rués sur le Mont-Athos. Pendant plus de deux ans ils s'attaquèrent aux monastères de la paisible montagne, surtout à celui de Chilandar (l'archevêque Daniel, hégoumène de l'abbaye à cette époque, décrit avec beaucoup de pittoresque les incursions des guerriers catalans). Des religieux grecs du monastère de Saint-Athanase, menacé lui aussi par les rudes pillards, partirent en Occident et obtinrent, grâce à l'intervention de l'érudit médecin et écrivain Arnau de Vilanova, un ordre du roi d'Aragon en faveur de leur abbaye.

Vaincus par Chandrinos, qui les talonnait continuellement, ayant échoué devant l'Athos, les Catalans se retirèrent vers la Thessalie dans l'intention d'aller en Morée ou, éventuellement, de retourner en Espagne. A ce moment la Compagnie comptait 8.000 soldats, dont 5.000 Catalans. Le reste c'étaient des Turcs et des Turcopoules.

Aux pages 46-47 l'auteur analyse très bien le jeu des influences politiques en Thessalie pendant le règne de Jean II l'Ange, le dernier duc grec de Néopatras.

Après une nouvelle victoire de Chandrinos sur les Catalans, Jean II l'Ange finit par s'entendre avec Thibaut de Cepoy, d'autant plus facilement qu'il voulait éviter et la suzeraineté de son beau-père, l'empereur Andronic II, et celle de Gauthier I-er de Brienne, le nouveau duc d'Athènes, après la mort, vers la fin de 1307, de Guy de la Roche.

Délivrés de Chandrinos, dont les victoires successives amenèrent la disgrâce, les Catalans purent rester une année toute entière en Thessalie. Après avoir essayé de conclure une alliance avec Venise, probablement dirigée contre l'Empire byzantin, Thibaut de Cepoy, convaincu peut-être qu'il n'y avait plus rien à espérer de cette troupe foncièrment remuante et manquant de discipline, quitta en secret la Compagnie et rentra en France.

Restés de nouveau sans commandant, les Catalans exécutèrent, au moment où ils s'aperçurent de la fuite du chevalier français, quatorze de leurs capitaines qui avaient trahi naguère Rocafort et confièrent le fort de la Compagnie à quatre chefs élus, en attendant un nouveau maître. Au printemps de 1310 ils traversèrent la Grande-Vlachie — «le pays le plus rude du monde», dit Muntaner, — et se mirent au service de Gauthier de Brienne, dont il ne tarderont pas à occuper le duché.

Parlant de la Thessalie, Mr. Rubió est amené à donner quelques détails sur les Vlaques de cette région (pp. 53-54). Je sais que *l'Histoire des Roumains de Macédoine* de M. N. Iorga (Bucarest, 1919) lui est arrivée beaucoup trop tard pour pouvoir l'utiliser dans cette monographie. C'est pour cela qu'on rencontre une petite erreur et une certaine imprécision concernant ces Roumains aux pages déjà citées (les Vlaques de Thessalie ne sont pas d'origine „valaque et roumaine“). L'exposé très précis est fait dans un style alerte et coloré. Les grandes lignes de synthèse y sont très nettes.

L'information est parfaite. Sept belles photographies des endroits où passèrent les Catalans complètent l'ouvrage.

C. Marinescu.

* * *

L. de Thallóczy, C. Jireček et E. de Sufflay, *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia,* vol. II, Vienne, 1918, in-4°, XXIV + 302.

Poursuivant la série des volumes de documents concernant l'Albanie du moyen-âge dont ils nous avaient donné l'espoir dans le tome I publié en 1913 et signalé par M. N. Iorga dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale,* les trois érudits présentent cette fois-ci au monde savant une collection de 812 actes.

Ces documents se rapportent à la période comprise entre 1344 et 1406, c'est-à-dire au temps qui s'écoule entre l'installation d'Étienne Douchane à Croïa et l'affermissement de la domination vénitienne sur le littoral albanais de l'Adriatique.

Cette fois-ci les pièces inédites sont beaucoup plus nombreuses que dans le tome I. Elles proviennent pour la plupart des Archives de Raguse (sans doute les copies y ont été faites par Jireček). D'autres ont été trouvées dans les dépôts d'actes de Cattaro, de Venise, de Naples, du Vatican, de Vienne ou même du Mont-Athos.

Les autres documents ont été glanés dans les publications que tout historien familiarisé avec les Balcans connaît. Qu'il nous suffise de citer les collections de Fejér, Smičiklas, Kovačević, Novaković, Theiner, Makušev, Ljubić et les *Notes et extraits* de M. N. Iorga.

Cette longue série de documents touche à tous les événements qui agitèrent l'histoire albanaise pendant la période mentionnée : l'activité des ordres religieux catholiques dans cette région et en Serbie ; les vicissitudes des diverses fondations religieuses du pays ; l'histoire des relations entre la dynastie des Balšić, la puissante famille albanaise des Thopia et Raguse ; les attaques des Turcs dans cette partie de la péninsule et, surtout, le grand rôle joué par Venise en Albanie et sur la côte dalmate.

On peut suivre en détail, grâce surtout aux documents provenant des Archives de la Seigneurie, l'accroissement de l'influence de la ville des lagunes dans ce rude pays, l'histoire de ses possessions sur le littoral et ses démêlés avec les divers chefs albanais.

L'histoire politique, l'histoire religieuse, l'histoire économique

de l'Albanie et des régions voisines gagneront beaucoup par la publication de cette admirable collection de documents.

Elle est complétée par de brèves analyses de 101 actes faites par M. H. Pogatscher au Vatican. Elles concernent l'histoire religieuse du pays. Un index et un glossaire très précieux finissent l'ouvrage.

Dans la préface du tome I M. de Sufflay nous promettait quatre volumes de documents qui se seraient arrêtés à l'année 1479, date de la chute de Croïa par les Turcs. Avant même l'apparition du tome II, l'un des collaborateurs, M. L. de Thallóczy, trouvait la mort dans une catastrophe de chemin de fer. Quelques années après, le grand savant Constantin Jireček, l'incomparable connaisseur de l'histoire balcanique, mourait lui aussi. Pourrions-nous toujours espérer la continuation de cette importante collection de documents, faite avec tant de science et de soin? Pour notre part, nous croyons pouvoir publier sous peu environ une centaine de pièces inédites relatives à l'époque de Scanderbeg, trouvées par l'auteur de ces lignes dans les archives de Barcelone[1].

C. Marinescu

* * *

Fried. Wilhelm Seraphin et Ernest Kühlbrandt, *Führer durch die Stadtpfarrkirche A. B. in Kronstadt*, Braşov-Kronstadt [1913].

Cette „seconde édition“ d'une description de l'«église noire» des Saxons de Braşov-Kronstadt (Transylvanie) est une révision par M. Kühlbrandt d'un travail dû à feu Seraphin.

Illustrée d'une vue générale de cet édifice, de la reproduction des portails et de celle de la très belle fresque qui orne la porte d'entrée (la Vierge entre Ste Catherine et Ste Barbe), travail d'un peintre italien du XV-e siècle, cette brochure offre un intérêt réel pour l'histoire de l'art dans cette région du Sud-

---

[1] Nous nous permettons d'attirer l'attention des historiens et des philologues roumains sur le nom du chevalier Bladius de *Bassarada*, mentionné à Durazzo vers 1378-1379 (ouvr. analysé, no. 359, p. 93). Dans l'index les auteurs essayent d'expliquer son nom par le mot albanais *mbas* = mat, et donnent comme élément de comparaison le nom, encore albanais, de *Mataratha*. Ne pourrait-on pas y trouver l'explication du nom de la dynastie des Basarab?

Signalons aussi l'existence d'un certain Borila, Voévode à Durazzo vers la fin du XIV-e siècle (*ibid.*, nos. 439, 496, p. 126; nos 509 et 511, p. 132).

Est de l'Europe. En 1377 déjà il y avait dans cette localité une église consacrée à la Vierge: une lettre pontificale la mentionne, en ajoutant qu'elle avait, d'après l'ancienne coutume, «des prêtres». Une tradition populaire parle de la construction de l'édifice sous l'empereur et roi de Hongrie Sigismond, par des Bulgares qui se seraient roumanisés ensuite (mais les habitants du faubourg qu'on appelle Şchei, «Esclavons», n'ont jamais été Bulgares; pour les Hongrois, qui connaissaient l'État balcanique des Assénides du XIII-e siècle, l'équivalence Slave-Bulgare était coutumière). Une pierre tombale, aujourd'hui perdue, portait la date de 1410. En 1422 le Pape accordait des secours pour le travail de cette église. Le baptistère est daté 1472; parmi les autres éléments de la bâtisse on en trouve qui avancent jusqu'à 1514, sans compter les parties ajoutées, qui sont du XVII-e. Après un grand incendie l'édifice originaire, gothique sans arcs-boutants et contreforts et recouvert d'une grande toiture, dut être fondamentalement refait: c'est pourquoi les voûtes, les colonnes des tribunes, refaites au XVIII-e siècle, ont un tout autre caractère, ce qui n'empêche pas que l'impression de total soit encore celle qu'ont voulue les premiers constructeurs. Ces architectes appartenaient au monde germanique des bords de Rhin, mais on reconnaîtra aussi des nuances d'art qui reportent aux écoles de la péninsule ibérique, ce qui cadrerait avec l'origine flamande de ces artisans et artistes, la Maison de Bourgogne, qui dominait les Pays-Bas au XV-e siècle, ayant à l'époque de Charles-le-Téméraire des rapports étroits avec la péninsule.

Comme l'église possède une des plus belles collections de tapis turcs de l'Europe entière, l'auteur donne quelques bonnes phototypies de ces admirables tissus (il renvoie à une étude plus détaillée dans la revue transylvaine „Die Karpathen", années 1907 et 1911). Les quelques pierres funéraires sont notées brièvement. On conserve aussi une selle turque d'un très beau travail, mais la légende qui prétend que Michel-le-Brave, prince de Valachie, conquérant de la Transylvanie en 1599, l'aurait abandonnée dans sa fuite devant les Saxons de cette Kronstadt, où il s'était fait dire une messe orthodoxe, dans l'église des Şchei, S. Nicolas, est controuvée: jamais ces bons bourgeois n'ont fait déguerpir le grand guerrier; mais il est possible que

cette selle eût fait part du butin qu'il gagna contre les Turcs.
Dans le trésor il y a telles pièces de métal (un pocal, un calice, un baptistère) qui étaient vraiment dignes de la reproduction soignée qui est offerte aux lecteurs: ce sont des travaux exécutés par les orfèvres de cette localité, célèbres pour leur habileté, dans le goût du XVI-e et du XVII-e siècle, voire même, par amour pour le passé, en style gothique.

N. I.

CHRONIQUE

M. M. Léonard Lepszy et Stanislaw Tomkowitz viennent de publier dans la „Zabytki sztuki w Polsce" un volume sur le cloître et l'église des Dominicains à Cracovie *(Kraków, Kosciól i Kolosztor oo. Dominikanów)*, Cracovie 1924. A signaler parmi les très belles illustrations la plaque de bronze qui rappelle le célèbre humaniste Callimachus, inspirateur de l'expédition malheureuse en Moldavie (p. 15). Le tombeau d'un Orlik, Hospitalier, préfet des „zoupes" de la Russie, mort en 1559, p. 16. Celui de Prosper Provana, l'Italien qui commença à être fermier des salines de Pologne sous Sigismond Auguste, p. 17. Entre la broderie du XV-e siècle à la page 61 et celles, nombreuses, de la Moldavie à la même époque et au XVI-e il y aurait des comparaisons instructives à tenter (cf. aussi pp. 62, 63). Les clichés présentant des étoffes sont tout particulièrement précieux. Tombeau du Florentin Sebastiano Lombardo, mort en 1580, pp. 126-127. Un Dalmate († 1546), p. 133. Un Galéas Guicciardini († 1557) p. 137.

Sur le tombeau de Stanislas Maleszowski, mort en 1555, de peste, il est dit que les armes des Turcs, des Tatars et des Valaques n'ont pu finir ses jours („quam turcicus, tartaricus, valachicus, prutenicus gladius vi[n]cere nequit"; p. 144). Le tombeau de Jean Oczieski, mort en 1547, rappelle son ambassade à Constantinople contre le prince de Moldavie Pierre Rareş (p. 151).

* * *

Le „Bulletin de la Commission historique de Roumanie", III, contient les actes de nomination des Métropolites moldaves, des documents du district d'Argeş, une étude sur un anté-projet de

la législation du prince de Valachie Jean Caragea (Karatzas), en 1816, et une analyse de la forme plus complète des Mémoires du boïar Constantin Caragea (Karatzas) (fin du XVIII-e-commencement du XIX-e siècle).

* * *

Dans l'„Apologie de Georges P. Baltazzi" (Athènes 1922) sa veuve donne les notes sténographiques relatives à l'assassinat juridique d'un des membres du Cabinet Gounaris.

* * *

Sous ce titre *(Ekonomi och Historia,* Stockholm 1922, in-8°, 344 pp.) le célèbre économiste suédois Eli F. Heckscher a exposé dans une série d'essais certains liens entre les faits historiques et les nécessités économiques.

L'auteur tient tout spécialement à rendre clair que pour bien comprendre le passé il faut toujours coordonner les évènements politiques et les transformations sociales avec les nécessités économiques, telles qu' elles nous sont démontrées par la science moderne. Ces nécessités ont beau ne pas avoir été comprises; elles ont eu néanmoins leur influence toute puissante, et il est nécessaire de les avoir toujours sous les yeux.

Une idée qui mériterait d'être spécialement développée aussi en ce qui concerne le passé des Principautés roumaines serait, nous semble-t-il, l'une des raisons citées par le professeur Heckscher pour expliquer le fait que les rois du moyen-âge, en Suède et ailleurs, ne restaient que rarement sur place, mais allaient continuellement d'une résidence à l'autre. Ils étaient „in eyre" (en voyage), comme dit l'histoire du droit anglais. Ceci tient en grande partie à ce que les revenus des souverains à cette époque ne consistaient pas en argent, mais en marchandises, blé, bétail, etc. C'était donc plus facile pour le prince de se déplacer lui-même avec sa Cour et de consommer ces denrées sur place que de transporter de grandes quantités de marchandises sur les mauvaises routes et par les contrées peu sûres d'alors.

La structure économique de l'État au moyen-âge permettait cet état de choses, qui devint cependant impossible au XVI-e siècle, lorsque les besoins de numéraire des souverains se trou-

vèrent accrus par la nécessité de payer les mercenaires et par les goûts de luxe de la Renaissance.

Il nous semble que ce même phénomène du régime féodal peut être constaté dans une certaine mesure aussi en pays roumain et que nous y trouvons peut-être une des raisons pour lesquelles les chartes que nous avons p. ex. du prince de Moldavie Étienne-le-Grand sont datées de tant d'endroits différents. Le Voévode semble donc avoir été continuellement en mouvement, même lorsque ses nombreuses guerres ne rendaient pas nécessaires ces déplacements.

Les deux essais sur „les finances des États européens à l'époque de Charles XII" et sur le parallèle entre les assignats français et les problèmes de nos jours sont d'un intérêt dépassant de loin les frontières de la Suède même, et peut-être surtout pour ceux qui ne partagent pas les opinions du professeur Heckscher.

Dans cette dernière étude l'auteur développe l'idée qu'on ne peut pas aller en arrière. Le passé a son importance par le fait d'avoir créé le présent et les facteurs dominant l'avenir, mais ce passé même est mort. Comme il ne fut pas possible de refaire la France de 1789 par le retour des émigrés de 1815 ou l'Angleterre de Charles I-er par la Restauration de 1630, nous ne reverrons jamais la vieille Russie des Tzars. Ceci est encore plus vrai pour la valeur de l'argent, car peu de phénomènes possèdent une influence aussi révolutionnaire que les variations dans la valeur de la monnaie, dans tous les domaines de la vie.

La vie économique construit sur le présent, pas sur le passé; la valeur de jadis de l'argent n'influe pas sur les actions des hommes, une fois qu'ils se sont accommodés à la situation changée. Par les révolutions dans cette valeur, de nombreuses transactions sont devenues rentables qui n'auraient pas dû l'être, des millions de familles ont été ruinées, d'autres se sont enrichies; la vie économique a été faussée. La douloureuse constatation de ce fait n'altère cependant pas la réalité. On peut évidemment changer l'état des choses aujourd'hui comme hier, mais en agissant par une revalorisation de l'argent on ne répare pas le mal qui a été fait, ni ne peut-on par ce moyen combler les pertes énormes subies par les nations du fait de la destruction des richesses mobilières. En essayant de rendre justice par un re-

tour en arrière on arriverait en effet, selon M. Heckscher, à remplacer la justice aveugle par une autre borgne.

L'auteur termine son livre en disant que c'est une question d'appréciation si l'on préfère laisser la société regagner d'elle-même son équilibre, sur une base sans doute injuste, comme il est arrivé maintes fois dans l'histoire, ou si l'on veut essayer un retour au passé sans espoir d'y réussir et avec la certitude de créer de nouvelles perturbations et un état d'insécurité que sans être juriste on peut considérer comme malheureux.

Il est à regretter que ces études ne soient accessibles qu'aux lecteurs comprenant le suédois.

Constantin I. Karadja.

* * *

N. P. Kondakov.

Lorsque la Roumanie eut l'honneur de convoquer le premier congrès international des études byzantines, pour mieux faire apprécier et approfondir l'importance de l'empire de Byzance, avec son rôle prépondérant dans les Balcans et que, au mois d'avril, on décida de fonder un Institut be „byzantinologie" à Bucarest et de faire paraître à Bruxelles le périodique international „Byzantion", parmi les nombreux congressistes, l'élite des savants de différents pays, se distinguait la figure très caractéristique de l'illustre savant russe qui a consacré toute sa vie aux études non seulement des antiquités nationales, mais aussi de l'art byzantin, dans toute sa complexité, car il le comprenait inséparable de l'histoire de l'art de sa patrie. Nicodème P. Kondakov, le patriarche de l'archéologie byzantine, membre de l'Académie des Sciences de Pétrograde, correspondant de l'Institut de France, membre d'honneur des Académies de Roumanie et Tchécoslovaquie, de la Société des sciences bulgares, aura le 1-er novembre 1924 ses quatre-vingt ans.

Par ses travaux la science s'est enrichie d'un grand nombre de matériaux nouveaux, alors que les faits connus avant lui recevaient bien souvent par ses conclusions une autre explication.

M. Kondakov est né le 1-er novembre 1844. Il fit son éducation au „deuxième collège", puis à la Faculté des lettres de Mos-

cou. Déjà pendant ses années d'Université, il avait choisi pour spécialité l'histoire de l'art. Après avoir pris sa licence ès lettres, en 1865, il dut embrasser la carrière de professeur et enseigna dans différents collèges de Moscou. Mais ce rude travail ne le satisfit guere ; il aspirait toujours à des travaux originaux. En 1870 il s'installa donc à Odessa, ayant été nommé professeur d'histoire de l'art à l'Université de la Nouvelle Russie. Dès lors il se consacra à l'étude.

En 1873 il passait sa première thèse, sur „Le monument des Harpies, provenant de l'Asie Mineure, et des symboles dans l'art grec". Sa thèse de doctorat, basée sur l'étude de nombreux monuments byzantins, „l'Histoire de l'art byzantin et de l'iconographie, d'après les miniatures des manuscrits grecs", lui créa le renom d'un savant de premier ordre. Sa réputation devint notoire après la publication de son oeuvre „Histoire des émaux byzantins, d'après la collection de A. V. Zvénigorodsky", qui parut en 1892 dans une édition d'un luxe extraordinaire.

Les résultats de ses nombreux voyages dans le Caucase et en Orient jusqu'au Mont Sinaï donnèrent toute une série d'ouvrages: „L'ancienne architecture de la Géorgie"; „Les mosaïques de la mosquée Kahrie-Djami", „Le voyage au Sinaï, les antiquités du monastère de Sinaï", „Les églises et les monuments byzantins de Constantinople". En 1884 il était l'organisateur, très actif, du VI-e congrès archéologique russe.

En dehors des travaux proprement scientifiques, il s'intéressait à l'instruction artistique,—l'école des Beaux Arts d'Odessa lui doit sa réforme, de même que l'Académie des Beaux Arts lui est bien redevable, car il élabora son statut, grâce auquel la routine académique prit fin.

En 1888 il se fixa à Pétersbourg, où son activité devint encore plus large. A cette époque se rapporte la publication des „Antiquités Russes", en six livres. Le voyage du Caucase, entrepris en 1889, donna un précieux ouvrage, „La liste des antiquités conservées dans les églises et les monastères de la Géorgie". En 1891, sur la proposition de „la Société palestinienne", il entreprit un grand voyage à travers la Terre Sainte, et ses constatations et conclusions scientifiques forment un livre volumineux, „Le voyage archéologique en Syrie et Palestine", paru en 1904.

Les études sur les antiquités russes du temps des princes féodaux se résument dans l'ouvrage „Les trésors russes", où sont analysés profondément les objets et les parures appartenant aux antiquités dites „russo-byzantines".

En 1898 il fut élu à l'Académie des Sciences de Pétersbourg et, la même année, pendant l'été, il fit son expédition au Mont Athos pour des recherches sur les origines et le développement historique de l'art chrétien en Orient grec et chez les Slaves méridionaux. Ce travail parut en 1902, ayant pour titre, „Les monuments de l'art chrétien au Mont Athos".

Son énergie infatigable le poussait toujours vers de nouvelles investigations. C'est pourquoi en 1901 il accepta l'offre de l'Académie d'organiser une nouvelle expédition en Macédoine pour prendre connaissance des antiquités propres à ce pays. En 1909 fut publié son ouvrage „La Macédoine, voyage archéologique", qui est non seulement apprécié par ses confrères, mais important aussi pour certaines questions de politique internationale.

En relation avec ses travaux sur l'ancienne iconographie, il porta son attention, au commencement du XX-e siècle, sur la décadence dans laquelle était tombé l'art des icônes; les artistes ne pouvaient pas concourir avec les icônes produites par voie industrielle. D'après sa proposition fut organisé donc le comité de patronnage de la peinture religieuse et des icônes, à laquelle il prêta un concours très efficace. Dès lors son intérêt scientifique se concentra sur l'histoire des icônes russes et occidentales, ainsi que sur la peinture religieuse. Pour mieux poursuivre ce travail, il entreprit des voyages, visitant les églises, les monastères et les musées, en Russie comme à l'étranger, particulièrement en Italie. Il fit paraître enfin un traité en deux volumes sur l'iconographie de la Sainte Vierge, comme résultat des études faites sur la peinture religieuse.

Cet important ouvrage fut interrompu par la révolution en 1917. Malgré les conditions extrêmement décourageantes pour n'importe quel travail scientifique, il les a poursuivies pendant son séjour en Crimée, à Odessa et, plus ardemment encore, depuis 1920, à l'étranger. Le manque des publications nécessaires fut substitué par l'analyse de ses collections de photographies qu'il emporta heureusement avec lui. Pendant ce temps il finit

deux volumes sur les „Icônes russes"; et un abrégé sur le même sujet qui est en train de paraître à Oxford, à la Clarendon Press, et en plus le troisième volume de l'„Iconographie de la Sainte Vierge", consacré exclusivement à la Madonne italienne.

Il passa les années 1920-22 à Sofia, où il fit à l'Université bulgare un cours très intéressant, s'arrêtant sur la question importante des relations entre Byzance et Bulgarie.

Au commencement de l'année 1922 l'Université de la capitale tchéco-slovaque l'invita à donner des conférences; il s'installa donc à Prague, où durant cinq semestres il fit un cours très large, qui avait pour but d'établir le rôle dans l'Europe Orientale des peuples slaves et celui des nomades dans l'histoire de la formation de la culture européenne.

A ce cours sont très étroitement liés ses recherches sur les origines historiques de l'ornement des tissus et des différents objets anciens et sur la formation des vêtements byzantins, qui ont été pris comme modèle chez les tribus barbares et les nomades, pour être, après avoir subi un certain changement, en vogue en Byzance et de là passer en Occident, qui à cette époque imitait les goûts et les modes byzantines.

Sur cet intéressant sujet, la barbarisation des costumes byzantins, auquel les savants n'avaient pas prêté assez d'attention jusque là, il parla au premier congrès international des études byzantines à Bucarest. Des arguments historiques puisés dans le livre de Constantin le Porphyrogénète et les nombreuses illustrations, choisies à différentes époques, à partir des antiquités de la Sibérie, ressortit son idée principale: où faut-il chercher et quelle voie faudrait- il suivre pour pouvoir trouver et éclaircir les origines du „scaramangion" et de la „cabate", ces singuliers vêtements de la Cour byzantine, qui avaient remplacé les larges habits d'autrefois.

Il est évident que dans le domaine de l'art byzantin et de l'ancien art chrétien N. P. Kondakov occupe une place prépondérante; ces branches de l'archéologie peuvent être considérées comme créées et scientifiquement exposées par lui. Le Gouvernement français, tenant compte de son oeuvre, accomplie pour la gloire des études byzantines, le nomma Grand Officier de la Légion d'Honneur, le désignant comme „digne successeur du célèbre Du Cange."

Les mérites du professeur Kondakov sont appréciés, non seulement en Russie et dans le monde slave, mais par les représentants de la science occidentale, qui savent que plusieurs questions ne peuvent être résolues sans recourir à l'école d'archéologie russe.

Sigma.

* * *

Dans les **Atti della r. deputazione veneto-tridentina di storia patria** (1922-23), Venise 1924, M. A. A. Micheli, s'occupe de „l'oeuvre et la figure de Marco Polo".

L'étude se distingue par la plus riche des bibliographies: elle servira dorénavant à quiconque s'occupera des voyages accomplis en terre d'Orient à la fin du moyen-âge.

M. Micheli commence par rappeler les premiers établissements italiens en Syrie, les rapports avec les Mongols de Koubilaï-Khan, les espérances que provoquaient les dispositions apparentes de ces païens à l'égard de la religion chrétienne (mais pourquoi les orthographes, manifestement défectueuses: „Cublai", „Cujuc", „Ocodai"?) Les voyages de Jean du Plan Carpin[1], du dominicain Ascelin, des franciscains Guiscard de Crémone, Simon de Saint-Quentin et André de Longjumeau (1246—1247) sont notés ensuite brièvement, ainsi que celui, ultérieur, de 1253 à 1256, de Guillaume de Ruysbroek (dont le nom est écrit aussi, d'une façon plus ou moins capricieuse: Rubruck, Rubrouck). On relève, ainsi que l'ont fait déjà d'autres, le caractère chinois que prit l'État de Dschinguiz à l'époque où le hardi Vénitien commença ses pérégrinations (p. 231).

Les renseignements sur la famille de l'explorateur (Marc, Nicolas et Mathieu étaient les fils d'André Polo) nous la montre ayant dès 1260 un comptoir à Soldaïa de Crimée et des relations avec Constantinople, avec Saraï et la Bulgarie ancienne, avec la horde tatare établie de ce côté-là, avec Boukhara même. Elle arrive à Kaïping, en Chine, à la suite d'une ambassade entre deux des khans qui se partageaient l'héritage du grand Dschin-

[1] Il avait été question d'abord d'envoyer un Laurent de Portugal. Voy. aussi Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, dans la „Revue de l'Orient chrétien", III (XXIII), nos. 1-2.

guiz. On a ainsi l'atmosphère dans laquelle fut entreprise la nouvelle pérégrination dans l'Extrême Orient.

La missive de Koubilaï, demandant que l'„Apostoile" lui envoie cent personnes initiées aux discussions théologiques et expertes dans les „sept arts", pour un débat religieux avec ses propres prêtres, les chamans, se distingue nettement de celle adressée par le Khan à Innocent IV, où le souverain tatar s'intitule „Khan océanique du grand peuple tout entier", et envoie son „ordre" au „grand Pape pour qu'il le comprenne", étant donné que de la part de ce chef de la chrétienté lui est venue „une requête de soumission": il devrait venir avec „les rois" pour se „faire entendre à ce moment-là les ordres du yas" (yassak). Après lui avoir fait la leçon („et, si tu dis: je suis chrétien, j'adore Dieu, etc., comment sais-tu qui Dieu absout et en faveur de qui il octroie la miséricorde; comment le sais-tu pour que tu prononces de telles paroles[1]?"), il l'invite à „nous offrir service et soumission". Entre la conception d'un Gouyouk et celle de Koubilaï il y avait tout de même cette différence déjà soulignée par Howorth.

Le premier voyage du vieux Marc amène ce résultat. Le jeune, fils de Nicolas, prend part au second voyage, de 1271. Deux missionaires l'accompagnaient, mais à un certain moment la peur les fit fausser compagnie.

Le voyage se poursuit par Sivas, Bagdad, Ormouz, le plateau Pamir, Kachgar, jusqu'à la résidence du Khan. Le jeune Vénitien devient employé de la chancellerie impériale, montant ainsi le premier degré du mandarinat. Il pénètre ainsi dans l'Annam et la Birmanie. Une province lui est confiée (1283-1287). En 1291 ce chrétien quitte la Cour du monarque bouddhiste, où il avait été reçu avec tant de faveur, mais sans se détacher encore de ce monde oriental auquel il tenait maintenant par tant de liens. Par mer, il touche aux côtes de Java et de Soumatra, à celles de l'Inde, pour descendre à Ormouz. Son retour à Venise fut un merveille et un triomphe[2]. Thibaut de Chepoy eut une copie de son ouvrage sur la Chine, dicté en prison génoise à Rusticien de Pise, écrivain de langue française.

[1] Pelliot, loc. cit.

[2] Mais du Plan Carpin trouve à Kiev des Italiens: Michel et Barthélemy de Gênes, Manuel de Venise, Nicolas de Pise, Jacques d'Acre, etc. (éd. d'Avezac).

Sur la „pierre noire qui brûle” on peut ajouter ce renseignement donné par la chronique génoise de Bartolomeo, continuateur de Caffaro, à l'année 1213, sur „la terre noire qui est très semblable au charbon et est très utile aux fourgerons et à d'autres artisans, ainsi qu'aux pauvres pour se chauffer”.

Les pages qui traitent de l'influence du Vénitien sur ses successeurs et sur des études le concernant sont des plus intéressantes. **N. Iorga.**

* * *

M. Basile Grecu publie dans le „Bulletin de l'Institut d'histoire et de philologie de l'Université de Cernăuţi”, dans une forme plus élargie, sa communication au congrès de byzantinologie de Bucarest sur „les versions roumaines des herménies de peinture byzantine” (Cernăuţi 1924). Ce travail s'appuie non seulement sur la publication par Papadopoulos Kérameus du Manuel de Denys de Phourne et sur l'Iconographie roumaine éditée en 1891” (édition nouvelle 1903), d'après un manuscrit de 1841, par l'évêque de Râmnic, Gennadius, mais aussi sur six manuscrits, dont le plus ancien datant de la moitié du XVIII-e siècle. Une étude générale sur les ἑρμηνεῖαι précède. Suit l'analyse du texte. Le manque de recommandations pour la peinture des murs extérieurs montre que l'auteur vivait à une époque, ce XVIII-e siècle, où on les crépissait tout simplement. La comparaison des manuscrits roumains est faite avec le soin le plus minutieux.

On note les cahiers de peintres, comme celui que nous avons présenté au Congrès de l'histoire de l'art à Paris, dans lequel il y a de l'inédit iconographique: scènes de la vie de S. Nicolas, de S. Nestor, allégories (p. 17). Les formes roumaines n'ont parfois rien à faire avec la rédaction grecque de Denys. Des vers intéressants accompagnent les dessins[1]. Le caractère „populaire”, en continuelle élaboration, des versions roumaines est fortement souligné. **I.**

---

[1] Alep n'est pas une ville d'Asie Mineure (p. 35), mais bien une fameuse ville de Syrie.